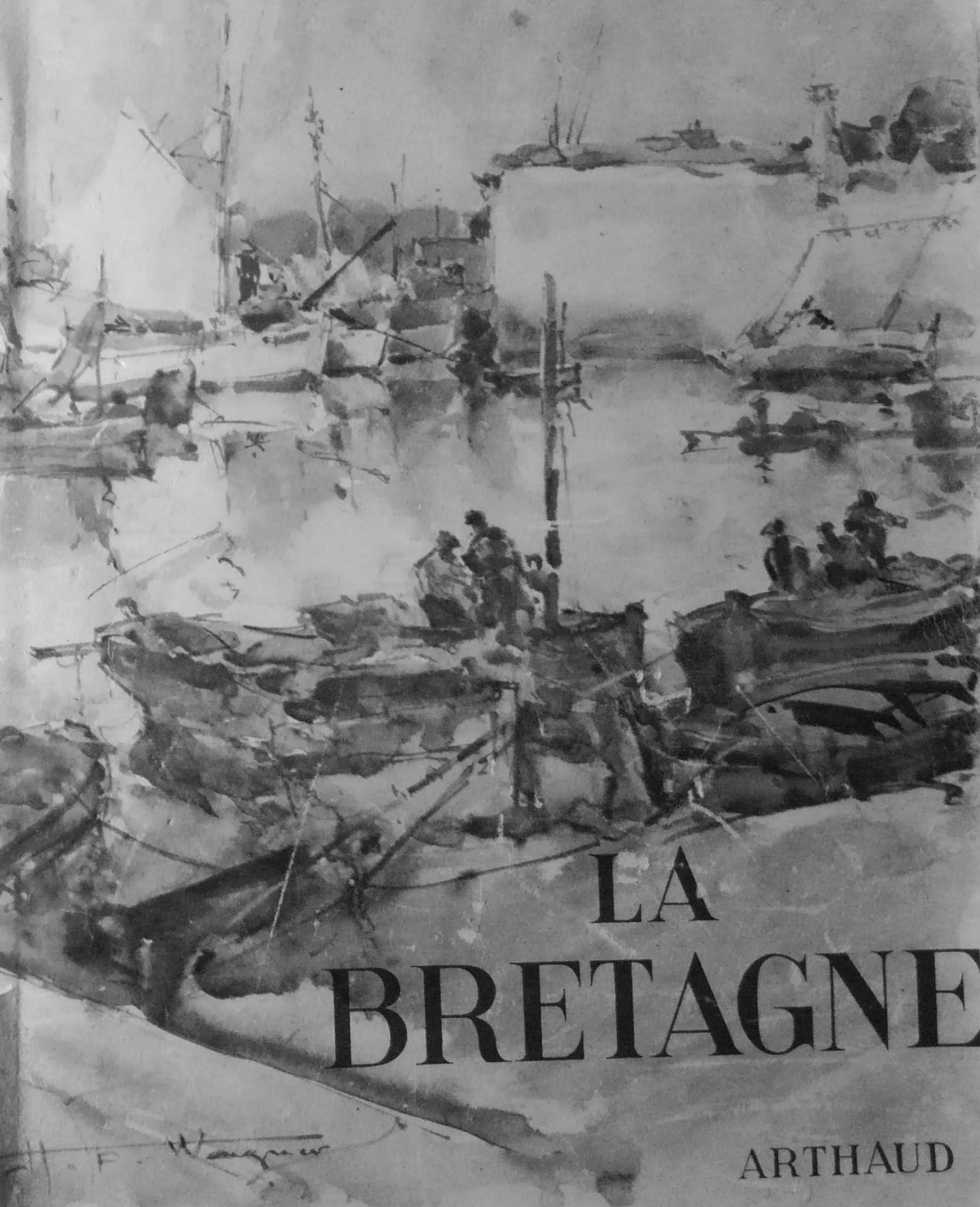


JACQUES LEVRON



LA
BRETAGNE

ARTHAUD

F. Wagner

LA BRETAGNE

JACQUES LEVRON

DU MÊME AUTEUR

HISTOIRE ET VOYAGES

- Pierre Mauclerc, duc de Bretagne* (Paris, Alcan, 1935).
La Haute-Bretagne (Arthaud, coll. « Les Beaux Pays », 1938).
La véritable histoire de la dame de Montsoreau (Paris, 1938). (Troisième édition, Angers, Editions de l'Ouest, 1948).
Petite histoire de l'Anjou (Arthaud, 1947).
Petite histoire de Bretagne (Arthaud, 1947).
La vallée de la Loire (Arthaud, coll. « Les Beaux Pays », 1949).

ART — ARCHÉOLOGIE — FOLKLORE

- Le Diable dans l'Art* (Paris, Picard, 1934).
L'abbaye de Saint-Aubin d'Angers (Angers, Editions de l'Ouest, 1936).
La cathédrale d'Angers au XVI^e siècle, Textes et commentaires (Angers, Siraudeau, 1949).
René Boyvin, graveur de la Renaissance, album illustré de 80 hors-texte, à tirage limité. (Editions Jacques Petit, « Les lettres et la vie française », 1942). Couronné par l'Académie des Beaux-Arts.
Les saints du pays angevin (2^e édition, Arthaud, 1947). Couronné par l'Académie Française et par la Société des Gens de Lettres.
Angers (Editions d'Art et d'Histoire, Paris, 1947).
Clément Janequin, musicien de la Renaissance (Arthaud, 1948).
Contes et légendes d'Anjou (Nathan, 1948).
Contes et légendes d'Auvergne (Nathan, 1948).
Amboise (Arthaud, 1949, coll. « Aspects de la France »).

ESSAI

- Comment préparer une étude d'histoire communale* (Arthaud, 1946, 3^e édition).

LA BRETAGNE

Ouvrage orné de 228 héliogravures

Couverture et 12 hors-texte en couleurs de H.-E. WAGNER

B. ARTHAUD
PARIS (VI^e) 6, RUE DE MÉZIÈRES GRENOBLE 23, GRANDE-RUE

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

DE CET OUVRAGE, IL A ÉTÉ TIRÉ
CINQ CENTS EXEMPLAIRES SUR VÉLIN
A LA FORME B. F. K. DES PAPETERIES
DE RIVES, NUMÉROTÉS DE 1 A 500.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède,
la Norvège, la Hollande, le Danemark et l'U.R.S.S.

IMPRIMÉ EN FRANCE





FALAISES DE BELLE-ÎLE.



PLEYREN. DÉTAIL DU CALVAIRE, LA MISE AU TOMBEAU.

INTRODUCTION

*L*A Bretagne est l'une des provinces de France les plus originales, une de celles dont l'individualité est le mieux marquée, et qui a toujours manifesté un très vif attachement à ses traditions, à ses monuments, à sa langue.

Presqu'île rocheuse s'avancant profondément dans l'Océan, la Bretagne se rattache à peine à la France continentale; cette position géographique a contribué au développement de son autonomie; si par la mer, en effet, elle captait aisément les influences du dehors, l'âpreté de son relief intérieur opposait aux communications un obstacle quasi insurmontable. Les massifs montagneux qui le constituent, burinés par l'érosion qui a creusé d'abruptes vallées isolées les unes des autres, ont renforcé le particularisme régional. Voilà pourquoi la vie urbaine s'est développée principalement le long des côtes.

Celles-ci présentent une structure extrêmement variée. Elles sont en général découpées à l'infini. On a calculé que les ciselures de la côte bretonne représentent une longueur de 2 500 kilomètres! Nous saisissons mieux cette diversité en parcourant, d'étapes en étapes, ce littoral. Il nous suffit de signaler son importance et son extraordinaire beauté: ici, ce sont des amoncellements de rochers; là, des grottes d'une somptueuse luminosité; ailleurs, des gouffres où l'eau se rue en bouillonnant. Certains sites sont célèbres: la pointe du Raz ou le cap Fréhel.

La structure intérieure se compose de plateaux plissés, prolongement du massif de l'ouest de la France, qui convergent vers la pointe de la Bretagne. Quelques massifs, plus élevés, « ruines d'une chaîne contemporaine des premiers âges du globe », se détachent au-dessus de ces plateaux. Les principaux sommets se trouvent dans les Monts d'Arrée, les Montagnes Noires et les landes du Méné. Entre ces chaînes, des landes et des forêts occupent encore une partie de l'intérieur. Mais on défriche beaucoup et, d'une façon générale, malgré cette structure ingrate, les cultures s'améliorent.

La douceur du climat y contribue. Il fait rarement bien froid en Bretagne et la neige y est exceptionnelle. Il pleut souvent : c'est un fait, mais il ne faut pas l'exagérer. L'image d'une Bretagne constamment baignée de brume, enveloppée de ce « crachin » qui rend les pavés gras et les toits luisants, est aussi fautive et excessive que celle d'une Côte d'Azur au ciel d'un bleu immuablement pur. Le ciel breton est souvent magnifique et les couchers de soleil sur la mer sont parmi les plus beaux que l'on puisse voir au monde. Le climat tempéré permet la croissance d'une végétation qui est, par endroits, véritablement exotique ; que de fleurs éclatantes, hortensias, mimosas, rhododendrons, dans les parcs des manoirs ; et quel merveilleux décor de genêts et d'ajoncs se déroule au long des vallées agrestes ou tapisse les haies des champs, perpétuel enchantement de la nature bretonne.

Les rivières de la péninsule sont nombreuses, courtes et pressées. Hormis la Vilaine qui arrose le bassin de Rennes et dont un affluent canalisé permet d'unir la Manche à l'Océan,



BRISANTS A PENMARQU.



SARDINIERS A DOUARNEVEZ.

elles dévalent toutes des plateaux ou des massifs intérieurs. Elles se sont creusé des vallées profondes et escarpées qui contribuent à accentuer le caractère pittoresque du pays et aussi le profil des routes, que les automobilistes maudissent à tort. En général ces cours d'eau ne sont pas navigables. Mais la plupart s'achèvent par des estuaires que la marée remonte loin à l'intérieur des terres. Au point où celle-ci cesse de se faire sentir, des villes mi-maritimes, mi-terriennes, sont nées. Telles sont Dinan, Morlaix, Lannion, Quimper, Auray, Vannes, etc. Certains de ces ports, qu'ils fussent cités épiscopales, ou simplement bien situés, — assez souvent pour les deux causes, — ont pris une importance plus grande, quoique le chiffre de leur population ne dépasse guère 30.000 habitants. Ils sont devenus, après la Révolution, chefs-lieux



A SAINTE-MARINE.



BLÉ NOIR ET POMMIERS PRÈS DE FOUESNANT.

de département. Ainsi en est-il de Quimper, de Vannes, de Saint-Brieuc. Deux villes avaient dû leur développement à la Marine : Brest et Lorient. Brest était avant 1940 le principal port militaire de France ; Lorient, moins important comme base navale, avait un port de pêche dont le développement s'était accentué entre les deux guerres. Tous deux ont été intégralement détruits. Mais les rades subsistent, bien abritées, gage et symbole de leur renaissance. Selon les plans éta-

blis, Brest redeviendra assez vite notre grande base navale sur le continent.

Rennes, capitale de la Bretagne, est la grande ville intérieure de la province. L'agglomération s'est étendue au centre d'un bassin fertile, au point de contact des voies venant de France et divergeant le long des côtes de la Bretagne. C'est une belle cité dont la prospérité, malgré les ruines de la guerre, ne cesse d'augmenter.

Nantes, au débouché de la vallée de la Loire, participe moins à la vie bretonne. Mais c'est la grande métropole de l'Ouest, une des principales villes de France. Elle aussi a durement payé ses quatre années d'occupation.

À l'intérieur même de la péninsule, aucun centre n'a réussi à prendre d'extension. En vain Napoléon tenta-t-il de développer Pontivy ; dans ce projet, l'Empereur échoua ; Quintin ou Loudéac, Châteaulin ou Guingamp sont des bourgades dont le chiffre de la population varie de cinq à dix mille âmes, et reste stationnaire. La vie se concentre surtout sur les côtes. Il n'y a ailleurs que de gros marchés agricoles. Pourtant, ces modestes cités méritent d'être visitées. Car



MOISSON AUX ENVIRONS DE GUÉRANDE.

presque toutes conservent des vestiges plus ou moins considérables de leur passé. Quelques traits saillants marquent l'histoire de la Bretagne : les invasions qui lui furent imposées aux premiers siècles du moyen âge ; le long maintien de son indépendance, due à ses ducs qui poursuivirent une politique autonome, distincte de celle de la France, la lenteur de son assimilation parmi les provinces françaises, qui provoqua des troubles nombreux jusqu'à la Révolution.

Habité primitivement par un certain nombre de peuplades gauloises, l'Armorique fut conquise par César en dépit de l'opiniâtre résistance des Vénètes. Mais l'influence romaine dans le pays resta superficielle et les Celtes, abandonnés à eux-mêmes au moment de la décomposition de l'empire, reprurent vite une assez grande autonomie que leur firent perdre, à partir de la fin du IV^e siècle, les invasions bretonnes. Chassés de leur terre natale par les Saxons, les Bretons de Grande-Bretagne s'enfuirent vers la péninsule. Ils arrivèrent en masse, apportant dans la Petite-Bretagne leur langue, leurs traditions, et jusqu'à leurs saints. Ils débarquaient avec leurs prêtres qui devinrent les saints de Bretagne. On a cru longtemps que cette intrusion des Bretons s'était opérée partout pacifiquement. Il n'en est rien et il semble bien au contraire que les indigènes aient, çà et là, manifesté une assez vive résistance. Mais ils furent bientôt assimilés. Ainsi la Bretagne se constitua avec cet apport celle qui est demeuré si profondément vivace. La langue fut usitée dans toute la Bretagne jusqu'aux abords de Rennes et de Nantes. Elle perdit du terrain au moyen âge et recula peu à peu à mesure que la langue française s'affermissait et se répandait. Mais elle garde tout de même la prédominance dans près de la moitié du pays. Et ce maintien d'une langue si différente du latin et de ses dérivés est une des originalités de la province.

Groupés en clans, comme ils l'étaient en Grande-Bretagne, les Bretons durent bientôt se donner des chefs. Gradlon, en Cornouaille, fut — au moins traditionnellement — un des premiers rois. Ces chefs, qui se jalouaient souvent et se combattaient féroce, savaient toutefois s'unir quand l'indépendance de leur pays était menacée par les Francs. Les Bretons étaient d'humeur farouche. Ils suscitèrent bien des difficultés aux Carolingiens qui, plus d'une fois, éprouvèrent la vigueur de leurs armes dans les plaines ou les vallées bretonnes.

Unifiée au IX^e siècle par Nominoë, la Bretagne connut peu après une nouvelle période de troubles et de misères causés par les invasions normandes. Celles-ci bouleversèrent le pays, les hordes déchaînées ravagèrent durant plus d'un siècle les côtes et même l'intérieur, ne respectant rien, ni les églises, ni les abbayes, obligeant les moines à s'enfuir très loin pour sauver les reliques vénérées et retrouver un peu de calme.

Les invasions provoquèrent un morcellement de l'autorité. Chacun cherchait protection auprès du seigneur voisin. Ainsi naquit peu à peu la Bretagne féodale, très divisée, où les évêques, suzerains ecclésiastiques, possédaient souvent plus de pouvoir que les laïcs. Au XII^e siècle toutefois, la dynastie anglaise des Plantagenets qui gouvernait la meilleure partie de l'ouest de la France exerça dans la péninsule une influence prépondérante, mais les revers de cette dynastie, sous le règne du roi Jean, lui firent bientôt perdre cette influence qui fut remplacée par celle de la dynastie française des Capétiens.

C'est un prince de cette maison, Pierre de Dreux, qui, en 1214, ceignit la couronne ducale. Sous sa forte poigne, la Bretagne se soumit bientôt au système féodal français. Et les princes de Dreux inaugurèrent à l'égard de la France et de l'Angleterre une politique de bascule destinée à sauvegarder la liberté de leur pays. Ils reconnaissaient bien la suzeraineté du roi de France mais, pour leur florissant comté de Richemont, situé en Grande-Bretagne, ils étaient vassaux du roi d'Angleterre. Ils soutinrent tantôt l'un, tantôt l'autre, avec le seul désir d'être maîtres chez eux et de rester indépendants à l'égard des deux royaumes qui guignaient le duché. Cette politique provoqua d'ailleurs une longue et terrible crise au moment de la guerre de Succession.

À la mort du duc Jean III, deux prétendants revendiquèrent la couronne de Bretagne. L'un d'eux, Jean de Montfort, était le frère consanguin du défunt ; l'autre, Charles de Blois,



LA ROCHE-MAURICE. PORCHE DE L'ÉGLISE.



LE BLAVET A SAINT-NICOLAS-DES-EAUX.



AU PARDON DE TRONOËN.

son neveu par alliance (il avait épousé Jeanne de Penthièvre). Montfort fut soutenu par l'Angleterre, Blois par la France et c'est ainsi que le conflit qui déclata entre eux, vint se greffer sur la grande lutte que se livraient alors les deux pays et en constitua un épisode.

La fortune parut d'abord sourire à Charles de Blois. Après divers combats, Jean fut fait prisonnier. Mais sa femme, Jeanne de Flandre, maintint ses prétentions et celles de son fils : enfermée dans Hennebont, elle fut, au moment où la situation semblait désespérée, secourue par les Anglais. Son époux fut d'ailleurs délivré peu après.

La lutte se poursuivait avec des alternances de succès et de revers pour les deux partis. Les bandes anglaises et françaises parcouraient toute la Bretagne et il n'est guère de ville qui n'ait

eu à soutenir durant cette tragique période quelque siège ou quelque assaut. La mort de Jean de Montfort n'arrêta pas la guerre. Son fils, nommé Jean également, continua à combattre. Charles de Blois avait obtenu le concours du plus vaillant des capitaines bretons, Bertrand Du Guesclin. Du Guesclin remporta plus d'une victoire et pourtant le sort des armes finit par se retourner contre lui : en 1365, Charles de Blois et Du Guesclin furent vaincus à Auray. Charles fut tué. Jeanne de Penthièvre abandonna ses prétentions et, au traité de Guérande, reconnut la victoire de Jean qui devint duc de Bretagne sous le nom de Jean IV.

Le nouveau duc devait sa couronne à l'Angleterre. Il ne l'oublia pas, pas assez même, car il parut bientôt aux yeux des Bretons trop inféodé aux Anglais. Abandonné de ses plus fidèles sujets, il dut s'enfuir en Grande-Bretagne où il demeura durant plusieurs années. Mais le roi de France, en voulant prématurément annexer la Bretagne au royaume, fut aussi maladroit. Jean IV revint. Il débarqua près de Dinard et pratiqua par la suite une politique moins imprudente, tout en luttant avec énergie contre son rival, le connétable Olivier de Clisson.

Son successeur, Jean V, se montra plus sage encore. Alors que la France était déchirée entre les partisans des Armagnacs et ceux des Bourguignons, Jean V prit soin de se tenir, autant qu'il lui était possible, à l'écart de la guerre. Sous son règne avisé, la Bretagne pansa les plaies dues aux luttes du XIV^e siècle. Les châteaux furent relevés ; les églises, restaurées ou reconstruites. La prospérité augmenta. Le duc laissa la Bretagne riche et même opulente.

Les ducs qui régnèrent après Jean V poursuivirent cette heureuse politique. Mais, après la mort de Richemont, il parut de plus en plus certain que le roi de France — c'était Louis XI — songeait à réaliser l'unité française en annexant le duché. Durant toute sa vie, François II luttait pour retarder ce dénouement trop fatal. Il s'allia aux grands féodaux qui redoutaient Louis XI. Il s'allia aux Anglais. Toutes ces tentatives échouèrent. La crise, longtemps différée, éclata peu après la mort du roi. Une armée française commandée par La Trémouille entra en Bretagne et défit les troupes ducales à Saint-Aubin-du-Cormier (1488). Le traité du Verger, qui suivit, stipula que François II ne pourrait marier sa fille (et héritière) Anne qu'avec l'agrément du roi de France.

Le duc François ne survécut pas au désastre. Pour tenter de sauver

CALVAIRE DE PENCRAN.
DÉTAIL. LA MADELEINE.



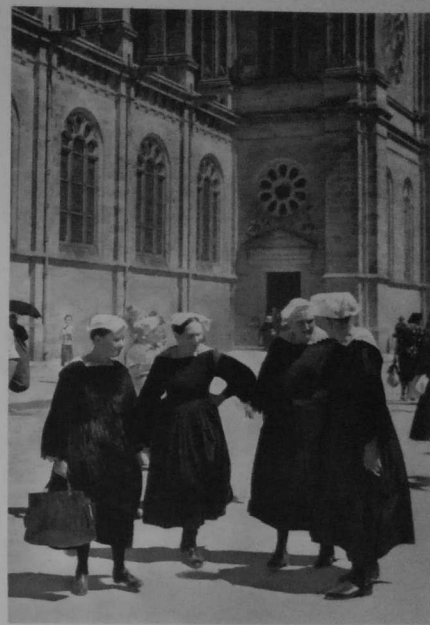


LOCRONAN. FONTAINE SAINT-EUTROPE ET CHAPELLE NOTRE-DAME DE BONNE NOUVELLE.

l'indépendance de son pays, Anne se fiança à Maximilien d'Autriche. Un tel acte était contraire aux clauses du traité. Charles VIII marcha sur Rennes où Anne s'était réfugiée. Et ce fut finalement le roi de France qui l'emporta en enlevant l'héritière et l'héritage (novembre-décembre 1491).

Toutefois, l'union de la Bretagne à la France ne devint définitive que quarante ans plus tard. Sous le roi François I^{er}, les Etats réunis à Vannes en 1532, consentirent à ratifier l'acte qui, tout en sauvegardant les droits de ses habitants, faisait de la Bretagne une province française.

Son histoire jusqu'à la Révolution, est dominée par les efforts que firent les Bretons pour maintenir leurs droits. Au moment des guerres de Religion, tout le pays s'embrasa. De même, quand surgit la perspective de voir un prince protestant ceindre la couronne de France, les Bretons adhérèrent avec empressement à la Ligue qui prétendait empêcher un tel scandale. L'ancien gouverneur de Bretagne, le duc de Mercœur, se mit à leur tête, tandis que les royaux (partisans du roi de France légitime)



FEMMES D'OURAY AU PARDON DE SAINTE-ANNE.



s'efforçaient de grouper les fidèles serviteurs d'Henri III et du roi de Navarre. Y avait-il dans l'esprit de Mercœur l'obscur dessein de rétablir à son profit un duché de Bretagne indépendant ? Ce n'est pas impossible. Maître de Nantes et de plusieurs villes de Penthièvre et de Cornouaille, Mercœur faillit réussir. Pendant plusieurs années, la Bretagne fut à feu et à sang car plus d'un capitaine qui s'ennuyait en son logis trouva là merveilleux prétexte à porter de bons coups et ne s'embarrassait pas de savoir si ses bandes combattaient sur des ennemis ou des amis : tel le sinistre La Fontenelle qui, après avoir pillé autour de son nid d'aigle de Coatfec tout le pays de Lannion, porta la ruine en Cornouaille, jugeant

CAPELINE DE BAUD.



A. AURAY.

inexpugnable son repaire de l'île Tristan. Mercœur commit une grande faute en appelant à son secours les Espagnols qui occupèrent Blavet (Port-Louis) et la presqu'île de Crozon. L'intrusion étrangère rallia à la cause d'Henri IV bien des Bretons qui, sous la conduite du maréchal d'Aumont, finirent par venir à bout des révoltés. Le duc se soumit. Sa fille épousa le fils naturel d'Henri IV. Le roi fut acclamé à Nantes et à Rennes. La Ligue était finie.

Sous le règne de Louis XIV, une révolte à caractère populaire éclata. Elle fut déterminée par la création d'une taxe nouvelle qui frappait les papiers sur lesquels on inscrivait les actes publics (le papier timbré). Les Bretons refusèrent de

payer cet impôt et mirent à sac les bureaux chargés de la perception. La sédition fut particulièrement grave en Cornouaille où les paysans s'assemblèrent et rédigèrent un véritable Code de revendications. La répression fut terrible. A Rennes, toute une rue fut rasée; autour de Quimper, on démolit le clocher des églises et on pendit un très grand nombre de paysans (1675).

La conspiration de Pontcalec, sous la Régence, ne fut que l'équipée — d'ailleurs dramatique — de jeunes gentilshommes écorchés qui payèrent de leur vie une tentative d'insurrection contre le pouvoir royal. Autrement graves furent les démêlés entre le duc d'Aiguillon, gou-



verneur de Bretagne, et le procureur général La Chalotais. Sous des prétextes peu importants, les Etats et le Parlement entrèrent en guerre contre l'autorité et leur action contribua à saper la monarchie et à préparer la Révolution. Celle-ci fut accueillie avec satisfaction dans presque toute la Bretagne, bien qu'en consacrant, dès ses débuts, l'unité française, elle eût définitivement sacrifié les privilèges que les Bretons avaient défendus avec tant d'opiniâtreté jusque-là. Par la suite, les persécutions contre le clergé provoquèrent de graves mécontentements. Bien des nobles émigrèrent. D'autres, comme Armand Tuffin de La Rouërie, complétèrent sans succès contre le nouveau régime. Toutes les rancœurs se cristallisèrent dans la Chouannerie qui groupa paysans, nobles et prêtres en un même élan de révolte. La Chouannerie, combattue par Hoche, vainqueur des émigrés à Quiberon, se poursuivit sous l'Empire. Le Breton Cadoudal qui lutta sans merci contre l'Empereur en fut un des derniers représentants.

Toutefois la Bretagne finit par être pacifiée et, depuis, elle n'a plus connu de troubles graves. Durant les guerres imposées à la France, de 1815 à nos jours, les Bretons ont montré un héroïsme magnifique. Pour défendre la Patrie française, ils ont sacrifié leur vie avec un inébranlable mépris du danger, un courage incomparable.

On le vit en 1914. On le vit plus encore en 1940. Après la défaite et l'occupation de toute la province que les débris de l'armée française qui résistèrent çà et là, devant Fougères ou devant Brest, n'avaient pu empêcher, la Bretagne se retrouva farouchement unie contre l'envahisseur. L'ennemi qui avait mis ses espoirs dans un illusoire autonomisme breton fut cruellement déçu. Faut-il rappeler l'épopée des marins de l'île de Sein gagnant l'Angleterre pour rejoindre le général de Gaulle, ces passages incessants de jeunes gens, d'hommes, abandonnant tout pour



QUIBERON. UN YOYOU.

continuer la lutte? Faut-il rappeler que la Résistance trouva ses meilleurs éléments en Bretagne et que bientôt furent pleines les prisons de Rennes, de Nantes et de Quimper?

Quand se leva l'aube de la Libération, le maquis breton donna le signal. Aidé de parachutistes il se groupa dans le Morbihan, les Côtes-du-Nord, le Finistère, à l'abri des haies ou près des landes désertes. Il porta de rudes coups à l'ennemi. Il délivra plusieurs villes. Plus tard, il se retrouva devant les poches de Saint-Nazaire et de Lorient, combattants en sabots, dignes héritiers des Chouans, pour surveiller l'ennemi pris dans sa tanière.

Mais de combien de larmes, de ruines et de deuils cette exaltante épopée n'a-t-elle pas été payée? Les batailles, les bombardements ont fait des milliers de victimes. Saint-Malo, Brest, Lorient, Saint-Nazaire furent entièrement rasés. Fougères, Rennes, Nantes, Hennebont et bien d'autres, sévèrement détruites. Et les fermes incendiées dans les campagnes, et les monuments disparus... La Bretagne en cinq années de lutte a plus perdu que durant toutes les guerres de l'Ancien Régime. Mais déjà elle se relève, elle pansse ses plaies. Elle songe à l'avenir et sourit, vaillante, au touriste qui revient.

Saint-Malo retrouve peu à peu sa physionomie traditionnelle. Les hautes maisons de

granit sont reconstituées avec autant d'exactitude que de délicatesse. Brest et Lorient renaissent pareillement à la vie. Et Rennes et Nantes ont leurs quartiers centraux, tout en gardant leur caractère.

Le visiteur désormais, abordera la Bretagne en empruntant la Voie de la Liberté. De Pontorson elle s'élanche, cette voie, vers Saint-Malo et Rennes. Jalonnée des bornes qui rappellent le sacrifice des années de la Libération, cette voie sacrée est, au seul de la province, comme le témoignage tangible des luttes qu'il fallut soutenir pour rendre à notre pays son indépendance...

* * *

La Bretagne, au cours du siècle dernier, s'était transformée, adaptée aux temps nouveaux et apportait beaucoup à la France. Ce n'est pas, comme d'autres régions, un pays industriel. Exception faite du groupe de la Loire et de quelques îlots épars, les grandes usines n'y sont pas nombreuses. Mais la France doit à la péninsule une portion importante de sa production agricole.

L'élevage est particulièrement développé: que ce soit celui des bovins, — la race bretonne est excellente et le beurre de Bretagne réputé, — ou du cheval: qui ne connaît la résistance, la vigueur des chevaux bretons? Les cultures tiennent un rang non moindre. La Bretagne est un pays de petite propriété, mais sa configuration se prête à merveille aux types les plus variés de récoltes: blé, seigle (dont on fait une savoureuse galette), lin, colza, etc. Les légumes, le long de la côte, sont abondants et leur exportation est un des éléments de prospérité du pays. Les pomiers sont plantés dans tous les champs et le cidre de Bretagne, plus âpre peut-être que celui de Normandie, est fort apprécié des connaisseurs.

S'il n'est pas agriculteur, le Breton se fera marin. Aussi bien, la forte natalité qui persiste en Bretagne permet-elle aisément le partage des garçons entre ces deux métiers. Qu'il s'engage dans la Marine de l'Etat, ou qu'il préfère la pêche, le Breton a l'amour de la mer dans le sang. Quelques chiffres empruntés à de récentes statistiques vaudront mieux que tous les commentaires: sur 65.000 hommes qu'occupait en 1935 le commerce maritime français, 23.000 étaient venus de Bretagne. Mais beaucoup de marins du Havre ou de Bordeaux sont des fils de Bretons émigrés et installés dans de grands ports. Pour la Marine de guerre, la proportion est plus considérable encore: de ses 59.000 marins, 27.000 en 1938 étaient bretons; près de la moitié! Et il n'est pas nécessaire de rappeler les noms des grands chefs de nos escadres qui, nés en Bretagne, ont illustré à la fois la France et leur pays natal. Quant aux marins pêcheurs, ils constituent 55 % de l'effectif total des pêcheurs français: ils sont si nombreux que beaucoup vont prêter main-forte aux équipages de La Rochelle, de Boulogne ou de Dieppe. Car le Breton n'accepte guère de quitter son pays que s'il peut se fixer près de la mer. De certains cantons du Finistère ou des Côtes-du-Nord moins prospères que les autres, les Bretons ont dû émigrer. Au vrai, il n'y a guère que deux ou trois contrées qui les attirent: l'Anjou, à cause de ses ardoisières, le Périgord (où un essai de colonisation agricole n'a pas donné de très bons résultats) et surtout Paris où les Bretons se groupent de préférence autour de la gare Montparnasse.

Mais, au fond, le Breton aime autant demeurer fidèle à sa Bretagne. Il lui reste attaché, comme il est encore attaché, en dépit des temps nouveaux, à ses traditions, et aux monuments, si caractéristiques, de son art. Dans le magistral ouvrage qu'il lui a consacré, M. Waquet a fortement marqué les traits originaux de ce dernier. C'est, avant tout, un art populaire, fruit de l'effort ardent des populations. Aussi a-t-il surtout produit des édifices modestes, plutôt que des monuments grandioses. C'est un art rude: régi par les conditions mêmes du sol, il n'a à sa disposition qu'une matière ingrate, difficile à ouvrir, le granit. Enfin, c'est un art religieux: les paysans, les humbles artisans qui ont contribué à la construction de l'église de leur village, ont tenu à faire d'elle le centre de la paroisse. Et voilà pourquoi ils ne se sont pas contentés du monument lui-même. Ils l'ont entouré d'« accessoires » qui prennent une impor-



MARÉE BASSE A CARANTEC.

tance presque aussi grande que l'église : calvaires, porches, ossuaires ou arcs de triomphe. Ils ont voué un culte fervent au saint patron de leur paroisse.

L'art breton n'est pas un art novateur. Il a emprunté ses principaux éléments aux styles des régions voisines en les adaptant habilement. C'est enfin un art traditionaliste : il a évolué très lentement. Au début du XVIII^e siècle, certains architectes terminaient encore des monuments de style renaissance, moins par routine que par goût.

L'art breton n'est pas seulement un art monumental. Il se manifeste également dans l'orfèvrerie, le mobilier. Qui n'a admiré ces coffres massifs, ces armoires finement sculptées et ces fameux lils-clos où l'on ne dort plus guère ? L'on ne peut nier davantage le caractère artistique des costumes, principalement ceux de Cornouaille. Certes, ces costumes n'étaient pas jadis l'apanage de notre province et l'on en rencontrait d'aussi beaux à travers toute la France. Pour avoir su les conserver, les Bretons nous donnent une leçon de sagesse et de goût. Ces costumes, c'est dans un pardon qu'on pourra surtout les admirer. Un pardon : fête à la fois profane et religieuse, pèlerinage à un saint protecteur pour lui demander réconfort, occasion de se réunir dans un gai tumulte de fête foraine : car c'est près d'une humble chapelle, au bord de la mer, devant le long ruban de la procession aux lourdes bannières secouées par le vent, qu'on saisira le mieux l'image émouvante, l'âme sensible et frémissante, de la Bretagne éternelle.



PÊCHEURS DE QUIBERON.



NANTES. LE PONT TRANSBORDEUR ET LA LOIRE.

LA LOIRE-INFÉRIEURE

La Loire, ce grand fleuve qui, malgré ses îles, ses crues terribles, son irrégularité, fertilise et enrichit une partie de la France, donne au département de la Loire-Inférieure un caractère propre. C'est au point que les géographes s'abstiennent souvent de le rattacher à la Bretagne. Et pourtant les terrains qui l'ont formé sont les mêmes que ceux du massif armoricain. Le climat est à peu près analogue : il pleut sensiblement autant à Nantes qu'à Brest. La race est la même : race forte, de gens obstinés, qui savent bien ce qu'ils veulent ; cultivateurs et fermiers attachés à la terre qu'ils travaillent rudement ;

marins entreprenants et hardis qui sillonnent les mers au service de l'Etat ou des Compagnies privées.

Mais la Loire rattache la région nantaise au reste de notre pays. Le paysage ne varie guère quand on passe de l'Anjou à la Loire-Inférieure. D'Oudon à Nantes, c'est encore le val de Loire. Tout au plus, le relief des rives est-il plus accusé. A Champtoceaux, le fleuve doit même franchir un véritable massif rocheux. Plus loin, passé Nantes, l'estuaire prend un autre aspect : c'est la Basse-Loire. Le nombre des îles diminue. Le fleuve coule au milieu de larges prairies fangeuses qui se transforment même en marais avant d'atteindre Saint-

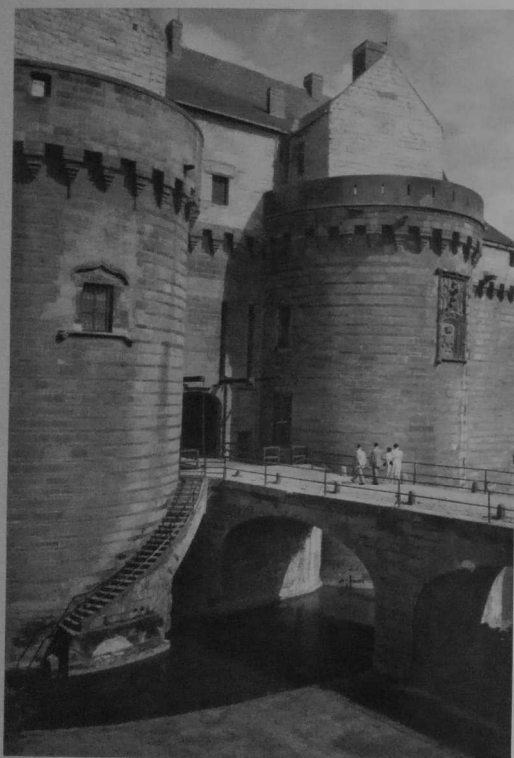
Nazaire et se continuent au delà, autour du Croisic. Presque toute l'activité économique du département est concentrée le long de la Loire. Il était fatal qu'à l'embouchure du plus long des fleuves français se développât une grande cité commerciale et industrielle. La prospérité de Nantes, importante dès le *xvi^e* siècle, atteignit son apogée au *xviii^e*. La Révolution lui porta un coup fustige que l'ensablement du fleuve agrava encore en faisant la fortune de Saint-Nazaire. Mais les bourgeois nantais réagirent avec énergie. Ils créèrent des industries nouvelles, améliorèrent leur port et rétablirent la prospérité de la ville.

Au sud de la Loire, on rencontre des paysages variés : c'est l'ancien pays de Raiz, le Bocage dont les coteaux rôtis par le soleil portent un excellent vignoble qui produit le muscadet nantais fort apprécié des connaisseurs. Et voilà peut-être bien ce qui distingue le plus

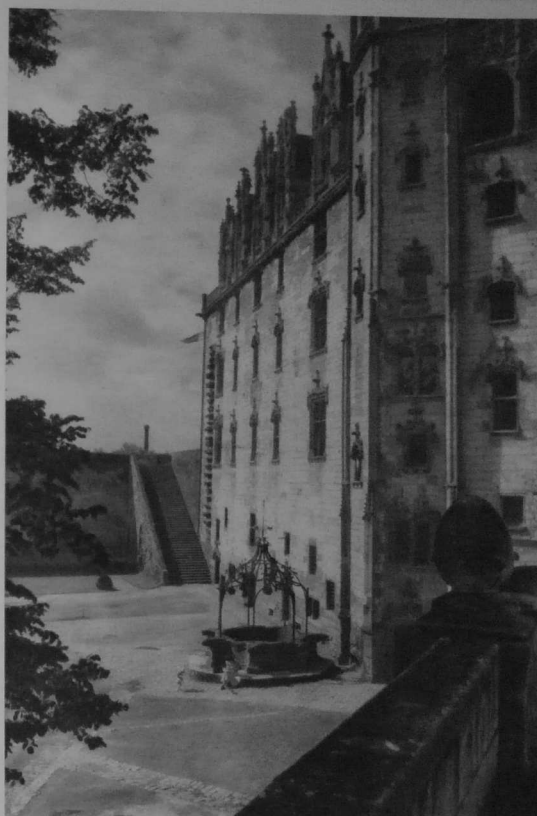
nettement les gens du pays nantais du reste des Bretons : les premiers sont des buveurs de vin, les autres préfèrent communément la bolée de cidre ! Au centre du pays de Raiz, l'immense lac de Grandlieu semble avoir submergé quelque ville engloutie tandis que, plus au sud, on rejoint autour de Bourgneuf et de Beauvoir les marais poitevins. La mer abandonne peu à peu des terres nouvelles à la culture.

Le nord de la vallée n'est pas moins divers : non loin de Nantes, une campagne grasse et fertile est coupée de charmantes vallées : l'Erdre est la plus célèbre. D'aimables gentilhommières dissimulent leur blancheur au milieu de parcs élégamment dessinés. Plus loin on se heurte à de vastes forêts, tronçons détachés de l'antique Brocéliande. Châteaubriant est le modeste centre de cette contrée.

Enfin, il y a le nord-ouest du département : et là on s'aperçoit tout de suite que la



NANTES.
L'ENTRÉE DU CHATEAU.



CHATEAU DE NANTES. LA COUR INTÉRIEURE ET LE PUIS.

Loire-Inférieure appartient bien à la presqu'île armoricaine. Le Sillon de Bretagne, qui commence aux environs de Savenay, est un plissement géologique qui prolonge les landes de Lanvaux. Le canal de Nantes à Brest se fraie un passage au milieu de terrains souvent accidentés. Et les paysages rappellent déjà ceux du Morbihan.

Ainsi donc, il n'est pas possible de détacher la Loire-Inférieure du reste de la province. Certes c'est un pays de transition. Mais c'est bien la Bretagne. Et il suffit, pour être définitivement convaincu, d'en considérer l'histoire. Les confins de la Loire-Inférieure sont jalonnés de châteaux forts dont la mission était de protéger le duché contre l'invasisseur de l'Est. De Clisson à Châteaubriant, que de tours plus ou moins délabrées rappellent cette séculaire destination : Mâcheoul, Oudon, Ancenis, le Gâvre, La Motte-Glain, etc. Tous ces châteaux, par leurs possesseurs, par le rôle qu'ils jouèrent, appartiennent à l'histoire du duché. Et

le vin et les eaux-de-vie constituaient les principales denrées qui étaient apportées ou embarquées dans le port.

Au XVI^e siècle, des colonies étrangères, Irlandais, Portugais, Espagnols, transformèrent peu à peu Nantes en un port international. La ville poussa ses faubourgs sur les deux rives

du fleuve. A partir de 1685, les armateurs nantais se sentent assez puissants pour se passer de concours extérieurs. Ils entreprennent un commerce intense avec les Antilles. De ces colonies, les Nantais amènent le sucre et cette importation a pour conséquence la création de grandes raffineries. Et vers les Antilles, ils conduisent les esclaves noirs (appelés par pudeur le « bois d'ébène ») qu'ils vont quêrir en Afrique. La richesse de Nantes devient inouïe. La ville se transforme. Les armateurs font construire de beaux hôtels. La municipalité édifie des monuments imposants et perçoit de grandes avenues.

Les guerres de la Révolution et de l'Empire ruinent Nantes. Puis l'ensablement de la Loire

NANTES.
LA PSALLETTE (XV^eS.).
EN ARRIÈRE, TOURS
DE LA CATHÉDRALE.

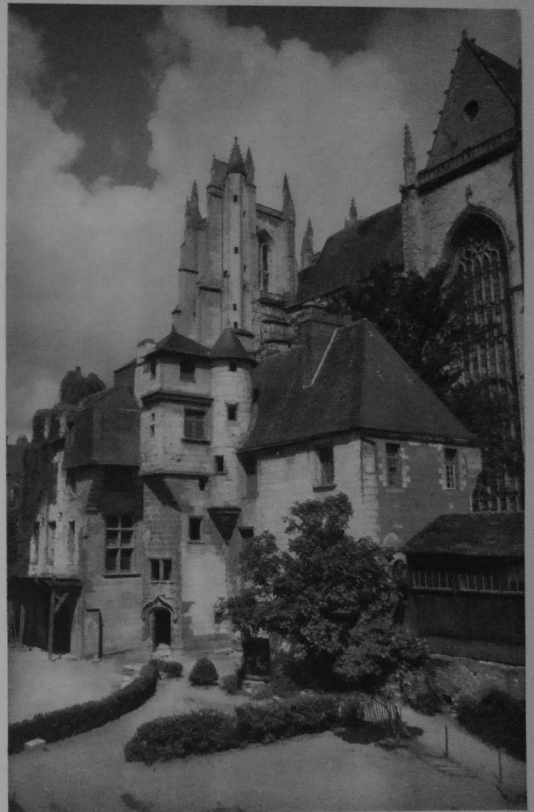


NANTES. LA PORTE SAINT-PIERRE.

Nantes même peut s'enorgueillir d'avoir été souvent élue par les princes bretons pour capitale et disputé ce titre à Rennes.

Nantes est la grande métropole de l'ouest de la France. La ville s'étend principalement sur une colline qui domine la rive droite de la Loire. Là, dès l'époque gauloise, s'était fixée une agglomération. Le périmètre de la ville s'agrandit bientôt. Au moyen âge, un port fut établi à la Fosse, forte dépression du lit de la Loire. L'évêque de Nantes, tout-puissant dans sa cité, favorisa l'expansion économique. La corporation des « Marchands fréquentant la rivière de Loire » compta à Nantes de nombreux membres. Le sel,

NANTES. MANOIR DE JEAN V,
AUJOURD'HUI MUSÉE DOBRÉE.



semble condamner définitivement son port. Vainement tente-t-on de creuser un canal latéral. L'entreprise est inutile. Par bonheur, à la fin du XIX^e siècle, des dragages habilement conduits approfondissent le lit du fleuve et permettent d'établir un chenal que des navires tirant sept à huit mètres peuvent remonter jusqu'à Nantes, durant presque toute l'année. En outre, la ville s'est peu à peu industrialisée. Aux raffineries (établies surtout à Chantenay) s'ajoutent bientôt les conserves alimentaires (sardines et légumes). A l'entour plus de quatre cents maraîchers travaillent pour ces fabriques. Nantes est aussi la ville des biscuiteries, des chocolateries, enfin et surtout, de l'industrie métallurgique : constructions navales, constructions mécaniques à Nantes même et, dans la banlieue, à Basse-Indre, à Indret, à Couëron, fontes et aciers, machines pour la Marine ou les chemins de fer, laminaires, etc. Nantes possède de plus une importante manufacture de tabac.

Ces industries consomment une forte quantité de charbon. De fait, la moitié des importations est constituée par la houille anglaise, le reste par le bois et les produits coloniaux : sucres, riz et surtout bananes de Guinée; enfin, depuis peu, le pétrole. Nantes exporte surtout du minerai de fer. Mais les exportations avaient beaucoup diminué avant la seconde guerre mondiale. Le cabotage entre Nantes et les ports français et coloniaux restait actif pourtant. La ville demeurait tête de plusieurs lignes régulières et de nombreux navires y faisaient escale. Des quais en excellent état, près de deux cents grues, un dock flottant, une cale de radoub, tout cet outillage moderne faisait de Nantes un port considérable. Mais la guerre est passée. Les bombardements de 1943 et de 1944, en détruisant les installations occupées par l'ennemi, ont ravagé le centre de la cité. Cependant, les Nantais se sont remis à l'œuvre avec obstination. Dès maintenant les quais ont retrouvé leur animation et si toutes les pertes ne sont pas réparées, du moins est-on sûr que le port de Nantes, modernisé, rajeuni, contribuera à rendre sa prospérité à la grande métropole. Pareillement les industries se sont relevées; déjà la ville compte actuellement plus de deux cent mille âmes (autant qu'en 1939) et sa population ne cesse de croître. Un nœud de voies ferrées vers Paris, Rennes, Bordeaux et le Sud-Ouest, Quimper et la Bretagne, un aéroport (Château-Bougon) lui facilitent à travers toute la France la distribution des produits qui sont déchargés sur ses quais.

Cette situation économique ne doit pas nous faire oublier le passé. Aussi bien, des monuments subsistent, qui nous permettent d'évoquer les pages les plus glorieuses de l'histoire de Nantes.

Voici d'abord la cathédrale. Dans son état actuel, elle remonte aux XV^e-XVI^e siècles, mais elle prit la place alors d'un édifice beaucoup plus ancien puisque nous savons que dès les temps mérovingiens existait une cathédrale somptueuse ornée de colonnes de marbre blanc. Détruite au moment des invasions barbares, elle fut remplacée par une église de style roman dont on garda le chœur jusqu'au XIX^e siècle. La première pierre du nouvel édifice fut posée le 14 avril 1434. L'architecte était Guillaume de Dommartin, à qui succéda Mathelin Rodier. La nef ne fut achevée qu'à la fin du XVI^e siècle. Durant le XVII^e siècle, elle fut voûtée et on ajouta le croisillon méridional. Il y a cent ans, on substitua au chœur roman qui existait encore un chœur de style gothique. Celui-ci fut établi avec un tel respect de l'unité qu'un observateur non prévenu s'y pourrait tromper. Mais, de ce fait, seules sont anciennes à la cathédrale de Nantes la nef et la façade. Les profondes voussures des porches abritent une suite de statuettes et de bas-reliefs dont les sujets ont été empruntés à l'Écriture sainte ou à la Légende dorée. A l'intérieur, les piliers qui supportent les tours sont aussi ornés de charmants bas-reliefs délicatement ciselés, qui évoquent la vie des patriarches.

Le joyau de la cathédrale de Nantes, c'est le tombeau du duc de Bretagne François II et de Marguerite de Foix, sa seconde épouse, commandé à Michel Colombe par leur fille Anne la bonne duchesse. Les statues des défunts, dont les têtes sont soutenues par des anges,



CATHÉDRALE DE NANTES. DÉTAILS DU TOMBEAU DE FRANÇOIS II
ET DE MARGUERITE DE FOIX, PAR MICHEL COLOMBE.

reposent sur une table de marbre, flanquée de quatre personnages représentant les vertus cardinales : Justice, Prudence, Force et Tempérance. Dans les niches du soubassement, on reconnaît les Apôtres, les saints patrons des gisants et au-dessous, dans des médaillons, des pleureuses assises. L'ensemble est admirable de délicatesse et a heureusement été protégé pendant la tourmente, alors que certaines parties du monument recevaient des bombes destinées au quai voisin. Ces dégâts s'effacent peu à peu.



LA FORCE.



LA JUSTICE.

Non loin de la cathédrale, sur les bords même de la Loire, s'élève la masse encore puissante du château des ducs de Bretagne. On peut affirmer qu'une bonne part de l'histoire de Nantes est inscrite sur ses pierres. La forteresse médiévale, le Bouffay, dont les ducs se contentèrent jusqu'au XV^e siècle, était sombre et inconfortable. François II la remplaça par un château dont l'extérieur présente encore un aspect sévère tandis que l'intérieur reflète davantage le goût de l'époque pour une décoration élégante et un aménagement plus agréable. Le duc fit choix de l'architecte qui avait travaillé à la cathédrale : Mathelin Rodier. Celui-ci flanqua la façade de grosses tours et commença à édifier le Grand Logis qui fut terminé après la mort de François II, sous le règne d'Anne de Bretagne. C'est Jean Perréal qui acheva l'œuvre. L'art de la Renaissance commençait à triompher. Il éclate dans les quatre loggias du sommet de la tour de la Couronne d'Or, merveilles de goût et de finesse. Il n'est pas

jusqu'au vieux puits en fer forgé dont l'armature dessine une couronne ducale qui ne témoigne de la splendeur des ducs.

Sur les ordres de la reine, on acheva les logis intérieurs. Du côté du fleuve, trois nouvelles tours furent élevées, les courtines terminées. Pendant le XVI^e siècle, quelques édifices vinrent compléter le château. En particulier, le



LES GISANTS. DÉTAIL.

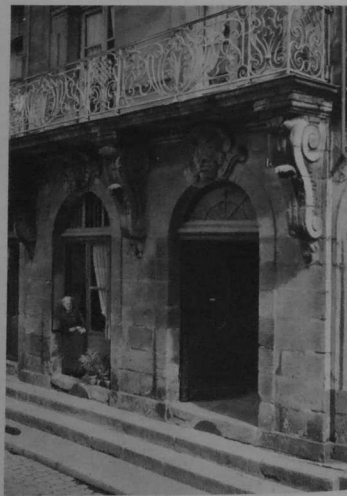


NANTES.
VIEILLE MAISON XVI^e SIÈCLE, RUE DE VERDUN.

Dès le xv^e siècle, le Bouffay n'était pas un séjour très réjouissant. Et l'on comprend que le duc Jean V lui ait préféré le logis de son fidèle Jean de Malestroit, évêque de Nantes. Le manoir de la Touche, appelé aujourd'hui manoir de Jean V, est un excellent spécimen de l'architecture du xv^e siècle, aux portes surmontées d'arcatures en anse de panier, aux larges baies à meneaux entrecroisés.

De la même époque date ce délicieux logis de la Psallette, l'hôtel du chapitre de la cathédrale, où les duchesses de Bretagne se plaisaient à descendre : tourelles en encorbellement, échaugnettes qui ne servaient plus aux guetteurs, sculptures répandues à profusion témoignent du goût des constructeurs. Voisine de ce logis, la silhouette élancée de

NANTES, RUE KERVÉGAN.
MAISON XVIII^e SIÈCLE, BALCON EN FER FORGÉ.



duc de Mercœur qui, durant les guerres de Religion, traita la ville comme son bien propre, fit orner la face nord du rempart de son emblème, la fameuse Croix de Lorraine.

C'est au château de Nantes, qu'en 1598, Henri IV, enfin maître de son royaume, signa le célèbre édit de tolérance accordé aux protestants, qui mettait fin à quarante années de guerre civile. On rappelle toujours à cette occasion l'exclamation du roi, quand il contempla le château : « Ventre-saint-gris ! les ducs de Bretagne n'étaient pas de petits compagnons. » L'imposante citadelle, que des dégagements heureux viennent de restituer extérieurement en son état primitif, valait bien cette appréciation.

Outre la cathédrale et le château, de beaux logis retiennent encore l'attention. Nous avons rappelé qu'avant la reconstruction du château, les ducs avaient logé dans l'austère manoir du Bouffay, dont le nom rappelle surtout les terribles massacres de la Révolution, car c'est à l'intérieur de ses murs branlants que l'horrible Carrier, pendant la Terreur, enfermait ses victimes, promises à la noyade dans la Loire ou à la guillotine.

la porte Saint-Pierre se profile non loin de la cathédrale : c'est une tour octogonale couronnée de charmantes lucarnes aux pignons à crochets.

Dans tout ce quartier, les vieilles maisons à pans de bois abondaient avant la guerre : place du Change, et près de l'église Sainte-Croix, rue Bossuet ou rue de l'Eméri. Plusieurs d'entre elles ont été victimes des bombardements. Mais Nantes était principalement riche en beaux hôtels du xviii^e siècle, datant de la grande prospérité du port. Dans le centre de la ville, dans l'ancienne île Feydeau, le long des quais, on était à chaque pas arrêté par ces maisons aux balcons décorés de la plus délicate ferronnerie. Car les armateurs se piquaient d'art. Ces hôtels, d'une architecture un peu froide, étaient agrémentés de sculptures : symboles maritimes, dieux marins, proues de navires ou motifs rappelant la vie coloniale. Les principales de ces demeures se trouvaient quai de Turenne, quai de la Fosse (hôtel des Cariatides) ou île Feydeau (hôtel de la Villestreux). Les architectes qui les ont construites s'appelaient Vigny, Boffrand, Ceineray ou Mathurin Crucy. Il serait excessif d'affirmer que toutes ont disparu. On en a, grâce à Dieu, sauvé plusieurs. Mais l'ensemble n'est plus intact. D'imposants monuments s'élevaient en même temps : la Bourse, œuvre de Crucy, presque entièrement détruite en 1943, la Chambre des Comptes de Bretagne (aujourd'hui occupée par des dépendances de la Préfecture) due à Ceineray. Le même Ceineray bâtit sur les terrains abandonnés par leur propriétaire, Graslin, tout le quartier central dit quartier de la Comédie, avec le théâtre et la fameuse rue Crébillon que les Nantais affectionnent particulièrement.

Aussi bien les municipalités nantaises avaient-elles toujours montré un vif goût pour l'urbanisme. Peu avant la guerre, d'importants travaux avaient été entrepris : détournement des voies ferrées, ensablement de la Loire rattachant les îles à la terre ferme, création sur l'Erdre couvert d'un vaste boulevard fleuri. Les bombardements ont ravagé presque tout le centre de la ville : des artères animées comme la rue du Commerce, la place Royale, les quais ont disparu ou sont méconnaissables. Mais Nantes renaît déjà.

On reconstruit la cité en respectant les quartiers anciens, en supprimant les îlots insalubres.

On rejette en outre vers des boulevards extérieurs ou des axes nouveaux l'intense circulation automobile de cette métropole qui retrouve peu à peu toute sa prospérité. Car les Nantais aiment passionnément leur cité et ne manquent pas de goût.

L'on n'en veut, pour dernier témoignage, que l'existence des beaux musées qui parent la ville : musée Dobrée, et surtout l'admirable musée des Beaux-Arts, bien classé par époques, et où quelques pièces de choix permettent d'admirer le talent de Mathieu Le Nain, de Georges de La Tour, de Watteau ou d'Ingres, parmi bien d'autres...

Saint-Nazaire, la seconde ville par sa population de la Loire-Inférieure, était d'origine récente. Jusqu'au milieu du xix^e siècle, ce n'était qu'une bourgade côtière, un petit port de pêche, où les « pilotes de Loire », chargés de conduire les navires dans l'estuaire jusqu'à Paimboeuf, venaient se réfugier.

L'ensablement de la Loire, rendant les abords de Nantes de plus en plus impraticables, décida la Compagnie transatlantique et la Marine de guerre à transformer Saint-Nazaire en un grand port. Dès lors, le développement fut rapide : construction de bassins à flot, installation de formes-entrées, de cales-bassins, etc. Dans des rues tracées au cordeau, les maisons possédèrent comme des champignons. La population augmenta sans cesse. Elle devait passer de 5.000 habitants en 1856 à 45.000 en 1940 ! En 1917, Saint-Nazaire devint un des principaux ports de débarquement des troupes américaines. Des aménagements augmentèrent la valeur des bassins. A côté de la ville se créèrent les chantiers de construction navale (Penhoët et Chantiers de la Loire) équipés pour construire les plus grands navires du monde. L'industrie métallurgique possédait en outre près de Saint-



LES CHANTIERS DE PUNHOËT.

Nazaire le grand établissement de Trignac qui travaillait surtout pour l'artillerie et la Marine.

Le port maritime était tête de ligne de la Compagnie générale transatlantique pour les Antilles, l'Amérique Centrale et l'Amérique du Sud. De nombreux paquebots d'autres compagnies de navigation y faisaient escale. Il y avait également des services vers l'Angleterre, Madagascar et l'Extrême-Orient. Le port de commerce avait moins d'extension. Il importait surtout de la houille avant 1940. On observera que toutes les indications qui précèdent sont au passé : Saint-Nazaire, en effet, n'est plus. A peine le *Jean-Bart*, en construction dans les bassins au moment de l'invasion allemande, avait-il, de justesse et par une tentative d'une hardiesse magnifique, échappé à l'ennemi que celui-ci s'établissait à Saint-Nazaire et transformait le port en une base sous-marine d'une extraordinaire puissance. Elle fut l'objectif d'un raid de commando fort audacieux en 1942; les Anglais réussirent alors à bloquer la grande forme écluse et tinrent la ville près de 4 heures. Devenue la cible des bombardiers alliés, la Cité fut entièrement détruite; on n'y rencontre que quelques carcasses de monuments, des maisons partiellement intactes le long du boulevard de l'Océan dont la vue embrasse toute la baie et cette colossale masse de ciment — la base sous-marine — que les Allemands ont abandonnée en vidant, après reddition, cette fameuse poche de Saint-Nazaire qu'ils occupèrent jusqu'à la fin des hostilités.

La forme-écluse inutilisable, le port en triste état, la situation de Saint-Nazaire est encore pénible. Evacués dans les stations balnéaires, les habitants reviennent lentement sur ce champ de désolation qui retourne à la nature. Mais Saint-Nazaire s'est reconstruit, plus vaste, mieux aéré. Les établissements industriels restent là. Le port modernisé, équipé avec le matériel le plus récent. Et Saint-Nazaire retrouve aussi sa place dans l'activité économique de la Bretagne et de la France. A deux lieues, sur la Loire, Donges devient un des ports pétroliers les plus considérables de France. Ses raffineries sont appelées à prendre une grande extension.



SAINT-NAZAIRE. ALVÉOLES DE LA BASE SOUS-MARINE.

Au début de l'été, Saint-Nazaire devient le centre de toutes les stations balnéaires échelonnées de Sainte-Marguerite au Croisic, le long de la Côte d'Amour, ainsi nomme-t-on la presqu'île guérandaise qui, à côté de ses plages réputées, possède des trésors artistiques de toute beauté.

La principale, la plus belle des plages, c'est La Baule. Elle date de soixante ans à peine, jadis s'étendait là un vrai désert de dunes qui, peu à peu, envahissaient le rivage. On eut l'idée, pour fixer les sables, de planter des pins, et ces admirables bois de pins, poussant leurs frondaisons jusqu'à la grève, permirent de transformer le désert en la plus élégante des cités balnéaires : allées cavalières, avenues élégamment tracées sont bordées de villas et de cottages enfouis dans les arbres. La plage est splendide. Tous les sports peuvent être pratiqués à La Baule, tennis, football, équitation, golf. La Baule-les-Pins, annexe récemment créée, avec ses beaux parcs, ses dunes pittoresques, émerveille les touristes.

Deux autres stations balnéaires entourent La Baule. Pornichet, d'origine plus ancienne, et Le Pouliguen, petit port animé et plaisant, garni de boutiques bariolées. Des barques aux voiles multicolores se balancent dans la rade. Le port du Pouliguen (en breton, la Baie blanche, et jamais nom ne fut plus expressif) fut de toute antiquité fréquenté par les pêcheurs et pratiqué depuis longtemps le fructueux commerce du sel.

En sortant du Pouliguen, on rencontre en effet ces immenses marais salants, richesse du pays. La mer dépose le sel dans des bassins artificiellement constitués. Ces bassins (cobiers), fermés par des sentiers, dessinent de grands quadrillages. Armés de la louche (sorte de pelle), le saunier consolide les sentiers, puis recueille le sel en petits tas blancs qui font de loin l'effet de tentes dressées dans la campagne.

De la pointe de Penchâteau qui ferme la baie de La Baule à la presqu'île du Croisic, la structure du rivage se modifie. Aux grèves près desquelles la mer vient mollement expirer succède une côte déchiquetée, fouillée par le flot.

Toute cette presqu'île guérandaise fut peuplée au moyen âge par une colonie bretonne venue de Cornouaille, ce qui explique la présence de noms de lieux celtés et aussi l'aspect différent des populations : les sauniers portaient autrefois de beaux costumes dont on peut voir quelques exemplaires au musée de Batz. Mais les traditions des paludiers se perdent insensiblement. Le souvenir de la Basse-Bretagne ne subsistera plus bientôt que dans les monuments.

Ceux-ci se rattachent en effet à l'art breton. Batz possède une belle église des xv^e-xvi^e siècles dédiée à saint Guénolé. On y remarque les clefs de voûte sculptées qui ne manquent pas de saveur. Dans la nef, comme à l'intérieur des sanctuaires bretons, des voiliers, naïfs ex-voto, se balancent. A côté de Saint-Guénolé s'élèvent les ruines de la chapelle Notre-Dame du Murié : un seigneur, que de cruels parents avaient éloigné de sa fiancée, faillit périr dans une effroyable tempête en revenant au port. Il fut sauvé miraculeusement par la Vierge et épousa celle qu'il aimait. En reconnaissance, dit-on, il fit bâtir ce charmant édifice, que les ans ont malheureusement ruiné.

Le Croisic, à la pointe de la presqu'île, est une petite ville animée. Port de pêche fréquenté, il expédie surtout la sardine vers l'intérieur. De son ancienne splendeur, la ville a gardé une église qui s'apparente à celle de Batz. Elle date de la fin du xv^e siècle, et rappelle, par son chevet plat orné d'une magnifique verrière, les églises du style gothique breton. Comme dans le Trégorrois ou le pays de Léon, on rencontre parfois des manoirs de granit dissimulés sous de beaux arbres et des petites chapelles perdues dans la campagne.

Mais l'arrière-pays est plat, sans grand pittoresque. Et c'est pourquoi la colline, couronnée des remparts qui cernent Guérande frappe-t-elle particulièrement le voyageur.

Guérande joua son rôle durant les guerres du xiv^e siècle. Aussi les murailles ont tenu bon. Elles sont flanquées de dix tours, coupées de quatre portes. La plus importante est



LA PLAGE DE LA BAULE.

la porte Saint-Michel, qui constitue un véritable donjon, muni d'un système défensif et de deux grosses tours chargées de compléter ce système.

La nef de Saint-Aubin, l'église paroissiale, date du xii^e siècle. Les édifices romans sont peu communs en Bretagne. Celui-là est orné de chapiteaux historiés où l'on distingue les martyres de saint Simon et de saint Etienne, les supplices de l'enfer. Le transept et le chœur de l'église sont postérieurs d'un siècle. Tout l'édifice a d'ailleurs subi des remaniements. Parmi les œuvres d'art qu'on admirera à Saint-Aubin, il faut au moins citer une délicate chaire à prêcher finement ciselée et le beau mausolée de Tristan de Carné, ancien maître d'hôtel d'Anne de Bretagne. Ces deux morceaux datent du xvi^e siècle.

Autre monument religieux qui retiendra l'attention : la petite chapelle Notre-Dame la Blanche commencée en 1348 sur les ordres de Jean de Montfort.



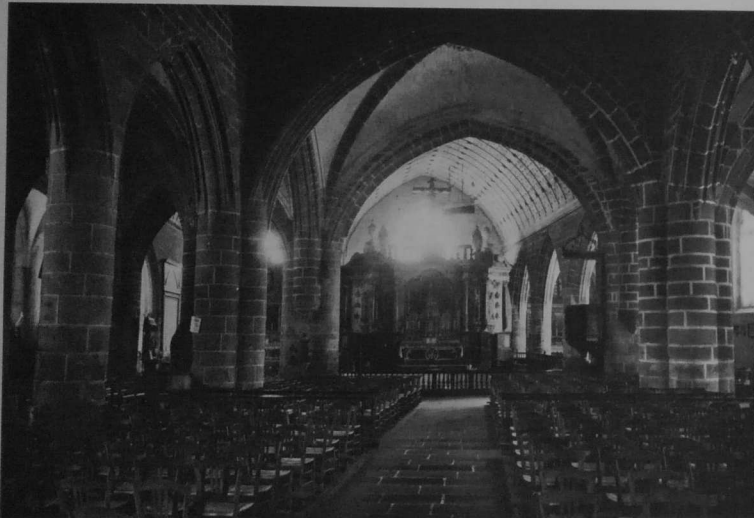
NOTRE-DAME DU PRÉCIEUX SANG. ÉGLISE DE BATZ.

De Guérande, on rejoint aisément la côte à Piriac ou à La Turballe, petits ports de pêche, où l'on peut encore voir quelques beaux logis des xvi^e et $xvii^e$ siècles. Mais la promenade classique de la presqu'île guérandaise, c'est la Brière.

Pour qui la parcourt en été, la Brière semble usurper la réputation qu'on lui a faite : longues étendues d'herbes rases, roussies au soleil et coupées de canaux (le principal est le Brivet) qui filent tout droit entre des rideaux de roseaux et de plantes aquatiques. Il faut voir la Brière en hiver. Alors, ces anciens marais se gonflent d'eau. Seuls, émergent quelques villages qui paraissent des îles perdues au milieu de cette nappe mouvante. De fait, ils ne communiquent guère entre eux qu'au moyen de barques plates qu'utilisent les habitants pour aller querir la tourbe, principale richesse du pays.

Les Briérons furent longtemps d'humeur farouche. Les privilèges d'exploitation leur avaient été reconnus de longue date. Aussi en étaient-ils jaloux et méprisaient-ils les Bretons environnants. Ils se mariaient entre eux et jetaient un regard méfiant sur le gendarme et le fontionnaire. Ils refusaient avec entêtement d'accepter les projets d'assèchement des marais qui transformeraient le pays. Toutefois la proximité de Saint-Nazaire a fait perdre à la Brière une grande part de son originalité. Les traditions sont oubliées. Bientôt, il faudra chercher dans les ouvrages littéraires les descriptions exactes de l'ancienne Brière.

Un chapelet de petites villes entoure la presqu'île guérandaise et la Côte d'Amour.



BATZ. INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE SAINT-GUÉNOLÉ (xv^e - xvi^e s.).



BATZ. CLOCHER DE L'ÉGLISE ET RUINES DE NOTRE-DAME DU MURIÉ.

Elles ne sont guère que de gros marchés agricoles. Les jours de foire, les places sont couvertes de tentes dressées par les forains. Dans les rues adjacentes, carrioles et autocars attendent leurs occupants. Meuglements des bestiaux, appels des marchands, tout contribue à animer pour quelques heures ces petites cités qui somnoient le reste du temps.

A Savenay, l'historien ne manque pas d'évoquer le souvenir de la grande bataille que les Républicains et les Vendéens se livrèrent en décembre 1793. Les Vendéens tentaient de



LE CROISIC.

franchir la Loire. Les Bleus leur barrèrent le passage et les accablèrent de leur nombre. Les malheureux Vendéens furent exécutés sans merci.

Le Sillon de Bretagne, succession de collines peu élevées, naît à Savenay. La grande ligne de Nantes à Quimper le longe. Il s'achève à Pontchâteau. Cette petite ville est bien située. Elle tire sa célébrité (toute locale d'ailleurs) d'un chemin de croix monumental où l'on se rend en pèlerinage.

On rejoint la Vilaine à La Roche-Bernard. Un pont suspendu à quarante mètres au-dessus de l'eau enjambait la rivière. Il a sauté en 1944. La vallée, profondément creusée entre des roches mauves ou grises, prend souvent un caractère sauvage. La Roche-Bernard fut au xv^e siècle un foyer assez actif de Huguenots. De cette époque, la bourgade a gardé quelques logis aux lucarnes sculptées.

L'intérieur du pays, pour qui remonte vers Châteaubriant, est moins séduisant. De grasses prairies où les pommiers et les châtaigniers abondent sont parfois coupées par le canal de Nantes à Brest qui se dirige sans hâte vers l'ouest. On rencontre pourtant quelques églises non dénuées d'intérêt : saint-Gildas des Bois, mi-roman, mi-gothique; Assérac,

Missillac, qui ont de beaux vitraux. Le château de la Bretèche est magnifique. Il date de 1471. Au milieu des bois, sur les bords d'un étang qui le pare d'un cadre charmant, c'est une remarquable demeure de style gothique flamboyant. Incendié par les Bleus en 1791, il fut habilement restauré par son propriétaire au siècle dernier.

Blain est le plus vénérable des châteaux de la contrée. Il fut édifié sur les ordres d'un grand seigneur breton qui prit une part active à la guerre de Cent ans : le connétable de Clisson. C'est encore une forteresse médiévale. Des remparts renforcés par des tours le closent. La façade intérieure est moins austère. Après les guerres de Religion et les troubles civils, plusieurs tours furent démantelées sur les ordres du cardinal de Richelieu. L'ensemble, dissimulé sous les ramures d'une épaisse forêt, reste imposant.

D'autres châteaux méritent une visite : il faut au moins citer la Gâcherie, berceau de la famille de Charette et la Motte-Glain, aux confins de l'Anjou. Tous deux s'enorgueillissent d'avoir reçu des hôtes royaux : Charles VIII, Anne de Bretagne, Charles IX, etc.

Entre Blain et Châteaubriant, on croise la profonde forêt du Gâvre, un des rameaux détachés de l'antique Brocéliande. Malgré une exploitation dévastatrice, elle conserve



LE CROISIC. SARDINIÈRES.



RÉPARATION DES FILETS.

encore de beaux massifs où se rencontrent les essences les plus variées. Forêt giboyeuse : cerfs et sangliers y abondaient jadis. Après la curée, on se donnait rendez-vous au rond-point de l'Etoile où dix routes dessinent effectivement sur le sol un astre gigantesque. La forêt s'étend dans toutes les directions. Elle confère au pays son originalité. Ce n'est pas sans raison qu'on a surnommé Châteaubriant, centre de la région, la « reine de la forêt ».

Cette modeste cité qui compte moins de dix mille habitants, est pourtant un nœud de communications assez important. La ville est moderne : de rares maisons à pans de bois rappellent le passé qui ressus-



LE CROISIC. FILETS BLEUS.

cité, il est vrai, devant le beau château des sires de Laval. La citadelle médiévale domine la vallée. Edifiée sur les frontières bretonnes, elle fut souvent assiégée. Aussi subit-elle pendant les guerres qui précédèrent la réunion de la Bretagne à la France d'irréremédiables dégâts. Le dernier assaut, en 1488, porta un coup fatal au gros donjon. Alors le seigneur de Châteaubriant, Jean de Laval, aidé par sa femme, Françoise de Foix, entreprit d'élever un nouveau château. Un architecte des bords de la Loire exécuta donc un délicieux logis renaissance qui charma le regard de Françoise et de son tendre ami le roi François 1^{er}. En compagnie de sa maîtresse, le galant monarque y passa de douces heures. Nanti de fructueux profits, Jean de Laval ferma les yeux. Et puis, un jour, il se fâcha. Le roi était parti, oublieux de sa belle; et Jean résolut de venger son honneur outragé. Dans la chambre même où elle recevait le roi, il fit assassiner — du moins on le prétend — la pauvre Françoise. Ses appartements étaient encore teints de sang, dont la couleur était d'ailleurs avant la guerre rafraîchie par un gardien soucieux de maintenir des témoignages historiques...

Après s'être ainsi débarrassé de l'infidèle, Jean de Laval poursuivit paisiblement les travaux de construction de son château. C'est toute la philosophie de ce grand seigneur

qui apparaissait dans l'inscription placée par ses soins à l'extrémité de la colonnade :
*De mal en bien, de bien en mieux,
 Pour l'achever, je deviens vieux.*

Avec la date : 1538.

La Renaissance éclate dans le style à l'italienne de cette colonnade, comme dans les lucarnes, les loggias de l'entrée du château ou le Pavillon des Champs. Pourquoi faut-il que tout cet ensemble ait été en 1944 sérieusement abîmé par des chapelets de bombes qui visaient la gare voisine ? Les Beaux-Arts ont réparé habilement les dégâts.

Dans un des faubourgs de Châteaubriant, l'église Saint-Jean de Béré est un excellent édifice de type roman. Elle est construite en grès ferrugineux, qui lui donne une teinte rouge d'un bel effet. On se rend compte de la richesse du pays quand on se dirige vers le sud. A Teillay, des mines de fer sont exploitées pour les forges de Basse-Indre. S'il y a peu de rivières, les moulins à vent sont nombreux. Ils animent l'horizon de leurs grandes ailes qui tournent au vent.

On retrouve la Loire à Ancenis. Comme sa voisine, cette ville fut un point de défense de la frontière bretonne. Des fortifications qui la ceignaient autrefois, elle ne garde que



MARAIS SALANTS PRÈS DE GUÉRANDE.

deux grosses tours peu anciennes (xvi^e siècle). Henri IV, après la Ligue, avait fait raser le reste. Aux environs, la belle tour octogonale d'Oudon possède sur la plate-forme supérieure un châtelet, réduit suprême des défenseurs, disposition que l'on retrouve à Elven, près de Vannes, qui appartenait, comme Oudon, aux seigneurs de Malestroit.

Pour achever ce tour hâtif de la Loire-Inférieure, il nous reste maintenant à franchir la Loire à Ancenis, à Oudon ou à Nantes, sur un pont reconstruit — car tous les passages de la Loire sautèrent durant la guerre — ou sur un bac, et à nous enfoncer dans le sud du département.

Paimbœuf, sur la rive gauche, en face de Savenay (exactement, de Donges), est une

petite cité peu animée depuis que Saint-Nazaire lui a ravi la source de sa fortune : jadis, les gros navires, incapables de remonter jusqu'à Nantes, y étaient déchargés. Ils ne s'arrêtent plus aujourd'hui, et le quai aux maisons patinées qu'ornent souvent des balcons en fer forgé, semble beaucoup trop long. La Loire, qui roule ses flots tumultueux, atteint à ce point une ampleur impressionnante. Tout l'estuaire se dégage en un tableau magnifique.

On aborde la côte à Mindin petite station élevée en

GUÉRENDE. PORTE SAINT-MICHEL (xv^e s.).



MOULIN A VENT PRÈS DE GUÉRENDE.

face de Saint-Nazaire. De là, se succèdent plusieurs plages agréables. Les bois de pins, comme sur la Côte d'Amour, poussent jusqu'au rivage et leur donnent un charme réel : Saint-Brévin-les-Pins, Tharon, Préfailles. L'Océan gronde et mugit encore à la pointe Saint-Gildas.

Malgré le ciment de Todt et les blockhaus, ces plages retrouvent leur aspect d'antan.

La plus célèbre

de ces stations balnéaires, la plus ancienne aussi, c'est Pornic. Elle jouit d'une réputation bien assise auprès des Nantais qui, dès le xix^e siècle, y venaient prendre des bains de mer. Le port est séduisant. Les rives escarpées sont parsemées de rochers ; la petite ville s'étage au fond de la baie. Sur-tout, au-dessus de la rade, dans un fouillis de verdure, pointent les tourelles un peu neuves du château, reconstruit avec goût.

Plus loin, la côte s'abaisse. Vers Bourgneuf, on trouve déjà le marais. La terre a été conquise sur la mer qui recule peu à peu. C'est le Gois, chaussée découverte à marée basse,

DANS LA GRANDE BRIÈRE.





CHATEAU DE LA BRETECHE.

par où l'on peut atteindre en voiture l'île de Noirmoutier; mais celle-ci n'est plus en Bretagne.

L'intérieur des terres n'est pas indifférent. L'aspect général s'est sans doute modifié; nous sommes déjà au pays vendéen et plus d'un manoir peut témoigner des luttes qui se déroulèrent dans la contrée pendant la Révolution. Voici Légé où logèrent Charette et ses amis; la tuile rouge a remplacé l'ardoise; ne demandez plus de cidre: le muscadet, ici, triomphe partout. C'est l'antique pays de Raiz, qui fut duché entre les mains des familles de Laval et de Gondi et qui a gardé vivace le souvenir de l'affreux criminel que fut Gilles de Raiz.

Bien qu'elle soit toute voisine de l'Anjou et du Poitou, la jolie ville de Clisson appartient incontestablement à l'histoire de la Bretagne. Les seigneurs, les fameux barons de Clisson, bâtirent dès le XIII^e siècle l'imposant château dont les restes formidables dominent la ville. Le plus célèbre d'entre eux, Olivier, l'ami de Du Guesclin, fit construire au XIV^e siècle le grand donjon qui s'écroula à demi peu avant la Révolution. Celle-ci fut particulièrement funeste à la ville: disputée entre les Vendéens et les Bleus, prise et reprise, la cité ne fut bientôt plus que ruines. A l'intérieur du château se déroula un épisode affreux: un général républicain, après la victoire, laissa jeter pêle-mêle et encore vivants dans un puits une trentaine de prisonniers. Un arbre étend ses ramures mélancoliques au-dessus de l'emplacement de ce massacre. Il est vrai que depuis, la barbarie contemporaine nous a révélé beaucoup mieux...

La ville fut ressuscitée par deux artistes, Lemot et Valentin: admirateurs des paysages italiens, ils se complurent à faire de Clisson en Bretagne une petite ville qui semble échappée d'Ombrie. Le site s'y prêtait: deux rivières, la Sèvre et la Moine, s'unissent au bas du château. Leurs rives, ombragées de beaux arbres qui laissent baigner leurs branches dans l'eau, sont fraîches et pittoresques. Les parcs que créèrent Lemot et son ami, tout peuplés de temples, de statues antiques, s'harmonisent à merveille avec cette nature paisible.

Les ruines désolées du château de Mâchecoul évoquent une sombre histoire: celle du noble et puissant Gilles de Raiz, baron dudit lieu, Chantocé et autres seigneuries, maréchal de France, compagnon de Jeanne d'Arc et, desurcroît, affreux criminel. Pour retrouver les richesses que ses prodigalités avaient dissipées, Gilles s'adonna à la magie. Soucieux d'obtenir l'appui du diable, il se livra aux sacrifices les plus atroces, n'hésitant pas à martyriser dans les sombres salles

CHATEAUBRIANT.
LE DONJON DU
VIEUX CHATEAU.





CLISSON, LE CHATEAU ET LA SEVRE.

de Mâchecoul ou de Torfou d'innocents enfants dont s'emparaient ses serviteurs. Ces crimes finirent par être découverts. Gilles avoua et fut exécuté à Nantes, repentant et humilié, le 20 octobre 1449. L'imagination populaire a brodé sur ce drame et fait de Gilles le modèle inexact de Barbe-Bleue, le héros de Perrault. Son ombre plane toujours sur le pays de Mâchecoul.

On l'oublie plus loin, devant le sarcophage aujourd'hui vide de saint Philbert. L'église qui l'abrite est une des plus anciennes de la région. La nef fut reconstruite, peu après le passage des Normands, en 847. Le chœur et le transept sont peut-être antérieurs. Quant aux reliques du saint, les moines les avaient précipitamment enlevées avant l'arrivée des Barbares, et emmenées, après maintes péripéties, jusqu'en Bourgogne. L'architecture de l'édifice peut paraître bien grossière, bien gauche: n'oublions pas qu'elle remonte aux temps carolingiens.

Près de Saint-Philbert, voici Grandlieu, immense nappe liquide où les pêcheurs et les chasseurs de gibier d'eau se donnent rendez-vous. Les bords en sont malaisés à atteindre. Des prairies humides et marécageuses, des arbres vétustes les entourent. De hautes herbes en cachent la majesté. On a toutefois une bonne vue d'ensemble du lac à Passay. La rive



AU BORD DU LAC DE GRANDLIEU.

semble disparaître dans une brume lointaine, comme si cette étendue d'eau n'avait plus de lisières. Le lac de Grandlieu semble paisible. Le clapotis des vagues donnerait volontiers confiance. Ne vous y fiez pas trop. Des terribles tempêtes y éclatent parfois.

Et c'est pourquoi l'on prétend volontiers qu'il recouvre une cité engloutie semblable à la ville d'Ys. Les bonnes gens affirment qu'on entend parfois, montant du fond du lac comme un suprême appel, sonner les cloches des trépassés.

Pour dissiper l'étreinte de tous ces souvenirs nostalgiques, le touriste qui regagne Nantes sera bien inspiré — après avoir, au passage, admiré le magnifique château de Goulaine restauré avec tant d'intelligence et de soin — d'entrer dans l'une de ces gaies auberges qu'on rencontre sur la route. Devant un « beurre-blanc » et une bouteille de muscadet qui verse du soleil dans le cœur, il oubliera vite Gilles de Raiz le criminel ou les fantômes du lac de Grandlieu.



CHATEAU DE GOULAIN (XV^e s.).



RENNES. LE PALAIS DE JUSTICE (XVII^e s.).

L'ILLE-ET-VILAINE

COMME le département de la Loire-Inférieure, l'Ille-et-Vilaine est un pays de transition entre la France continentale et la presqu'île armoricaine.

Pour y pénétrer, en venant de Normandie ou du Maine, il suffit de franchir des collines peu élevées : il y a même une vallée assez large, celle de la Vilaine.

Au centre du département, le relief s'abaisse au point de former une dépression vers laquelle convergent naturellement toutes les rivières environnantes, c'est le bassin de Rennes. Dans cette cuvette, une grande ville s'est établie que des circonstances diverses



RENNES. BEFFROI DE L'HÔTEL DE VILLE.

arme encore un peu pour la grande pêche et ses huîtres l'ont rendue célèbre.

Derrière cette région malouine qu'on appelle le Clos-Poulet (c'est le nom sous lequel on désigne le pays de Saint-Malo étroitement resserré entre la mer, le marais et la Rance) s'étendent les marais de Dol, par où l'on rejoint le Mont Saint-Michel. Dol est d'ailleurs une petite cité commerçante, en rapport actif avec la Normandie voisine.

On retrouve les collines, les rivières sinuuses et les forêts dans le pays de Fougères qui n'a point de frontières naturelles avec la Normandie. Aussi les ducs de Bretagne ont-ils cadennassé leurs marches en construisant cette vaste forteresse qu'on appelle pompeusement la Carcassonne du Nord. Mais Fougères est aussi une ville

ont haussée au premier rang des cités bretonnes : Rennes devint bientôt la capitale de la Bretagne et, en dépit de sa situation excentrique par rapport à Brest, à Quimper, ou à Vannes, l'est toujours restée. Ville administrative d'abord, centre universitaire, judiciaire, religieux ; aujourd'hui même grand marché agricole et commercial et, depuis peu, ville semi-industrielle, et d'industries très variées ; toutes ces qualités suffiraient à lui conserver sa prééminence si sa position, dans ce bassin aisément accessible, n'en faisait en outre le nœud de toutes les voies de communications ferroviaires et routières de Bretagne.

A l'Ille-et-Vilaine intérieure s'oppose la côte qui est bien connue des touristes car la région malouine fut une des premières à être fréquentée. Elle le mérite : l'estuaire de la Rance, le charme de Dinard, Saint-Malo bâtie sur son rocher, riche d'un glorieux passé, suffisaient à expliquer cet attrait. Mais ces villes possèdent en outre d'estimables ressources : Saint-Malo, malgré ses malheurs, reste un port de pêche animé ; ses voiliers et ses caboteurs sillonnent les mers. Cancale



RENNES. JARDIN DU THABOR ET ÉGLISE NOTRE-DAME.

industrielle. Les manufactures de chaussures ont fait longtemps la prospérité du pays.

La région de Vitré se replie sur son passé, sur ses souvenirs historiques et littéraires. Mais que cette ville a donc de charme, et qu'il est donc surprenant de rencontrer ainsi, dès le seuil de la Bretagne, une cité tellement bretonne par tant d'aspects!

La contrée qui borde le sud est moins originale. On retrouve les paysages d'Anjou



RENNES, PALAIS DE JUSTICE. LA GRAND-CHAMBRE (1661).

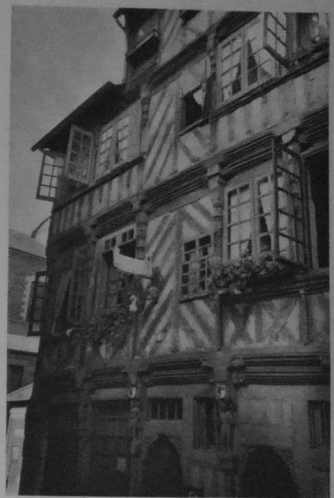
aux environs de La Guerche. La terre est riche et, habilement fructifiée, donne l'aisance à tous les habitants. Pareillement le pays de Redon expédie habituellement ses pommes et ses châtaignes en quantités massives.

Car l'Ille-et-Vilaine est principalement un département agricole et l'on y relève toutes les formes de l'agriculture : élevage, céréales, cidre, — un cidre excellent, — pommes de terre, etc. Les gens sont avenants. Les paysages, sans être d'une beauté exceptionnelle, sont agréables, reposants : la vallée de la Vilaine procure d'exquises sensations à qui la

parcourt sans hâte. Enfin ce département privilégié possède les plus belles forêts de Bretagne : la forêt de Rennes, celle de La Guerche et surtout l'antique forêt de Paimpont, la Brocéliande du moyen âge, toute pleine encore de légendes fantastiques et de souvenirs merveilleux...

Rennes, ville de cent vingt mille âmes, a depuis un siècle subi d'étonnantes transformations. Mais elle a conservé son caractère de vieille cité parlementaire : grandes artères, nobles perspectives, hautes maisons à l'extérieur un peu austère, cité du XVII^e et du XVIII^e siècles, que des jardins et des parcs admirablement dessinés ont ornée d'un charme qui adoucit cette sévérité.

De l'époque où Rennes s'appelait *Condate* (le confluent de l'Ille et de la Vilaine) les quelques



RENNES. LA MAISON DITE DE DU GUESCLIN.

pierres qui restent sont recueillies au musée. L'une d'elles est pourtant encastree près de la porte Mordelaise ouverte dans l'enceinte de la ville. Du moyen âge même, la ville n'a pas d'ailleurs gardé grand-chose. Et pourtant, Rennes était déjà à cette époque la capitale historique de la Bretagne. Par cette même porte Mordelaise, dont l'arc brisé se dissimule entre deux vieilles maisons, les ducs faisaient leur entrée, après avoir passé la nuit en prière dans l'abbaye de Saint-Georges; sur ses lices Du Guesclin révéla pour la première fois sa vaillance. Sous ses murs en 1491 se régla le sort de la Bretagne quand Charles VIII, conformément aux clauses du traité du Verger, vint quérir sa fiancée, la duchesse Anne.

Mais en 1720, un menuisier impru-

RENNES. ESCALIER DE L'HÔTEL DE BLOSSAC.

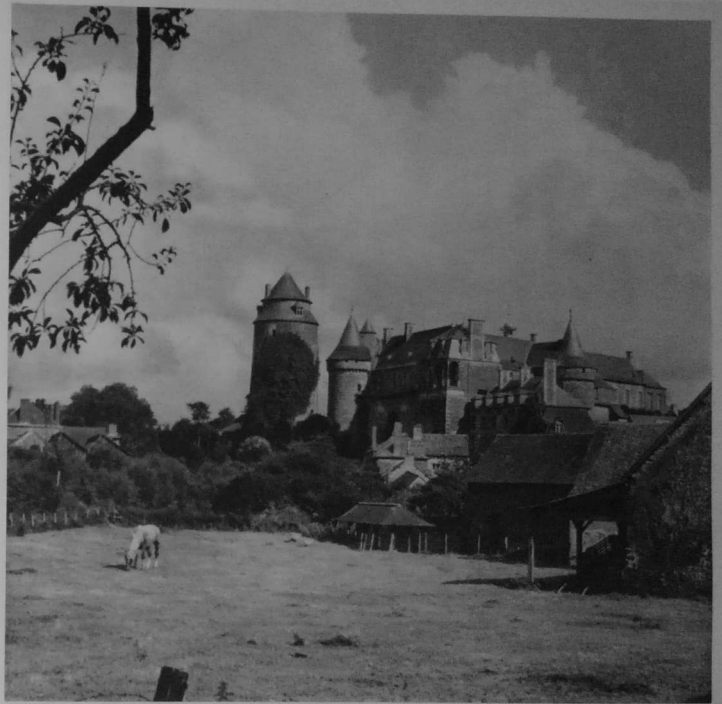
dent mit le feu dans son atelier. Le centre de la ville était constitué par des maisons de bois ou de torchis; tout brûla. On rebâtit peu à peu et, suivant le plan de Robelin et de Jacques Gabriel se dessinèrent ces rues bien alignées qui se croisent à angle droit, ces places à l'ordonnance majestueuse qui dégagèrent heureusement les grands monuments.

Mais voilà pourquoi Rennes n'a plus, ou presque plus, de quartiers pittoresques.

Quelques logis autour de la cathédrale, — l'un d'eux passe à tort pour la maison de Du Guesclin, — quelques rues tortueuses, rue des Dames, rue du Chapitre, de rares églises ou chapelles anciennes, Saint-Yves, qui est de gothique flamboyant, une partie de Notre-Dame, de Saint-Germain, et c'est tout.

Seulement, Rennes a son Parlement dont le prestige fut tel qu'il a rejaili sur la Cour d'Appel, son héritière. Cette Haute Cour, définitivement organisée en 1561, jugeait en dernier ressort les procès de toute la Bre-

RENNES. JARDIN DES PLANTES.



CHATEAUGIRON.

tagne. Mais, imitant abusivement le Parlement anglais, le Parlement de Rennes, comme les autres Parlements de France, se mêla souvent de politique. Dès le xvii^e siècle, il osa soutenir contre le roi les paysans révoltés par une taxe nouvelle. Au xviii^e siècle, la longue querelle entre le procureur général La Chalotais et le duc d'Aiguillon, gouverneur de la province, eut des répercussions à travers toute la France et sapa l'autorité royale peu avant la Révolution. Le Parlement de Rennes symbolisa toujours l'esprit frondeur des Bretons obstinés.

Le Palais qui abritait les très puissants magistrats est le plus bel édifice de la ville. Il fut commencé en 1618 sur les plans de Salomon de Brosse. C'est un monument de style



SAINT-MALO. LA TOUR QUI S'ENGROGE.

Motte, hôtel de Montboucher, hôtel du Molant, sur les lices, hôtel de Brie, etc. La plupart de ces édifices datent du XVII^e ou du XVIII^e siècle.

L'Hôtel de Ville, dessiné par Gabriel, construit entre 1734 et 1762, comporte deux hautes ailes qui entourent un pavillon central incurvé. Le beffroi qui domine l'ensemble est un peu lourd.

Les églises de Rennes datent presque toutes de cette même époque classique. Hormis Notre-Dame qui, nous l'avons dit, garde de rares morceaux du XI^e et du XII^e siècle et Saint-Germain, en partie de gothique flamboyant, c'est

SAINT-MALO. LA STATUE DE DUGUAY-TROUIN AU MILIEU DES RUINES.



classique, à la haute toiture, percé de larges fenêtres. Il a subi, depuis sa construction, de notables modifications. On admirera surtout la salle des Pas Perdus, au riche plafond caissonné, et la magnifique Grand-Chambre où avaient lieu les séances solennelles. Dans cette salle, le plafond d'Errard, aidé de Coypel, les boiseries de Pierre Maillé, les peintures s'harmonisent à merveille avec les Gobelins modernes. Une loggia permettait aux dames d'assister aux séances, dérobées aux regards. Mme de Sévigné y vint parfois.

La place sur laquelle s'élève le Parlement présente de belles proportions symétriques. Ses hautes proportions encadrent heureusement l'édifice.

Rennes, sous les derniers siècles de la monarchie, ne possédait pas seulement la haute cour de Justice, mais était encore siège de l'Intendance, du Gouvernement de Bretagne et de la plupart des rouages administratifs. Pour loger tous ces nobles personnages, il fallait de nombreux hôtels privés. Beaucoup subsistent : hôtel de Blossac, avec son bel escalier, ses communs restés intacts, hôtel de Cuillé sur l'ancienne

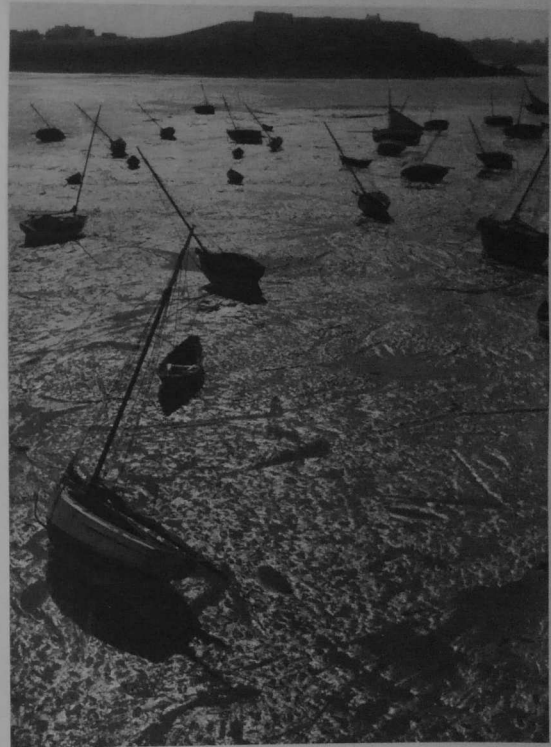
le style dit jésuite qui domine : style assez froid, mais qui ne manque ni de grandeur, ni de richesse. Ainsi sont les églises de Toussaints, ancienne chapelle de l'immense collège des Jésuites qui s'étendait à côté, Saint-Sauveur où l'on invoque la Vierge des Miracles, et combien d'autres. On découvre d'ailleurs dans ces sanctuaires de beaux objets d'art religieux.

La cathédrale elle-même dont les amples dimensions sont certes dignes du siège de l'archevêché et métropole de Bretagne, ne remonte guère au delà du XVII^e. Seul, le rez-de-chaussée des tours date de 1541.

Les abbayes sont contemporaines de ces églises : Saint-Melaine a un cloître élégamment décoré ; l'abbaye de Saint-Georges est ornée de beaux jardins en terrasses.

Après la Révolution qui ne l'éprouva guère grâce au courage de son maire Leperdit, Rennes a continué à s'enrichir de nouveaux édifices. Le Musée, sur le quai, possède de remarquables tableaux (Coypel, La Tour, Le Nain). Les Facultés sont vastes : l'importance de ce centre universitaire, le plus considérable de l'Ouest, l'explique aisément. Le théâtre est décoré d'un plafond dû au peintre breton contemporain J.-J. Lemordant. Et le majestueux Palais du Commerce,

SAINT-MALO. L'AVANT-PORT A MARÉE BASSE.



achevé depuis une vingtaine d'années, témoigne de l'activité économique de la cité.

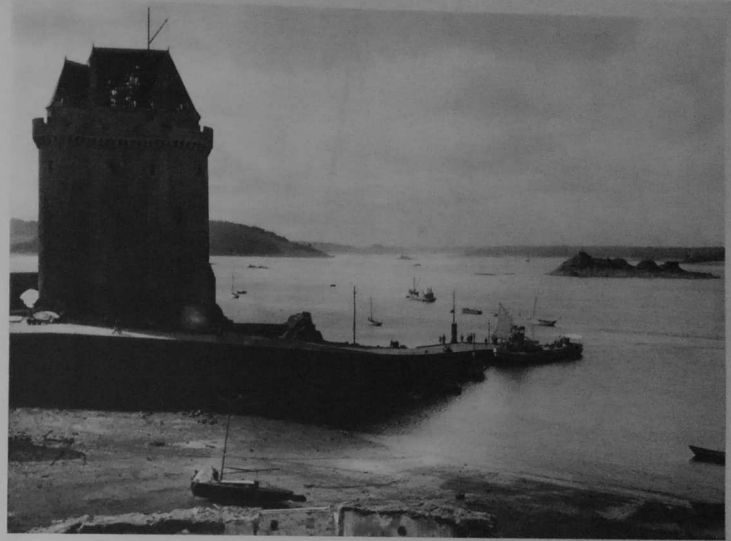
Activité très remarquable : la Foire-Exposition groupe chaque année des centaines d'exposants surtout dans le domaine agricole. Les foires et marchés de Rennes attirent les cultivateurs de toute la région. La ville compte les industries les plus variées : imprimeries (affectées à de grands organes de presse et à quantité de papiers administratifs), tanneries, bonneteries, meubles, ateliers de chemin de fer, arsenal militaire, etc. Des lignes de voies ferrées la mettent en communication aisée avec tout l'Ouest et il n'est pas jusqu'au canal d'Ille et Rance et à la Vilaine qui ne contribue au trafic.

Ainsi la capitale de la Bretagne perd peu à peu son calme séculaire. Mais elle conserve un attrait dont elle est fière : ses jardins.

Peu de villes en sont si joliment parées. La douceur du climat permet de cultiver des plantes exotiques : magnolias, mimosas, palmiers font du jardin des Plantes de Rennes un remarquable musée botanique (Musset). Le Thabor, jadis dépendance de l'abbaye de Saint-Melaine, est une vaste promenade ombragée d'arbres magnifiques. Récemment aménagé, le parc de Maurepas offre aux Rennais d'immenses espaces de verdure. Et Rennes a



SAINT-MALO. LES REMPARTS ET LA PLAGE.



SAINT-SERVAN. LA TOUR SOLIDOR ET LA RANÉE.

encore de nombreux squares où des massifs de fleurs jettent des teintes chatoyantes et égaient l'atmosphère un peu grise.

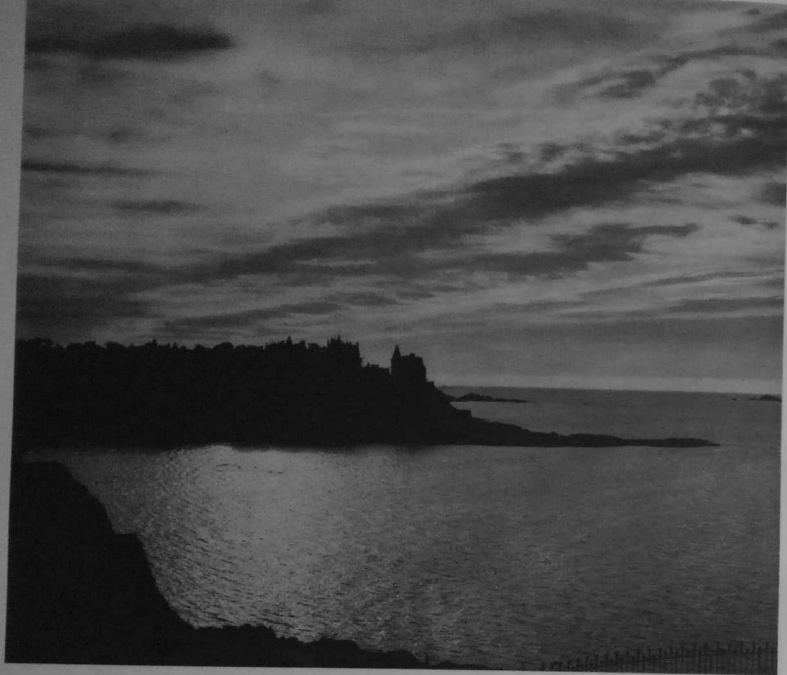
Cette ville, qui se trouvait ainsi en pleine croissance, a été cruellement atteinte durant la deuxième guerre mondiale. Dès juin 1940, l'explosion d'un train de munitions, en faisant plusieurs milliers de victimes, pour la plupart étrangères à Rennes, causait de graves dégâts au quartier de Saint-Hélier qui était de nouveau ravagé en 1943, en même temps que les alentours de la gare.

Mais bientôt tous les quartiers de la cité, à l'exception du centre, subissaient les atteintes des bombardements aériens. Et si le combat pour la libération, en août 1944, fut peu coûteux, les Allemands, en s'en allant, détruisirent tous les ponts sur la Vilaine et, avec eux, les hautes maisons qui bordaient les quais. On estime que Rennes a perdu le tiers de ses habitations.

Toutes ces ruines disparaissent peu à peu. Par chance, peu de monuments anciens ont été détruits. On déplore pourtant la perte de l'ancien hôtel de Kergu, celle de quelques vieux logis autour de Saint-Germain. Cette dernière église a passablement souffert, mais la restauration en est habile.

Et les architectes qui reconstruisent la ville prennent soin de lui garder son caractère traditionnel de grande capitale provinciale en adaptant avec goût les nouveaux quartiers aux exigences de l'économie contemporaine et d'un urbanisme bien compris.

Pour se reposer au cœur d'une paisible campagne les magistrats de Rennes, ou les



DINARD AU CRÉPUSCULE.

membres des Etats de Bretagne se plaisaient à posséder aux portes de la ville de fastueuses propriétés dont les beaux parcs s'entouraient de prés verdoyants : la Prévalaye, qui reçut Henri IV et dont le beurre était réputé, a été incendiée par les Allemands, mais voici Blossac, qui fut édifié au XVIII^e siècle par un des bons intendants du roi. La Bourdonnaye, Moland, le Verger au Coq et tant d'autres sans oublier Châteaugiron plus austère. Cette forteresse n'a-t-elle pas encore subi un rude assaut au temps des guerres de Religion ? Mais la promenade favorite des citadins, c'est la forêt.

Jadis elle cernait toute une partie du bassin de Rennes. Il n'en subsiste maintenant que des tronçons désignés sous des noms différents : forêt de Rennes, de Chevré, de Sévailles, de Haute Sève. Elle est particulièrement riche en variétés d'arbres de belle venue. A la mi-forêt, où huit routes se croisent, on atteint le modeste point culminant de ce massif forestier (cent onze mètres).

Au delà, passé la faille du plateau de Saint-Aubin-du-Cormier, château dont les ruines

branlantes achèvent de s'écrouler ou, au nord et au nord-ouest, Hédé qui est également planté sur une colline, et Bécherel, l'aspect du pays change : on sort de ce bassin où la ville a grandi.

Saint-Malo était naguère la reine de la Côte d'Emeraude. L'antique flot d'Aaron se trouvait jadis à peine rattaché à la terre ferme. Les populations s'étaient d'abord établies à Aleth (Saint-Servan), et c'est en 1152 seulement que l'évêque fixa sa résidence sur ce rocher qui avance dans les flots comme un navire à l'ancre. Les Malouins, navigateurs et guerriers, furent toujours d'humeur indépendante. Ils reconnaissent difficilement d'autre autorité que celle de leur évêque, ou de leurs échevins, et refusaient de prendre part aux luttes qui déchiraient la Bretagne : ainsi au temps de la guerre de Succession comme plus tard, durant les guerres de Religion ; à cette époque, pendant quatre années Saint-Malo s'administra même en république indépendante. La dure petite main de la reine Anne avait pourtant fait plier un jour ces ombrageux Malouins. En dépit qu'ils en eussent, la reine les obligea à reconstruire une des grosses tours qui défendaient la ville : « Qui qu'en grogne, ainsi sera, dit Anne, car tel est mon bon plaisir. » La tour a gardé ce surnom malicieux de *Quiqu'engrogne*.

Au fond, les Malouins n'eurent jamais qu'une passion : la mer, un désir : s'élaner sur les Océans. Dès le XVI^e siècle, le Malouin Jacques Cartier découvrait le Canada. Des armateurs expédiaient des navires à Terre-Neuve. Le XVII^e siècle voit l'apogée du port : les négociants envoient leurs marchandises en Espagne, en Afrique, jusque dans les mers du Pacifique. Ils font venir des blés des ports de la Baltique ; ils trafiquent les esclaves noirs. Leur richesse est immense ; sans se gêner, ils peuvent prêter trente millions de livres à Louis XIV. Mais déjà, l'absence de débouchés vers l'intérieur leur nuit. Les armateurs se rabattent alors sur la course. Et c'est la grande époque des Corsaires : Duguay-Trouin, Porcon de La Barbinais, Magon. Le dernier d'entre eux, à la fin du XVIII^e siècle, fut Surcouf.

Avant la guerre, la ville était une des plus originales de France. Serrée dans son corset de remparts, elle se composait d'un fouillis de rues étroites, bordées de hautes maisons (pour la plupart du XVII^e ou du XVIII^e siècle) dont les doubles fenêtres étaient croissillonnées de petits carreaux. Beaucoup avaient gardé leurs dispositions primitives, leurs escaliers de bois, leurs plafonds sculptés. Là habitaient les armateurs, siégeaient les grandes compagnies coloniales. Ici naquit Duguay-Trouin : tout un passé de gloire ressuscitait à chaque pas. Hélas ! la résistance désespérée des Allemands en août 1944, a eu pour effet d'anéantir la Ville-Close. Ruinés les hauts logis des corsaires, disparues les petites rues enchevêtrées. Si le château n'a reçu que des blessures guérissables, si la ceinture de murailles est à peu près intacte, l'intérieur de la ville est détruit. Saint-Vincent a perdu sa flèche qui s'élançait comme un mât au-dessus d'un océan de toits. Les pertes artistiques sont immenses. Sagement, prudemment, on a mis de côté les pierres, on a démonté les façades qui subsistaient. On tente de reconstituer quelques demeures anciennes. On relève la cité. Mais pourra-t-on jamais lui redonner une âme ?

Du moins, le port retrouvera certainement un jour toute son activité. Déjà les bassins sont réparés ; déjà les Terre-Neuvas s'élancent de nouveau vers la haute mer après avoir reçu la bénédiction de l'archevêque de Rennes. Déjà les cargos ont repris le chemin du port. La ténacité malouine est légendaire. Les négociants, les armateurs travaillent avec la même ardeur que leurs aïeux à rendre sa prospérité à Saint-Malo.

Des milliers de touristes continueront donc à visiter chaque année, le château (XV^e-XVI^e siècles), avec la tour Quiqu'engrogne, la Générale et le Donjon et à parcourir les remparts, restaurés d'après les plans de Vauban au début du XVIII^e (1708-1737). On jout, en les suivant, d'admirables perspectives sur la mer et sur les îles, le Petit et le Grand-Bé où dort de son dernier sommeil René de Chateaubriand, né à Saint-Malo, le 4 septembre 1768.

Autre écrivain et philosophe du même siècle : Félicité de Lamennais, né également à Saint-Malo en 1782.

La cathédrale Saint-Vincent reste un édifice d'époques variées. La nef remonte au XII^e siècle. Elle est couverte de voûtes angevines très bombées. Le chœur, tout différent, est d'un siècle postérieur et rappelle le style normand. Au XVI^e siècle, on ajouta des bas côtés; au XVII^e, on flanqua le tout d'une façade classique : les armateurs enrichis voulaient ainsi manifester leur munificence. La restauration de l'édifice permettra de faire disparaître des transformations malheureuses et de lui rendre sa beauté primitive.

Même aujourd'hui, pour avoir la meilleure vue d'ensemble de la Cité des Corsaires, il faut s'embarquer soit sur une des vedettes qui traversent la Rance, soit sur un des vapeurs qui font le service de Jersey. Au large, la ville apparaît comme détachée de la terre. On ne voit plus que les remparts, les grosses tours du château.

L'agglomération malouine se complète de deux cités balnéaires : Paramé et Saint-Servan. On rejoint la première en suivant une longue chaussée, le Sillon qui borde la Grande Grève. La mer y prend souvent une teinte verte, d'un vert profond qui justifie le nom d'émeraude donné à cette côte.

Paramé est une des plus anciennes stations balnéaires de Bretagne. Saint-Servan, l'antique Aleth, précéda la construction de Saint-Malo. La ville est joliment située à l'embouchure de la Rance et la célèbre tour Solidor qui date du XIV^e siècle semble toujours défendre la passe.

Saint-Servan a subi, comme Saint-Malo, des dégâts considérables. Mais ils sont disséminés et moins douloureux pour notre patrimoine artistique. Saint-Suliac, au-dessus de la rivière, est un vieux bourg aux rues montueuses dont l'église — gothique — est consacrée à l'un de ces pieux ermites qui traversèrent la Manche dans des auges de pierre afin de christianiser le pays.

Pour se rendre à Dinard, de l'autre côté de l'estuaire, on prendra une vedette. En 1850, ce n'était qu'un hameau dépendant de Saint-Enogat, un petit port où venaient accoster les navires chargés de marchandises.

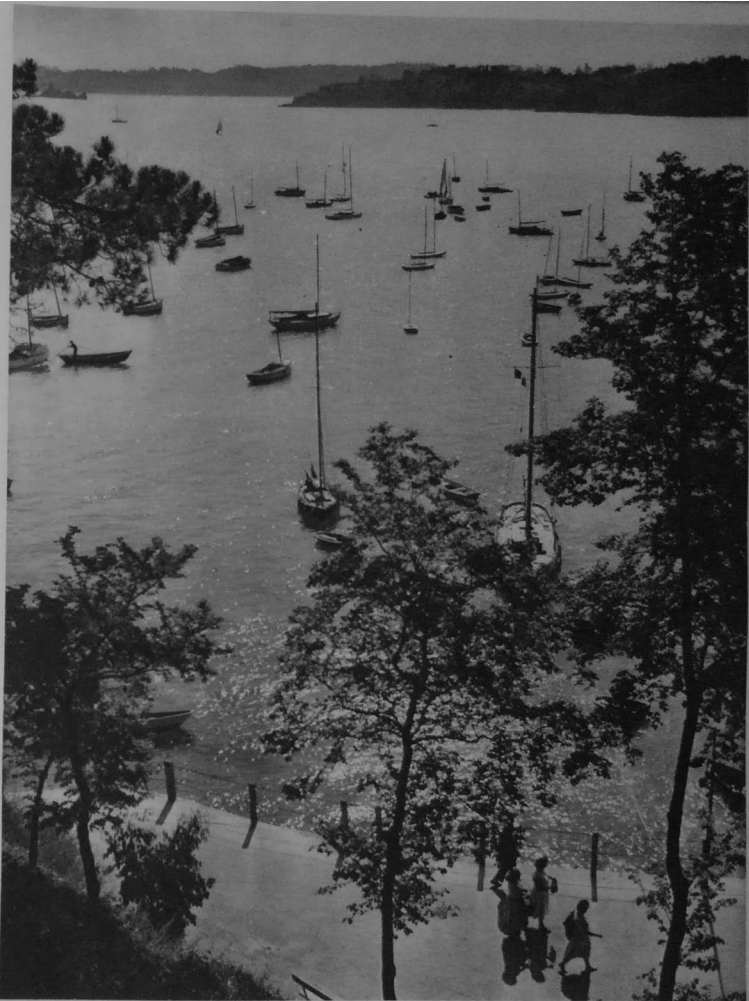
Vingt ans plus tard, une véritable colonie anglaise adoptait Dinard, puis d'importantes personnalités françaises, durant le second Empire, en faisaient leur séjour préféré. La côte est belle, le climat adouci par le Gulf-Stream, tout concourait à faire de Dinard une des plus élégantes stations balnéaires de France. De magnifiques villas s'élevèrent peu à peu autour de la plage. Elles reflètent naturellement le style et le goût de l'époque qui les construisit.

La plage n'est pas très étendue. Elle dessine un hémicycle parfait. Les jardins, les avenues entourent les pointes qui la limitent. Malgré son ancienneté, Dinard conserve un charme séducteur. Elle a, en dépit de la guerre, gardé intacts tous ses attraits.

Un chaquet de plages plus simples s'égrène jusqu'à Lancieux. Comme Dinard, Saint-Enogat, est, grâce à un joli parc, paré avec goût. A Saint-Lunaire, on contemple la curieuse pointe du Décollé. Par une fantaisie de la nature, celle-ci est détachée de la terre. L'église de Saint-Briac est précédée d'un porche où de vieilles statues montent la garde. La côte est déchiquetée de rochers aux formes étranges.

Un autre rocher célèbre, sur la Côte d'Émeraude, c'est celui de Cancale. Cette petite ville s'élève sur une colline d'où l'on peut voir cette masse énorme isolée du continent, à quelques centaines de mètres de la côte. Les huîtres de Cancale avaient jadis une fameuse réputation. Mais la culture a bien diminué depuis une trentaine d'années. Le petit port est tout lumineux de couleur et d'animation. Bien rares, hélas ! sont les Terre-Neuvas que les armateurs continuent à armer.

Avant de quitter le Clos-Poulet, deux pèlerinages littéraires complètent la visite de la Côte d'Émeraude.



LA RANCE A DINARD.

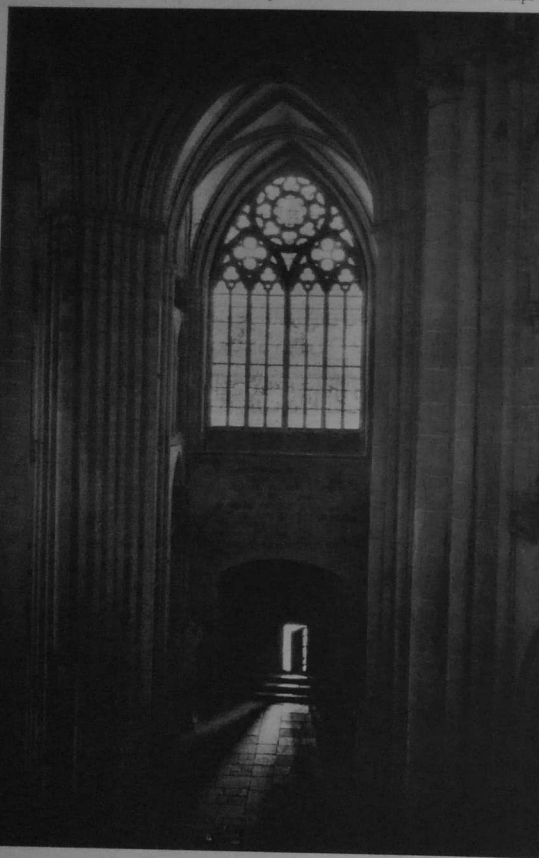
A Combourg vécut Chateaubriand. L'illustre écrivain a laissé dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* une longue description de sa jeunesse en ce château austère, quelque peu hanté, entouré de marais et d'étangs. Il habitait une petite cellule située dans le donjon, où, disait-on, un ancien possesseur du château revenait de temps à autre se promener.

René de Chateaubriand ajoute : « Sa jambe de bois (car le fantôme en avait une) se promenait aussi quelquefois seule avec un chat noir. »

A La Chesnaie, c'est le souvenir de Lamennais que l'on vient chercher. Depuis l'époque où ce grand philosophe y séjourna, la demeure n'a guère subi de transformations. Cette maison blanche dont parle un de ses disciples, Maurice de Guérin, existe encore, et l'étang, et les arbres séculaires de la forêt sous lesquels il méditait. Un médaillon, fixé sur l'un d'eux, rend à l'écrivain un hommage discret.

L'église des Iffs, qui n'est pas loin, fut construite au XV^e siècle. Elle est parée d'une

DOL. CATHÉDRALE SAINT-SAMSON. TRANSEPT SUD.

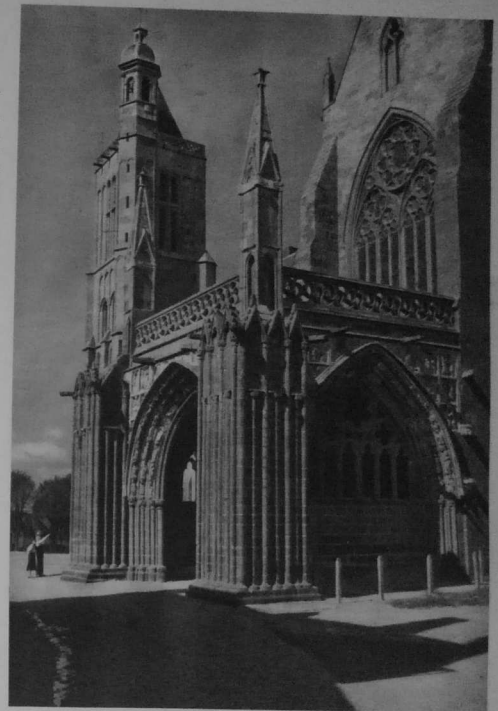


CATHÉDRALE SAINT-SAMSON.

admirable suite de verrières du XVI^e. Dans la même commune, le château de Montmuran fut illustré par Bertrand Du Guesclin. Le vaillant Breton y fut armé chevalier, après une nuit passée en prières dans la chapelle et c'est dans cette même chapelle qu'il se maria plus tard.

Nous revenons sur la côte. De Saint-Malo à Pontorson, le rivage est plat et terne. C'est le marais de Dol. Il fut asséché au XIII^e siècle et, conquis sur la mer, est devenu une terre d'une extraordinaire fertilité. Il produit un cidre savoureux, un blé abondant, des primeurs réputées. Au delà de Cherruix, le pays est moins riche. Il a été plus récemment asséché.

Dans l'arrière-pays, la petite ville de Dol dut sa prospérité à sa situation géographique. Elle



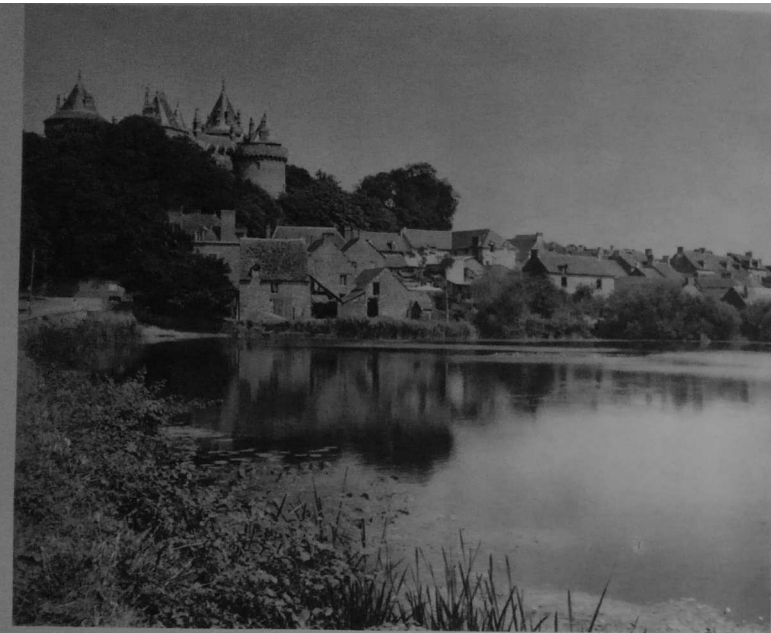
LE CLOCHER SUD ET LE GRAND PORCHE.

était en effet située aux confins de la Normandie et de la Bretagne, non loin de l'illustre abbaye du Mont Saint-Michel. Aussi quelle animation connut-elle dès le moyen âge! Rare exemple de l'architecture civile romane, la « maison des plaids » date du XII^e siècle.

Le joyau de la ville, c'est sa cathédrale. Car Dol eut l'insigne honneur d'être archevêché de 845 à 1199 et l'église métropo-

VOUSSURES DU GRAND PORCHE.

STATUETTES (XIV^e SIÈCLE).



COMBOURG. LE CHATEAU, LE VILLAGE ET L'ÉTANG.

litaire de Bretagne — titre aujourd'hui porté par Rennes — resta évêché jusqu'à la Révolution. L'édifice appartient au style gothique normand : profil aigu des arcs, haute élévation des voûtes, galerie qui court le long de la nef, toutes ces caractéristiques se retrouvent à Dol. Cette nef date du XIII^e siècle. Moins ancien, le chevet plat est clos d'un beau vitrail qui déroule la vie de saint Samson, patron de l'église et des évêques, ses successeurs. Mais l'admiration se portera principalement sur le magnifique mausolée de l'évêque Thomas James, œuvre d'un sculpteur italien, achevé en 1507. A l'extérieur, deux porches profonds, finement ornés, rattachent bien l'édifice à l'architecture et au style breton.

Au Champ-Dollent se dresse un menhir de neuf mètres de haut. C'est d'une belle taille. Ce mégalithe s'enfonçait, paraît-il, peu à peu sous terre. Quand il aura disparu, la fin du monde sera proche.

Le Mont Dol est une éminence naturelle, une ancienne île de faible altitude (50 mètres environ) que couronnent un calvaire, un vieux moulin et une statue de la Vierge. Du sommet on embrasse un panorama splendide qui s'étend sur la campagne et la mer, de Saint-Malo au Mont Saint-Michel.

Quand on se dirige vers l'est en quittant la côte, on pénètre bientôt dans le pays fougérois. Son aspect est caractérisé par des mouvements de terrain de faible amplitude, assez nombreux, coupés par les vallées encaissées de petites rivières : Couesnon, Nançon, etc, qui cheminent nonchalamment à travers les collines. C'est le pays des eaux vives et des massifs forestiers : les champs sont bordés de haies plantées d'arbres; les chênes dominent. Les vallonnements déroulent des tapis de verdure d'une fraîcheur saisissante. Cette disposition naturelle rappelle celle de la Normandie ou du Bas-Maine. Elle était particulièrement propice à la guerre d'embuscade qui se déroula dans toute la région pendant la Révolution. Les Chouans se dirigeaient à leur guise dans cet enchevêtrement de chemins creux, de prés dévalant sur les rivières, d'étangs dissimulés sous les roseaux. Aussi bien, la grande armée vendéenne séjourna-t-elle par deux fois à Fougères. Le général de Lescure y rendit le dernier soupir.

Fougères est la capitale de la contrée. Cette ville d'environ 25.000 habitants était le centre d'un comté dont la position, aux confins de la Bretagne, explique et justifie toute l'histoire. Les seigneurs de Fougères appartenaient à une famille illustre, celle des Lusignan. Les Lusignan qui eurent, dit-on, pour aïeule la fée Mélusine. Il est flatteur de compter une fée parmi ses ancêtres!

Celle-là était une bonne fée. Elle combla de dons ses descendants. L'un d'eux, Raymond, eut pourtant le tort de se montrer trop curieux. La fée lui avait interdit de chercher à la voir le samedi (car, ce jour-là, elle reprenait sa forme primitive de sirène); l'imprudent passa outre. La fée ne reparut plus. Mais les Lusignan ne perdirent pas pour autant leur protectrice...

Le château édifié par eux subit au cours des siècles de rudes attaques. Mais finalement le duc Jean V acquit Fougères. François II restaura ensuite les fortifications. En 1488, au moment de la guerre entre le duc et le roi de France, la ville fut prise d'assaut par les troupes du maréchal de La Trémouille. L'histoire militaire de Fougères était achevée.

Comme il arrive souvent, les murailles, ensemble imposant de tours, d'échauguettes, de courtines, paraissent surtout formidables de l'extérieur.

Telle tour, bâtie par les Lusignan, s'appelle naturellement la tour Mélusine. La tour Surienne porte le nom d'un aventurier du XV^e siècle qui s'était emparé du château par surprise. Les remparts de François II, épais de plusieurs mètres, creusés de réduits, sont particulièrement impressionnants. Dans un charmant oratoire persiste le souvenir d'Anne de Bretagne.

En faisant le tour de l'enceinte, on peut admirer les différents aspects de la vieille ville, cernée de ses murailles enfouies dans la verdure, dominée par son beffroi.

On pénètre dans la ville en venant du château par la porte Saint-Sulpice et la montueuse rue de la Pinterie, qui était avant 1939 bordée de maisons à piliers ou de sévères hôtels à la façade classique.

Les effroyables bombardements subis par Fougères l'ont entièrement détruite, mais ils ont dégagé les remparts. L'église Saint-Sulpice est un peu écrasée par la masse voisine du château. Elle appartient, dans l'ensemble, au style flamboyant, bien qu'elle n'ait été achevée qu'au XVIII^e siècle. A l'intérieur, le maître autel est orné de deux retables sculptés dans le granit. La flèche de Saint-Sulpice est légèrement inclinée. C'est un tour du diable, comme vous vous en doutez.

L'église Saint-Léonard, dans la ville haute, est la paroisse principale. Elle possède une triple nef de style flamboyant. Les grandes baies conservent quelques verrières anciennes. L'Hôtel de Ville, voisin de l'église, est un joli logis renaissance. Fougères avait beaucoup souffert de la Révolution. Au XIX^e siècle, la ville s'est industrialisée. Du tissage des toiles à voiles, elle passa au chausson de lisière, puis au chausson de feutre et enfin, vers 1860, à la chaussure de cuir. Il existe quelques grandes usines et surtout un nombre considérable

de petits ateliers où la fabrication revêt une forme presque familiale. Tous les quartiers neufs ont été démolis en 1944. La ville haute elle-même et les monuments historiques n'ont pas souffert.

De Fougères à Vitré, le pays ne change guère. C'est toujours la même succession de collines, de bois et d'étangs. Pays habité de toute antiquité, si l'on en juge par le nombre relativement élevé de dolmens, de menhirs, de pierres mégalithiques qui se dressent çà et là dans la campagne.

L'histoire de Vitré s'apparente à celle de Fougères. C'était aussi une des portes de la Bretagne. Mais la forteresse pouvait être utilisée aussi bien par le roi de France contre un duc révolté. Le cas se produisit au XIII^e siècle. Le duc Pierre Mauclerc, brouillé avec son beau-frère, seigneur de la ville, vit celle-ci remise entre les mains de saint Louis et cette défection fut une des causes de la perte du duc. Trois siècles plus tard, Mercœur éprouva également la solidité des remparts de Vitré. Ceux-ci subsistent encore le long de la promenade du Val qui serpente au-dessus de la Vilaine. Il reste aussi quelques portes de ville qui ouvrent sur la verdure et sur les eaux vives de la rivière où les laveuses font marcher avec entrain leur battoir et leur langue.

Le château est remarquablement conservé. Certes, le donjon, l'enceinte paraissent encore redoutables. Mais des meneaux entrecroisés enjolivent déjà de larges fenêtres. Le châtalet est pareillement une élégante construction. Nous sommes au XV^e siècle. L'ère de la citadelle médiévale est révolue.

Les éléments décoratifs sont, à l'église Notre-Dame, qui appartient dans son ensemble au gothique flamboyant, particulièrement séduisants : niches sculptées d'arabesques de pierre, d'arcs en accolade, pinacles à crochets surmontent les chapelles transversales des collatéraux. Et une chaire extérieure, sur la face méridionale, est un bijou de ciselure.

Peu de villes, plus que Vitré, possèdent encore tant de maisons à pans de bois aux étages en encorbellement soutenus par des piliers. Cette disposition crée ainsi de véritables galeries couvertes le long des vieilles rues et ajoutent à leur pittoresque. Autre caractéristique de ces maisons : l'emploi de l'ardoise généralisé non seulement dans les pignons, dont les toits descendent parfois jusqu'au rez-de-chaussée, mais sur les façades.

Vitré a aussi quelques beaux hôtels de la Renaissance. C'est dans l'un d'eux que séjournaient M^{me} de Sévigné, quand elle venait des Rochers voir quelqu'une de ses amies.

On sait que cet illustre auteur de *Lettres* inégalées fit du château des Rochers sa résidence favorite. Cette gentilhommière de style assez simple vaut surtout par le souvenir qui s'y rattache. De fait on s'est complu à respecter ce souvenir : voici le parc dessiné par Le Nôtre, à l'extrémité duquel le double écho répercute toujours la voix qui le hèle. Dans la chapelle en rotonde, voilà le prie-Dieu de velours fané sur lequel la marquise souvent vint s'agenouiller. Dans le salon, on a exposé le livre de comptes qu'elle tenait avec soin, en femme d'ordre.

Champeaux, auprès de Vitré, possède une église de campagne merveilleusement enrichie au XVI^e siècle par la famille d'Espinay. Érigée grâce à eux en collégiale, elle fut décorée, pour les chanoines, de stalles surmontées de baldaquins d'une délicate ébénisterie. Au chevet de l'église, un vitrail figure la Crucifixion. Mais on admirera surtout les remarquables tombeaux de la famille d'Espinay. Le plus somptueux de ces mausolées, daté de 1553, est l'œuvre de l'architecte angevin Jean de Lespine.

Les belles églises ne manquent d'ailleurs pas au pays vitréen, car les maîtres verriers étaient nombreux dans la contrée au XVI^e siècle. C'est ainsi que l'église de Louvigné-de-Bais conserve toute une suite de belles verrières exécutées de 1540 à 1568. Elles représentent plusieurs scènes de la vie du Christ et de saint Jean. Pareillement, à La Guerche, l'abside gothique de l'église est close de vitraux un peu plus anciens. Ils remontent en effet au XV^e siècle.



La forêt qui
enserre la petite
ville de La Guer-
che s'étend sur
près de trois
mille hectares.
Les chasseurs
peuvent tirer le
canard sauvage
sur l'étang de
Marcillé-Robert,
tandis que
l'amateur de
vieilles légendes
s'en ira, sans
frissonner, atten-
dre sur le coup
de minuit les
fées de la Roche-
aux-Fées, près
d'Essé, qui se
poursuivent gé-
néralement à
cette heure-là
entre les pierres
qu'elles appor-
tèrent jadis.

En suivant
vers l'ouest la
vallée de la
Seiches ou celle
du Semnon, on
rejoindra bien-
tôt la Vilaine.
Dès qu'elle sort
du bassin de
Rennes, cette
rivière creuse
son lit entre des
massifs de schiste
rose qui donne
à toute cette
région une teinte
chaude et aven-
nante. La vallée
se resserre par-
fois au point
d'obliger les
villages à s'aller
jucher sur la hauteur : c'est le cas de Bourg-des-Comptes, de Pléché-
tél ou de Saint-Malo-de-Phily. Cette contrée n'a pas de centre important.



LE CHATEAU DE VITRÉ.



FOUGÈRES. VILLE BASSE ET FLÈCHE DE SAINT-SULPICE VUES DU CHEMIN DE RONDE.

Bain-de-Bretagne, au bord de son étang, n'est qu'un marché agricole et de même Le Sel ou Le Grand-Fougeray. Près de cette dernière bourgade, le château de la Roche-Giffard a remplacé au XVI^e siècle une forteresse possédée par un tyrannique seigneur qui n'a jamais pu, depuis sa mort, trouver le repos. Aussi, on prétend qu'il apparaît le soir, chevauchant un coursier à la robe sombre, entouré de chiens féroces. Il poursuit à travers la campagne une chasse éternelle.

D'autres châteaux évoquent des souvenirs moins sinistres. Le parc du Boschet, près de Bourg-des-Comptes, fut tracé par Le Nôtre. A Bagatz, séjourna la célèbre marquise de La Vallière. Des hauteurs de Bagatz, on domine le ravissant paysage du Boël, un vieux moulin planté au milieu de l'eau, dont le pittoresque a maintes fois séduit les peintres. On embrasse un panorama aussi superbe des rochers de Saint-Samson au-dessus de Pont-Réan.

Après Port-de-Roche, la vallée de la Vilaine change d'aspect. On retrouve un pays de marécages

FOUGÈRES. MAISONS DU XVI^e SIÈCLE, RUE DE LUSIGNAN.



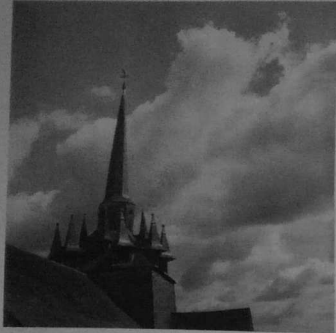
encore mal asséchés. Les prairies s'imbibent d'eau en hiver. Plusieurs affluents de la rivière, Canut de Renac, Aif ou Don étendent le domaine des eaux. Comme en Brière, on extrait la tourbe de cette terre spongieuse. L'ampleur de ces marais apparaît principalement devant la « mer de Murin », vaste étendue de 164 hectares qui ressemble durant les mois d'hiver à un lac immobile couvert de roseaux.

A Langon, une allée de mégalithes a reçu le nom de demoiselles. Obscure allusion aux fées qui hantaient jadis le pays. Dans cette même commune, la chapelle Sainte-Agathe est une ancienne salle de thermes romains. Sous une peinture du XII^e siècle, on a découvert une fresque gallo-romaine représentant Vénus. Certaines parties de cette étrange construction remontent au VI^e siècle de notre ère.

Car toute cette terre est lourde de sou-

FOUGÈRES.
L'ENCEINTE DE
VILLE ET LE
CHÂTEAU.





CLOCHER DE LANGON.

venirs. C'est dans la plaine de Ballon (commune de Bains) qu'en 845, Nominoë, chef reconnu de toute la Bretagne, battit le carolingien Charles le Chauve qui tentait d'envahir l'Armorique.

Et voici Redon. Cette petite sous-préfecture est bien située: au pied de la « montagne » de Ballon, le canal de Nantes à Brest et la Vilaine s'y croisent. Les voies ferrées, les routes sont nombreuses. Redon s'élève à la jonction des trois départements de la Loire-Inférieure, de l'Ille-et-Vilaine et du Morbihan. Aussi les transactions y sont-elles importantes.

La cité s'était formée autour de l'abbaye de Saint-Sauveur, fondée par Conwoion en 835. L'église abbatiale, qui subsiste, est de style roman (xii^e siècle). La tour trapue, faite de trois étages aux arcatures en plein cintre, est construite en granits alternativement clairs et foncés, d'un bel effet décoratif. Le clocher de l'église, haute flèche de pierre très postérieur à la tour du transept, s'élève, isolé, à cinquante mètres de l'édifice.

On achèvera ce tour d'Ille-et-Vilaine par la visite de la forêt de Paimpont qui, à l'ouest du département, occupe aux lisières du Morbihan huit mille hectares. On y situe traditionnellement l'antique forêt de Brocéliande qui a inspiré les contours du cycle d'Arthur et des



CHATEAU DES ROCHERS.

romans de la Table Ronde. Mais la Brocéliande enchanteresse et mystérieuse était une forêt de rêve et il n'est pas bien sûr qu'on ait jamais rencontré dans celle de Paimpont l'enchanteur Merlin, la dangereuse Viviane qui entraînait l'imprudent au Val sans Retour, et mirait sa coquette personne dans les eaux endormies des étangs.

Il ne faut pas se dissimuler que la plupart de ces légendes naquirent en Grande-Bretagne et furent transportées en Armorique. Qu'importe! La « Mère-Forêt », comme on la surnommait, garde des futaies splendides, en dépit de coupes souvent excessives. Le grand écrivain breton, Charles Le Goffic, a chanté Brocéliande dans l'un de ses livres. C'est la forêt des beaux arbres : « Les hêtres, les chênes sont, avec les pins, les essences dominantes de la forêt. Elle a aussi en abondance des trembles, des bouleaux au tronc d'argent. Dans les sous-bois le plus souvent inextricables, vrais maquis où se cachent, non des bandits, mais des sangliers et des chevreuils, c'est une profusion bien bretonne de houx, de genêts, de fougères, de bruyères, de ronces, d'ajoncs. La fleur jaune des ajoncs répand autour des roches violettes ou roses sa fine odeur de pêche; l'aubépine, son odeur d'amande amère. »

Dans la forêt, les châteaux sont nombreux. La création de l'immense camp de Coëtquidan, un



REDON. CLOÏTRE ET CLOCHER ROMAN DE SAINT-SAUVEUR.



PAIMPONT. L'ÉTANG DES FORGES.

des plus étendus de l'Ouest, a bien amené la destruction de quelques-uns. Voici pourtant la Rue-Neuve, aux tourelles argentées, Comper, entouré d'étangs, Trécesson, manoir du xv^e siècle dont les murs et les tourelles baignent aussi dans l'eau qui le cerne. Le fer faisait jadis la fortune du petit village des Forges. Cette industrie traditionnelle a disparu.

Le bourg de Paimpont a une église du xiii^e siècle, autrefois dépendance de l'abbaye voisine. À l'intérieur, des boiseries finement sculptées et un magnifique Christ d'ivoire enrichissent son trésor. Autre monastère assez proche, celui de Saint-Méen, qui reçut les libéralités de plusieurs princes bretons.

Au sortir de la forêt, on traverse enfin la petite ville de Montfort qu'arrosent les eaux vives du Meu et du Garun. Jadis on disait Montfort-la-Cane en souvenir d'une vieille légende dont Chateaubriand s'est fait l'écho. Une ravissante jeune fille avait été enlevée par un féroce châtelain et enfermée par lui dans un épais donjon, — comme celui que possède encore la petite ville. Il s'apprétaît à lui faire subir les derniers outrages. Mais saint Nicolas vint au secours de l'infortunée. Il la transforma en cane. Elle put s'échapper par la fenêtre. Et, en signe de reconnaissance, pendant plus de trois cents ans, on vit chaque année une

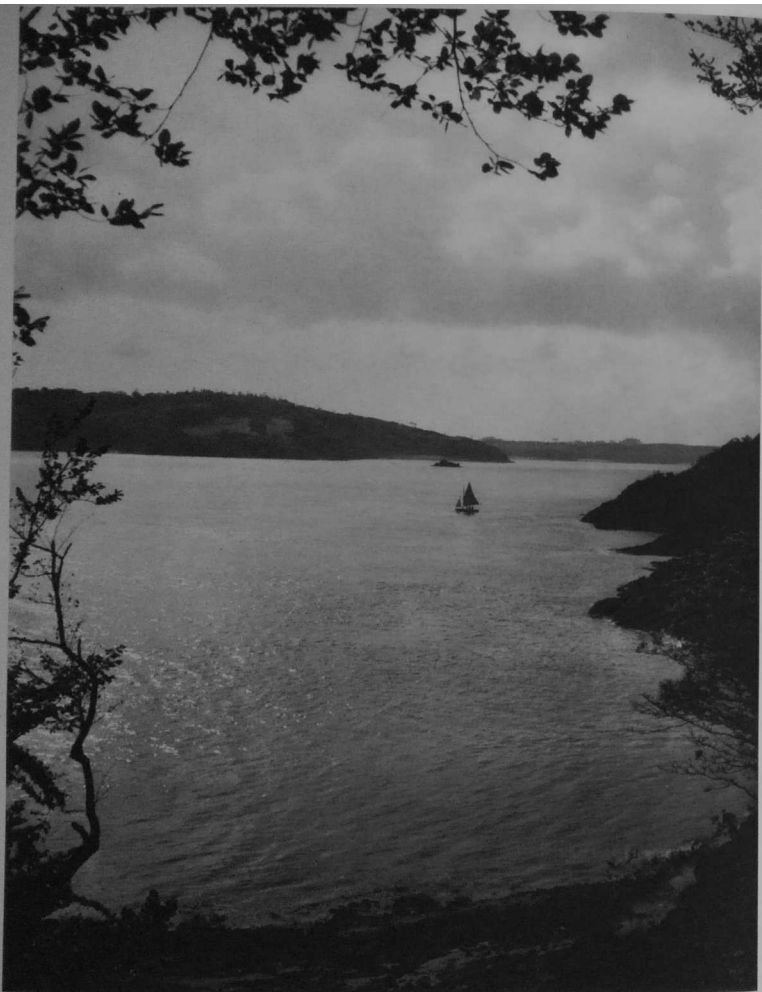
cane voler, le jour anniversaire du miracle, jusqu'à l'église et déposer un de ses petits sur l'autel du bon saint Nicolas.

Quant à l'affreux seigneur, il fut finalement pendu. Car les coupables sont toujours punis, — à ce qu'il paraît...

Tel est ce département d'Ille-et-Vilaine si varié dans ses aspects, cœur de la Haute-Bretagne dont on découvre peu à peu les richesses folkloriques et les traditions populaires : bien sûr, les touristes ne veulent connaître que les pittoresques et riches costumes du Finistère, les hautes coiffes, les calvaires à personnages et les clochers ajourés. Mais il existe aussi en Haute-Bretagne des costumes anciens, et le devantian de la « marraine » et sa lourde jupe plissée, son fichu de velours et sa coiffe perchée sur son chignon offrent d'une contrée à l'autre des variétés nombreuses. Les meubles solides qui garnissent la salle principale des fermes brillent d'être cirés avec amour. Le paysage en Ille-et-Vilaine n'est jamais banal ou médiocre et je ne sais rien de plus émouvant que ces humbles croix de carrefour plantées au coin d'un chemin creux, simples poutres de bois assemblées où l'on a suspendu, naïfs et réalistes, les instruments de la Passion...



SAINT-MALO. PROUE D'UN TERRE-NEUVAS.



LES BORDS DE LA RANCE.



DINAN. PONT SUR LA RANCE.

LES COTES-DU-NORD

L'ILLE-ET-VILAINE et la Loire-Inférieure présentent une structure différente du reste de la presqu'île. Au contraire, les trois autres départements bretons possèdent des caractères généraux sensiblement analogues.

C'est d'abord l'opposition traditionnelle de l'*Ar-mor* et de l'*Ar-goat*. Opposition assez artificielle d'ailleurs, car s'il est exact que l'*Armor*, la région des côtes, a un genre de vie particulier qui ne ressemble guère à celui des gens de l'intérieur, l'*Ar-goat* n'est pas du tout ce pays des bois qu'on se figure d'habitude : c'est plutôt la contrée dont l'isolement fut

longtemps une des caractéristiques, mais qui offre des aspects très variés. Nous maintenons toutefois la distinction, et pour décrire les Côtes-du-Nord et le Morbihan, nous parcourrons d'abord la côte.

Un autre trait de ces deux départements, c'est leur bilinguisme. On parle le breton à l'ouest d'une ligne qui part approximativement de l'embouchure du Trieux, traverse la Bretagne en diagonale et va aboutir à l'embouchure de la Vilaine. Cette limite, établie à la fin du siècle dernier, ne s'est guère modifiée depuis. Toutefois, dans certaines villes comme Pontivy ou Vannes, la langue bretonne est en voie de disparition et il faut bien observer qu'aujourd'hui, dans les plus petites communes, le français est parlé par tous les habitants, hormis quelques vieillards. Mais, entre eux, les Bretons préfèrent toujours user de la langue celtique.

Enfin, dernier caractère, géographique celui-là, et non le moins important : les rias qui découpent la côte d'une part, le relief tourmenté de l'intérieur, de l'autre.

On donne le nom de rias aux estuaires prolongés de ces courtes rivières qui, descendues

des monts ou des plateaux, divisent la côte en régions distinctes. La marée les remonte deux fois par jour et, au point où elle cesse de se faire sentir, un petit port s'est souvent établi. Quand la mer est basse, au contraire, la rivière coule dans un lit de vase. Elle serpente entre des collines qui l'enserment plus ou moins profondément. Des milliers de touristes effectuent chaque année les célèbres descentes de la Rance, de Dinan à Dinard, ou visitent les rivières de

DINAN. RUE DU JERZUAL.



LE CHATEAU DE DINAN.

Saint-Brieuc (le Légué), de Tréguier (Le Jaudy), ou de Lannion (le Guer).

Entre ces rives, la côte est plus ou moins découpée de caps, de baies, de golfes profonds qui abritent des stations balnéaires réputées. Les îlots, les écueils qui la jalonnent sont pour la plupart des parcelles détachées du continent.

L'intérieur est tout autre : il est constitué par les racines de très vieux massifs de montagnes usés peu à peu par l'érosion au point de ne plus former aujourd'hui que des hauteurs lourdes et discontinues. Aucune d'entre elles ne dépasse quatre cents mètres. On distingue dans les Côtes-du-Nord, de l'est à l'ouest, les landes ou plateau du Méné, puis les hauteurs confuses de la forêt de Lorges et celles de la forêt de Beffou qui prolongent les montagnes finistériennes d'Arrée. Celles-ci projettent un dernier sommet à l'ouest de Guingamp : le Méné-Bré (302 mètres).

Les landes du Méné qui s'étendent au sud de Lamballe s'élèvent à 340 mètres (signal de Bel-Air). Elles ont été profondément burinées par les rivières qui forment de pittoresques vallées encaissées. Ces plateaux s'inclinent doucement vers le nord et vers le sud. Les rivières comme la Rance semblent hésiter sur la direction à prendre. La Rance coule même un moment vers le sud avant de se redresser à Saint-Jouan-de-l'Isle et de descendre vers Dinan. Moncontour, Collinée, Merdrignac sont les gros bourgs de cette région.

Même remarque au sujet des eaux quand on parcourt la forêt de Lorges et la contrée voisine de Quintin, au sud de Saint-Brieuc. Le Gouet, qui se jette dans la Manche près de cette ville, prend sa source non loin de l'Oust qui coule vers le sud. Le Blavet, un peu plus



RUINES DU CHATEAU DE LA HUNAUDAIS.

loin, descend vers Gouarec et Pontivy, tandis que le Guer se dirige sur Lannion. Les versants des massifs montagneux ne sont donc pas nettement tranchés.

Ce relief tourmenté, en rendant les communications difficiles, n'a pas permis l'établissement de grandes villes. Les principales sont situées sur la côte, ou en communication directe avec elle : Dinan, Saint-Brieuc, Paimpol, Tréguier, Lannion. Guingamp est une ancienne cité féodale et Loudéac un important marché agricole. Le commerce de la toile a jadis fait prospérer Quintin et Uzel.

Si la côte a toujours une vie maritime intense, grâce à la pêche et au tourisme, l'intérieur est essentiellement agricole. Toutes les cultures s'y rencontrent : céréales, plantes fourragères, et il faut faire une place spéciale aux plantes textiles. La production du lin a malheureusement beaucoup diminué depuis quelques années. La pomme à cidre est cultivée partout. La récolte moyenne classe le département des Côtes-du-Nord au quatrième ou au cinquième rang des départements français. Quant à l'élevage du cheval, il reste considérable et se pratique surtout dans la région de Loudéac, de Corlay ou de Callac. Les sociétés hippiques rurales lui ont donné un nouvel essor. L'élevage des bœufs et des vaches (race américaine, intermédiaire entre la race Durham et la race bretonne) donne toujours d'excellents résultats.

L'industrie est peu développée dans les Côtes-du-Nord. Le sous-sol ne contient guère que du plomb argentifère (près de Trémuzon; l'exploitation est très faible) et du fer dans

la forêt de Lorges. Quelques établissements industriels se sont fixés dans les principales villes, surtout à Saint-Brieuc.

Historiquement, les Côtes-du-Nord se partagent entre plusieurs régions : tout l'est appartenait au très riche comté de Penthièvre dont les capitales étaient Lamballe et Guingamp. Le Goëlo, détaché du comté, était le fief des puissants seigneurs d'Avangour. Mais le pays qui a gardé une unité ethnique et géographique particulièrement originale, c'est le Trégor qui, de Paimpol à Plestin, demeure une des plus attachantes contrées de ce magnifique département.

S'il est une promenade classique, c'est bien celle qui consiste à remonter la Rance, de



LE GUILDO AU BORD DE L'ARGUENON.

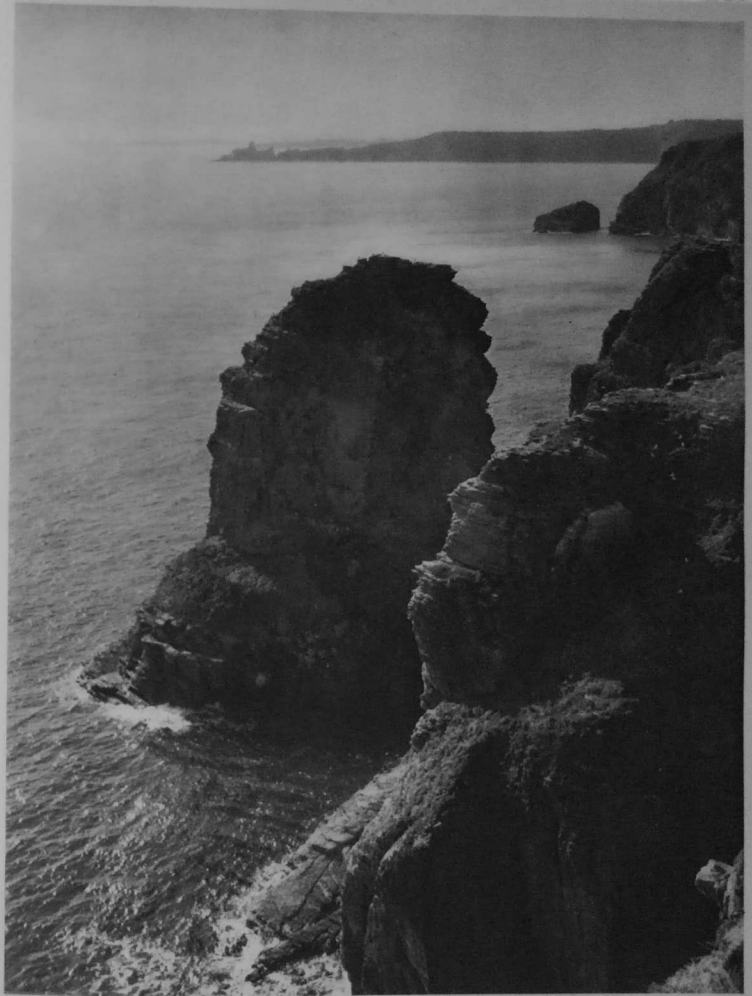


LE FORT DE LA LATTE.

Saint-Malo ou de Dinard à Dinan. L'estuaire, immense lorsqu'on quitte l'embarcadère et que l'on passe au pied de la tour Solidor et du rocher de Bizeux, se rétrécit dès qu'on a contourné la pointe de la Vicomé. La rivière coule entre des collines verdoyantes qui, tantôt, se dressent abruptes au-dessus de l'eau, tantôt au contraire viennent expirer en pentes molles. Le bateau à vapeur longe les rives en décrivant de larges courbes. Des villages sont nichés au creux des collines ou plantés sur la hauteur. Ici ou là, des châteaux, des maisons de campagne disparaissent sous la verdure. Les corsaires se plaisaient souvent à se retirer dans ces demeures fleuries. Plusieurs de ces logis, chers aux frères Tharaud, ont été incendiés en 1944.

A mesure qu'on approche de Dinan, la vallée se resserre de plus en plus et, à marée basse, la rivière se réduit à un mince filet d'eau qui coule entre des vasières grises. Les massifs forestiers se font plus abondants puis, brusquement, un dernier virage et des maisons tassées au bord de l'eau apparaissent. Un modeste embarcadère, un chemin caillouteux qui monte droit vers des remparts qu'on discerne çà et là au milieu des arbres et de la verdure : c'est Dinan.

Il est bon d'aborder ainsi Dinan par la rivière. Car l'on est aussitôt saisi par le charme



CAP FRÉHEL. ROCHER DE LA GRANDE FAUCONNIÈRE.



SAINT-BRIEUC. LA RUE FARDEL.

et l'originalité de la ville. En effet, pour gagner le centre, il faut grimper la rue du Jerzual, voie savoureuse et originale. Son aspect d'autrefois ne s'est guère transformé. Elle escalade, sans souci de la pente, et conduit du pont vers la ville haute. La côte est rude au promeneur. Mais il sera constamment distrait par les vénérables logis qui se pressent de chaque côté de la rue. Pans de bois, étages en encorbellement, toits bicornus se succèdent sans souci de l'ordonnance.

Ces pauvres logis ont été rudement secoués par les obus américains qui tombèrent pendant quelques heures sur la ville en août 1944. Mais ils sont résistants et la rue du Jerzual gardera longtemps encore sa pittoresque physionomie.

Au milieu de la pente, la porte du Jerzual, qui faisait partie du système des fortifications, coupe la rue. Elle était protégée par deux solides tours. Trois autres portes s'ouvrent vers l'extérieur : les portes de Brest, de Saint-Louis et de Saint-Malo.

Car cette ville si fièrement perchée au-dessus de la Rance, ne se contentait pas, pour arrêter les incursions de l'ennemi, de sa position naturelle. Elle était solidement entourée de remparts qui subsistent encore et qu'on peut suivre en parcourant la pro-



FONTAINE DE SAINT BRIEUC.

menade des Grands et Bas-Fossés. Ces remparts courent à travers les douves et les jardins. Ils sont flanqués d'une quinzaine de tours d'où l'on domine un immense paysage. De la tour Sainte-Catherine, le promeneur peut voir se dérouler des prairies et des champs. On dirait d'un paysage flamand, haut en couleurs, bien que la brume adoucisce parfois les tonalités.

Le château est une robuste construction, essentiellement composée de deux tours, d'aspect massif. Il fut exécuté sur les ordres de François II, pendant la seconde moitié du xv^e siècle. Il complétait la défense de la ville du côté le plus vulnérable, celui opposé à la Rance.

Ces fortifications servirent surtout durant les guerres de Succession de Bretagne. Pour avoir pris le parti de Charles de Blois, Dinan fut assiégé par le duc de Lancastre. Bertrand Du Guesclin défendait la place. Il soutint dans les fossés du château un combat singulier contre un assiégeant qui l'avait insulté et en sortit vainqueur. Anne de Bretagne, plus tard, séjourna au château de Dinan. Les derniers combats qui se déroulèrent pour la possession de la ville eurent lieu au xvi^e siècle. Ils opposèrent les Ligueurs aux Malouins fidèles au roi de France.

SAINT-BRIEUC. FAÇADE DE LA CATHÉDRALE SAINT-PIERRE.



L'église Saint-Sauveur date d'époques différentes : la façade latérale nord est romane ; presque tout le reste de l'église est du xv^e siècle, à l'exception du clocher qui est du xvi^e et de la flèche qui remonte qu'au xviii^e. A l'intérieur, de fines crédenches sculptées sont du meilleur style flamboyant. Un cénotaphe de marbre renferme



CHAPELLE DE KERMARIA-EN-ISQUIT, DANSE MACABRE.

le cœur de Bertrand Du Guesclin.

L'église Saint-Malo, également de la fin du xv^e siècle, a été bien remaniée. On remarquera à l'entrée de la nef un diable grimaçant accroupi sous un bénitier. Il ne paraît pas apprécier cette position.

Du xv^e siècle aussi la tour de l'Horloge et du xvi^e toutes ces maisons à pans de bois dont les étages, comme à Fougères ou à Dol, sont portés par des poteaux et forment ainsi le long des rues ou des places des galeries continues.

La ville moderne (Dinan est sous-préfecture) s'est construite sur le plateau. Elle a peu d'industries, hormis les toiles, les corroies, quelques distilleries de cidre.

TEMPLE DE LANLEFF.

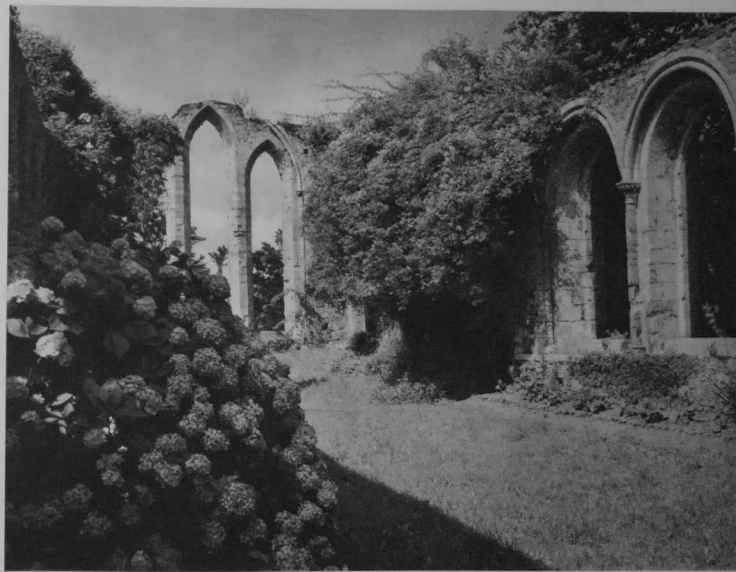
Autour de la ville, on peut effectuer de jolies promenades : le vieux prieuré de Léhon sur la Rance renferme de magnifiques stalles et les tombes des familles d'Avaugour et de Dinan.

Corseul, à l'époque gallo-romaine, s'appelait *Fanum Martis*. Les Romains y avaient établi un camp pour leurs troupes, ce qui avait attiré les marchands. C'était une ville prospère. Il en reste quelques ruines imposantes. De la Hunaudale, cette puissante citadelle cachée dans la forêt du même nom et qui joua un rôle important durant les guerres de Religion, il ne subsiste pareillement que des vestiges croulants envahis par la végétation. Au bord de son étang, un peu plus loin, Jugon est un bourg avenant, bien niché entre deux longues crêtes boisées et traversé par l'Arguenon.

Cette rivière naît, comme la Rance, dans les monts du Méné. Elle passe tout près du château de la Hunaudate, puis se dirige vers Plancoët, petite ville qui garde le souvenir de M^{me} de Bédée, la bonne grand-mère de Chateaubriand. L'estuaire commence un peu plus loin au vallon du Guildo.

Les ruines romantiques du château du Guildo rappellent la tragique histoire de Gilles de Bretagne. Frère du duc, ce seigneur gai et turbulent passa les heures les plus agréables dans cette résidence en compagnie de ses amis d'Angleterre. Mais son attitude déplut à François qui l'accusa de félonie et le fit lâchement assassiner : triste épilogue d'une existence trop insouciance.

Après cette brève incursion au pays de Jugon et de Dinan (bien brève : que d'églises



ABBAYE DE BEAUPORT, RUINES DU RÉFECTOIRE.

anciennes, que de vieux calvaires naïfs, le voyageur croîsera en parcourant sans hâte ces routes qui semblent elles-mêmes vagabonder dans la campagne), on rejoint la cote que nous avons laissée à Saint-Jacut, à l'extrémité des plages dinardaises. L'île des Ebhiens, au large de l'estuaire de l'Arguenon, marque la séparation de l'Ille-et-Vilaine et des Côtes-du-Nord.

Et voici aussitôt la première belle plage de ce département qui en compte un si grand nombre : Saint-Cast. Au cours de la guerre de Sept ans, les Anglais qui luttèrent contre la France tentèrent vainement d'y débarquer (1753). Et aujourd'hui cette large plage les a conquis pacifiquement. Du sémaphore, le regard s'étend du cap Fréhel à Dinard. Site particulièrement réputé de la Bretagne, le cap Fréhel mérite cette célébrité par son aspect tout à la fois sauvage et grandiose, comme par la couleur de ses roches. Cette haute falaise plongeant directement dans la mer d'une hauteur de 70 mètres est crevassée de gouffres profonds, hérissés de rocs aigus. Les courants s'entrecroisent. Les flots déferlent sur les pierres.



ENVIRONS DE PAIMPOL, AU FOND, LE CLOCHER DE LA VILLE.



LA FALAISE DE PAIMPOL.

Le site le plus connu est le trou de l'Enfer, faille étroite glissée entre deux rochers.

Le Fort-Lalatte, établi sur un promontoire escarpé presque entièrement détaché de la terre ferme, fut construit sous le règne de Louis XIV. La citadelle, vigie surveillant les côtes, remplaça à cette époque le repaire inexpugnable des sires de La Roche-Goyon.

Le cap Fréhel est à l'extrémité de la baie de Saint-Brieuc. En descendant vers Lamballe, on traverse plusieurs stations balnéaires. La dernière née parmi les plages, Sables-d'Or-les-Pins fut créée peu après la première guerre mondiale, près de Plurien ; on utilisa la grève du Minieu, vaste étendue de sable jaune.

La réputation du Val-André, d'Erquy, petit port entouré de falaises de granit rose est plus ancienne. Erquy est un bon centre d'excursions. On retrouve la campagne paisible et fertile en cheminant à travers les sentiers autour du Val-André. C'est un des contrastes les plus séduisants de la Bretagne. Tel chemin creux paraît se glisser entre les prés de la plus rustique des terres et brusquement au sommet d'une côte, au delà d'une haie, la mer apparaît, immense et toute proche. Dahouët est un port peu animé. On y embarquait jadis beaucoup de légumes pour le Portugal et l'Angleterre. Le petit bourg d'Yffiniac est bien planté au creux de la baie, serrant ses maisons autour d'une vieille église.

Lamballe est le point d'accès habituel de toutes ces plages. La ville se développa autour d'un prieuré au bord du Gouessant. Les comtes de Penthièvre y édifièrent un solide château dont il ne reste plus que la butte au-dessus de la rivière. Lamballe suivit le sort de ses seigneurs : au cours de la lutte entre les descendants d'Olivier de Clisson et le duc Jean V, le château fut démoli par les partisans de ce dernier.

Reconstruit au milieu du XVI^e siècle, il subit les assauts des troupes royales luttant contre les Ligueurs qui s'y étaient retranchés. La Noue dit Bras de Fer fut mortellement blessé sous ses murs. C'était un vaillant capitaine, et Henri IV regretta fort son valeureux ami. La forteresse fut rasée définitivement par Richelieu.

Trois belles églises constituent, avec quelques vieilles maisons, les monuments les plus intéressants de Lamballe. Le chœur de Notre-Dame, édifié sur les ordres de Charles de Blois, est rempli d'intérêt. On admirera surtout un somptueux mobilier, enfeus, jubés, d'une délicate ébénisterie. Saint-Jean date du XV^e siècle. Une tour octogonale surmonte l'édifice. Saint-Martin se dissimule dans un faubourg. Le porche, du XVI^e siècle, a été exécuté par Jean Lainé. La nef romane est fort bien conservée.



BRÉHAT, LE PORT CLOS.

Lamballe possède quelques mégisseries. C'est un centre d'élevage important aux foires réputées.

Le plus grand attrait de Saint-Brieuc réside dans son site. Le chef-lieu des Côtes-du-Nord est admirablement campé sur un promontoire entouré des frais vallons du Gouët et du Gouédic. Ces deux rivières, avant de se jeter dans la Manche sous le plateau de Cesson, serpentent entre des mamelons couverts de verdure. De profondes failles qu'enjambent les viaducs séparent ainsi les quartiers de la ville. Le centre est entouré de boulevards fleuris. Les routes en corniche grimpent, par des virages hardis, de la vallée vers le plateau. On embrasse la meilleure vue d'ensemble de la promenade qui s'étend derrière le Palais de Justice. Au loin, l'embouchure du Gouët, est dominée par l'immense tour de Cesson qui semble veiller comme autrefois sur la cité. Cette tour fut construite à la fin du XIV^e siècle par Jean IV de Bretagne pour défendre l'accès de sa bonne ville de Saint-Brieuc. La mer, d'un bleu pâle, forme un horizon presque irréel. Au premier plan, le vallon du Gouédic, en dépit de la banalité des quartiers neufs qui l'ont peuplé, déroule ses pentes abruptes. Le paysage est parfaitement typique de la région briochine.

L'histoire de Saint-Brieuc se confond avec celle de son évêché-monastère fondé au V^e siècle par un missionnaire venu de Grande-Bretagne. Une fontaine (du XV^e siècle), la

COUCHER DE SOLEIL A L'ARCOUEST.

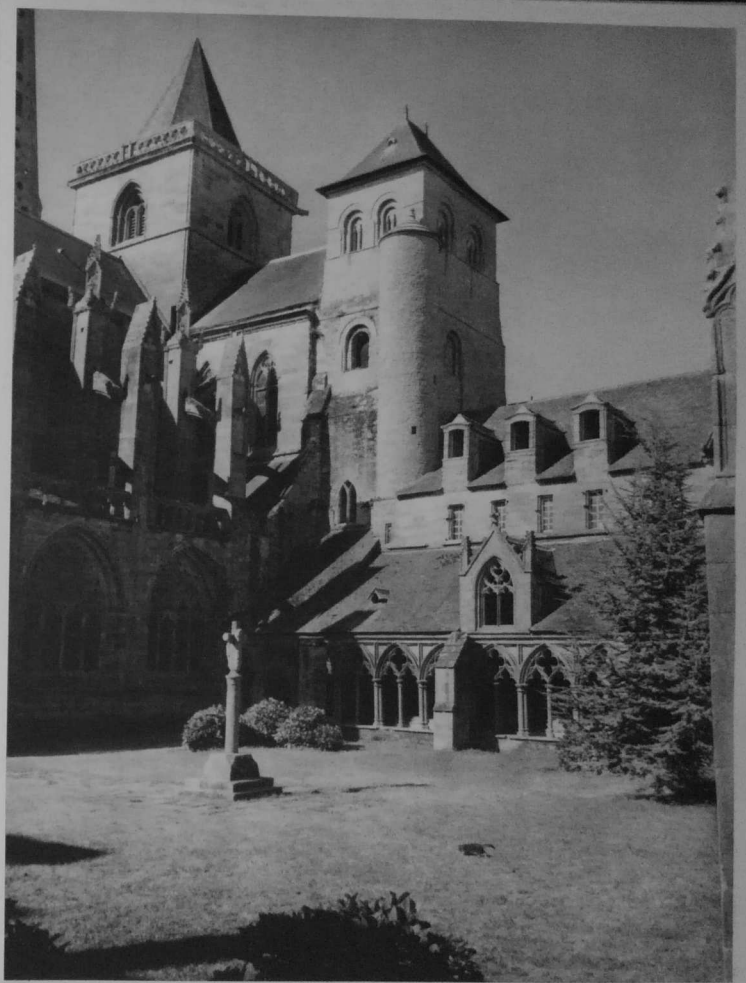


fontaine Saint-Brieuc, marque l'emplacement où l'ermite s'installa. L'évêque était seigneur de la ville. Un des plus célèbres d'entre eux fut, au XIII^e siècle, Guillaume Pinchon, dont le renom de piété et d'énergie valut bientôt la canonisation. Guillaume a gardé une grande popularité dans la ville qu'il régenta durant de longues années. Par la suite, et pour mieux manifester le caractère mi-civil, mi-religieux du pouvoir épiscopal, la cathédrale fut fortifiée. Pendant la guerre de Cent ans, Olivier de Clisson qui combattait contre Jean IV assiégea plusieurs fois la ville. Il s'en empara mais n'en resta pas longtemps maître.

Cité de couvents, d'églises, de chapelles, Saint-Brieuc ne connut pas ensuite d'exploits mémorables. Les Etats de Bretagne s'y tinrent à plusieurs reprises. Pendant la Révolution, les Chouans prirent d'assaut la ville et massacrèrent l'administrateur Corbion qui refusait de leur céder. A ce courageux magistrat, les Briochins ont élevé une statue.

La cathédrale reflète dans sa structure extérieure l'image de sa

CATHÉDRALE DE TRÉGUIER.
FLÈCHE DU XIII^e SIÈCLE.



TRÉGUIER. LE CLOITRE, LA TOUR D'HASTINGS ET LE SECOND CLOCHER DE LA CATHÉDRALE.



TRÉGUIER. CLOITRE DE LA CATHÉDRALE.

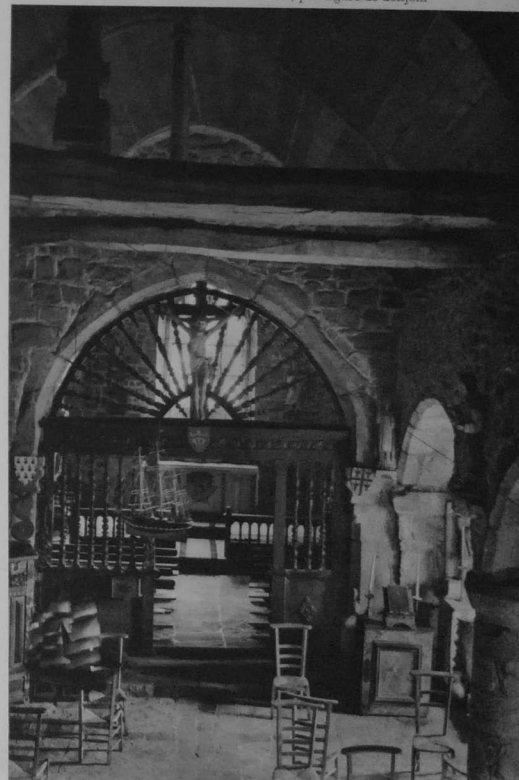
destinée. Elle avait été reconstruite au XIII^e siècle, quand les moines de Saint-Serge d'Angers eurent restitué à l'évêque les reliques de saint Briec transférées chez eux au moment des invasions normandes (IX^e siècle). L'évêque Guillaume Pinchon mena activement la construction. Ses ressources étaient maigres: « Je l'achèverai, mort ou vif! » De fait, l'édifice était bien avancé quand il mourut en 1234. A la fin du XIII^e siècle, l'ensemble était déjà imposant. Au XIV^e, on voûta la nef. On fortifia surtout l'extérieur en prévision de sièges qui ne tardèrent pas. La tour du nord, avec ses échauguettes, ses mâchicoulis, ses créneaux, prit figure de donjon.

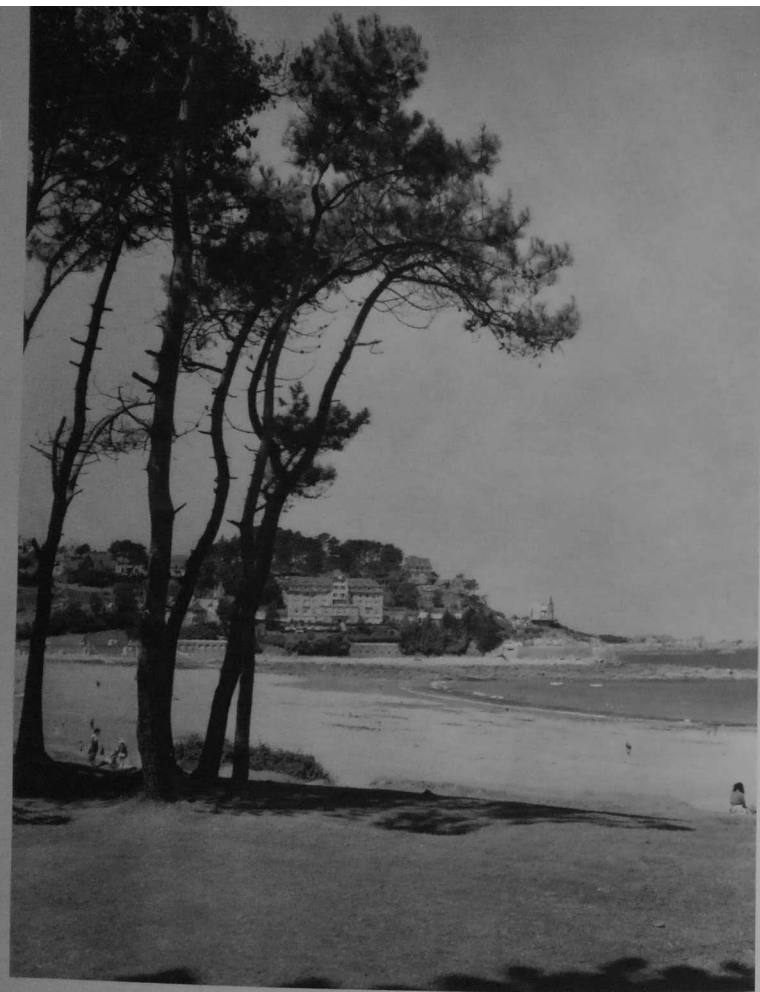
L'on s'y réfugiait dans les circonstances désespérées. Le XV^e siècle vit l'achèvement de la tour du sud et l'érection de la jolie chapelle de l'Annonciation. Le XVI^e enrichit le mobilier et en outre érigea un orgue monumental, mais au XVIII^e, un prélat auvergnat et sans goût dépara la cathédrale en transformant fâcheusement la nef. L'édifice reste intéressant.

Quelques hôtels de la Renaissance, quelques logis aux poutres bariolées et sculptées avec plus de naïveté que de grâce se voient encore dans plusieurs rues aux environs de la cathédrale. Beaucoup ont disparu ces dernières années.

Le port du Légué met la ville en communication avec la Manche. Il reçoit un bon nombre de voiliers et de caboteurs: charbons, bois du Nord, engrais y sont apportés, tandis

FORT-BLANC.
INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE.





PERROS-GUIREC. LA PLAGE DE TRESTRAOU.

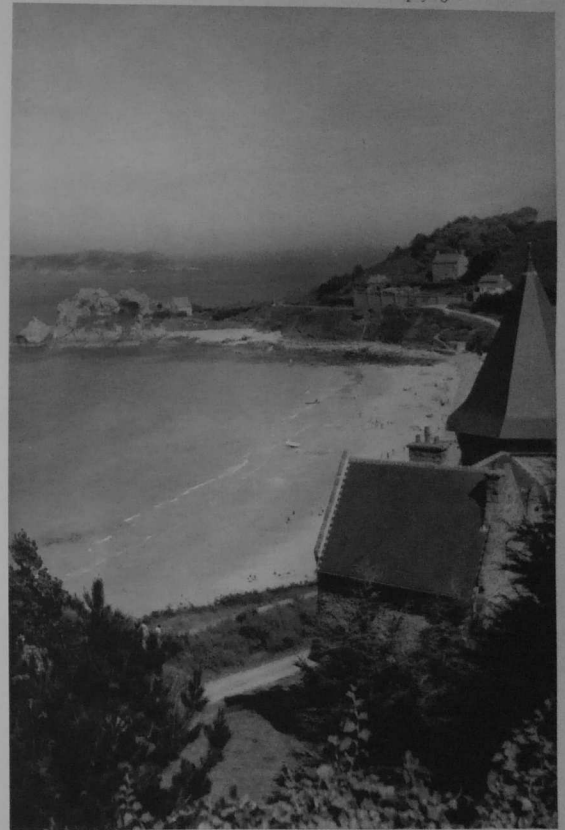
qu'il exporte surtout des légumes. La pêche est pratiquée avec activité et permet d'envoyer chaque jour quelques wagons de marée à Paris.

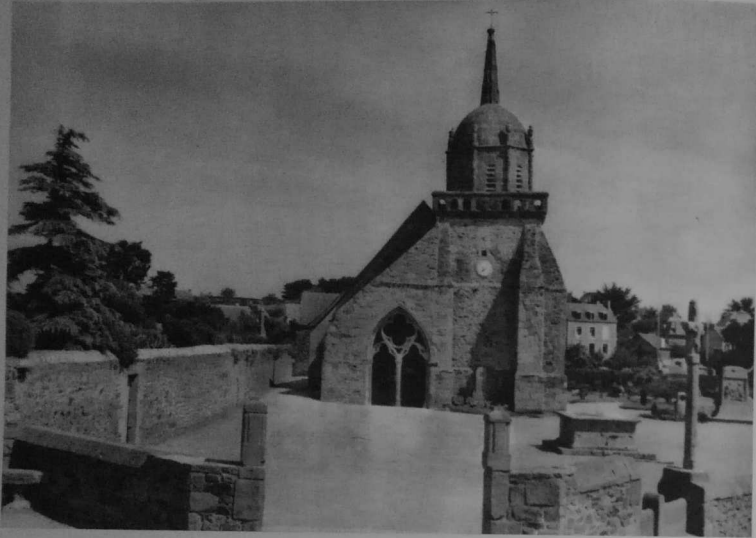
D'ailleurs, autour du Légué les industries briochines se sont concentrées : meubles, machines agricoles, métallurgie, etc. Elles mettent une note moderne dans les paysages pittoresques qui cernent Saint-Brieuc.

Pour atteindre Paimpol et achever de parcourir la baie, on peut prendre la route directe de terre ou le chemin singulièrement plus accidenté qui longe la côte. Le touriste flâneur ira de l'un à l'autre pour admirer au passage quelques beaux chefs-d'œuvre de l'art breton.

Passé la pointescarpée des Roseliers, après les rudes virages qui attendent les automobilistes à la sortie de Saint-Brieuc, on rencontre une première station balnéaire : Binic dont les plages sont agréables. Etables, qui lui fait suite et, surtout, Saint-Quay attirent

PERROS-GUIREC.
LA PLAGE DE
TRESTRIGNEL.





PERROS-GUIREC. L'ÉGLISE.

la foule des baigneurs. Portrieux est un petit port de pêche qui reçoit quelques caboteurs. Les promenades, le long du rivage, sont nombreuses : grottes creusées dans la falaise, sentiers de douaniers qui surplombent la mer et les îlots détachés de la côte.

A l'intérieur, près de Lantic, la chapelle *Notre-Dame de la Cour* fut bâtie au xv^e siècle. Elle renferme le tombeau de Guillaume de Rosmadec et surtout une magnifique verrière qui clôt le chevet. Consacrée à la vie de la Vierge, divisée en dix-huit tableaux remplis de personnages vêtus des somptueux costumes du xv^e siècle, elle est l'œuvre de deux artistes trégorrois : Olivier Le Coq et Jean Le Lavenan.

A partir de Plouha, on entend parler breton. Paysans et marins s'expriment entre eux dans cette langue, quoiqu'ils sachent tous, plus ou moins, le français. De Plouha, on ira visiter une autre chapelle, celle de Kermaria-en-isquit, bâtie au xiii^e siècle, remaniée un siècle plus tard par l'adjonction d'un porche à personnages. On y admirera surtout une admirable *Danse macabre* du xv^e siècle où les figurants, rois, évêques, chevaliers, bourgeois, séparés les uns des autres par la Mort, sont entraînés vers l'éternité dans une ronde fantastique.

Un peu plus loin, le « temple » de Lanleff est une très curieuse église de forme arrondie qui remonte au premier tiers du xii^e siècle. Il ne doit nullement sa fondation, en dépit de son nom, à l'ordre des Templiers.

Peu avant Paimpol, dans un site ravissant, les ruines de l'abbaye de Beauport, toutes drapées de verdure, dressent leurs murs décharnés. Les bâtiments abbatiaux du xvii^e siècle, transformés en propriété privée, offrent pour tout ornement la coquille classique de leurs lucarnes.

Paimpol, au fond d'une baie sûre, reste paré de la réputation que lui fit Pierre Loti. Mais les pêcheurs d'Islande ont, hélas ! disparu. On a cessé d'armer, et le port n'est plus animé que par le passage de quelques caboteurs. La petite ville qui s'étend le long des quais et autour de la place du Martray, n'a plus l'activité d'autrefois. Mais elle séduit encore par sa situation et par les magnifiques promenades dont elle est le centre.

La plus intéressante est une visite à l'île de Bréhat. Par le village de Ploubazlanec, dans le cimetière duquel on peut méditer devant le Mur des Disparus, on rejoindra à la pointe de l'Arcouet les vedettes qui font le service de l'île. La côte de Bréhat est découpée

de gorges profondes, d'anses où l'eau se jette en bouillonnant. La végétation, dans l'île, est d'une exubérance admirable. Des essences méridionales comme l'eucalyptus, le myrte ou le laurier-rose y prospèrent et donnent à l'île des teintes multicolores qui l'ont, depuis longtemps, fait apprécier des artistes.

Depuis Paimpol, et jusqu'à l'embouchure du Douren, c'est le Trégorrois. Pays riche : la culture des pommes de terre primeurs, du blé, du seigle ou du lin (celle-ci en diminution) est rendue aisée dans ce sol généreux.

NOTRE-DAME DE LA CLARTÉ.





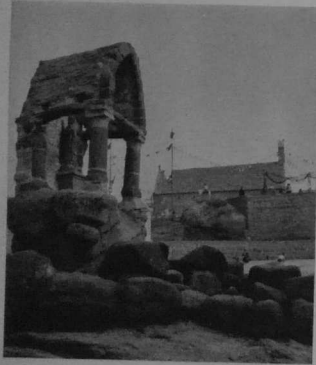
PLouMANAC'H. ROCHERS ET CHATEAU DE COSTARÈS.

La pêche et l'agriculture sont les deux ressources principales qui ne laissent guère le temps à ceux qui les pratiquent, de porter le costume traditionnel. Aussi les hommes ont presque tous abandonné l'habit breton; les femmes se contentent de garder la coiffe aux deux ailes amincies. Les jours de fête ou de pardon, les jeunes filles se parent d'un châle blanc sur le corsage et la jupe de même couleur.

Pays bien breton, pourtant : finie, la maison de pisé. Le granit domine partout. Finies, les haies de branchage. Des talus surmontés de murettes de pierre sèche bordent les champs. Les ajoncs les couvrent de leur manteau jaune. Enfin, voilà partout ces églises si caractéristiques : chevet plat orné d'un grand vitrail, clocher à la flèche ajourée que flanquent une ou deux tourelles d'escalier et coupée de galeries; pays des ossuaires, des chapelles perdues au bord des ruisseaux, pays d'une spiritualité vive, qui fut celui de Renan, de Le Goffic et de Le Braz.

A Lézardrieux, on franchit la vallée du Trieux sur un haut viaduc. Cette vallée ne manque pas de

PLouMANAC'H. ORATOIRE DE SAINT-GUIREC.



SAINTE-JEAN-DU-DOIGT. CHAPELLE FUNÉRAIRE.

pittoresque : quelques beaux châteaux se profilent derrière des bouquets d'arbres. Celui de la Roche-Jagu subit, au XV^e siècle, l'assaut d'Olivier de Clisson. De la toiture émergent de longues cheminées sculptées. Moins heureux que son voisin, celui de Frynaudour est en ruine. La marée remonte jusqu'à Pontrieux qui fut assez longtemps un port assez actif. La vase l'a envahi et les navires l'ont aujourd'hui presque complètement déserté.

De Lézardrieux à Tréguier, au lieu de suivre la route directe un peu monotone, il est bon de contourner la côte : le Sillon de Talber (en breton, seuil étroit) est une longue chaussée semée de récifs qui s'avance loin dans la mer. Au large, le phare des Héraux signale la passe aux navigateurs.

La capitale du Trégorrois, Tréguier, n'est pas la ville la plus animée de la contrée. Il se dégage pourtant de ses rues étroites et vieilles, de ses monuments, de ses logis, un charme inexprimable.

La cité grimpe au flanc d'une colline, au confluent de deux rivières, le Jaudy et le Guindy. La partie basse, moderne, a vu se grouper quelques industries modestes. Le port somnole, car les caboteurs s'y font rares. Mais l'on a de jolies vues sur les collines verdoyantes qui entourent la ville et d'où pointe la flèche de Plouguil.

Tréguier, c'est d'abord la cité de saint Yves. Cet avocat fameux par son honnêteté (*Advocatus et non latro, res miranda populo!*) naquit tout près au Minihy. On montre la ferme qui remplace le logis natal. Il reste au Minihy son tombeau, et les fidèles se précipitent à genoux pour passer, le 10 mai, jour de sa fête, sous la pierre sacrée. « Il n'y a pas



PLOUMANACH. ROCHERS DE LA POINTE DU SQUEWEL.

PLOUMANACH. ORATOIRE DE SAINT GUIREC.



LANNION. ESCALIER ET CLOCHER DE BRÉLÉVENEZ.

un saint en Bretagne comme Monsieur saint Yves », dit un proverbe breton. Et voilà pourquoi la dévotion à saint Yves demeure une des plus populaires de l'Armorique.

Jadis siège d'un évêché, Tréguier s'enorgueillit de posséder une des plus imposantes cathédrales de Bretagne. Elle fut commencée dès le XIII^e siècle : la tour d'Hastings qui s'élève au-dessus du croisillon septentrional est en effet de style roman. La nef ne fut achevée qu'à la fin du XIII^e siècle. Les guerres de Succession de Bretagne interrompirent longtemps les travaux. Ils ne furent repris qu'à la fin du XIV^e siècle. En 1440, le duc Jean V fit élever un magnifique mausolée pour recevoir les restes de saint Yves. Ce tombeau, merveille de finesse et de goût, fut détruit pendant la Révolution. Le monument qui le remplace n'a pas autant de valeur. Au XV^e siècle, on voûta l'église; on construisit le clocher méridional auquel on ajouta une flèche en 1784 seulement. On édifia enfin un porche profond, vraie dentelle de granit finement ciselée : l'un des plus jolis détails de la cathédrale qui en compte tant.

À l'intérieur, les nombreux tombeaux de la nef, les quarante-six stalles du chœur consacrées à des épisodes de la vie de saint Tugdual, fondateur de l'évêché, et de saint Yves, sont de beaux morceaux de sculpture. Le cloître enfin, que l'herbe folle envahit, si propice à la méditation et au silence, date du XV^e siècle.

Dans un logis, récemment transformé en musée, d'une vieille petite rue qui descend vers le port, naquit Renan. On a élevé une statue à l'illustre philosophe sur la grande place de la ville. On retrouve encore la trace de son passage à Rosmapamon où il séjournait.

La côte qui rejoint Perros est, depuis l'estuaire du Jaudy, toute hérissée de rochers, d'îlots et d'écueils. Plougrescant garde un aspect assez sauvage. La chapelle de Saint-Gonéry, dont le clocher est roman, présente un ensemble très caractéristique de vitraux, de meubles, un beau mausolée du XVII^e siècle (celui de Guillaume du Halgouët) et, à l'extérieur, un calvaire sculpté.

La plage de Port-Blanc possède ses fidèles. Anatole Le Braz, l'écrivain breton, s'y plaisait. La route de Penvenan à Port-Blanc permet de jouir du plus bel horizon de mer, de grèves et d'îlots. A Louannec, on conserve précieusement la chasuble qu'aurait revêtue saint Yves quand il était recteur de la paroisse. Tous les pêcheurs de ces petits ports alimentent surtout le marché local. Le tourisme est devenu la grande industrie du pays.

Entre Tréguier et Lannion, voici la Roche-Derrien toujours sur l'estuaire du Jaudy, bien qu'à douze kilomètres de la mer. L'église est ancienne. On y voit un splendide autel sculpté de la Renaissance. Du château des sires de La Roche, il reste quelques ruines de peu d'intérêt.

Lannion est une des villes les plus coquettes du Trégor. On y sent moins l'austérité un peu mélancolique de la ville monacale de Tréguier. Lannion est riant. Quand on découvre, de la route de Morlaix, la ville étagée au-dessus du Guer verdoyant, l'on est immédiatement séduit. Sur les durs pavés de granit, les sabots des enfants claquent gaiement. Les femmes bavardent et s'interpellent sur le pas de leur porte. Le jeudi, jour de marché, l'animation est extraordinaire, surtout en été, quand les touristes accourent des plages voisines.

Le port est pourtant bien réduit. Au beau quai créé par le duc d'Aiguillon au XVIII^e siècle, n'accostent plus que de rares bateaux chargés de charbon ou de sable. Et pas d'industrie à Lannion, hormis celle du tourisme. L'église Saint-Jean-du-Baly dont l'extérieur remonte au XVI^e siècle (la tour carrée est de 1519) n'est pas le plus séduisant des édifices religieux de la contrée. Les grands toits d'ardoise du couvent de Sainte-Anne (XVII^e siècle) coiffent des bâtiments d'une belle ordonnance. Sur la place du Centre, dans la rue des Chapeliers ou la rue Geoffroy-de-Pont-Blanc les vieux logis abondent. Le buste de l'écrivain Charles Le Goffic originaire de Lannion a été inauguré, il y a quelques années, au chevet de Saint-Jean.

Nichée dans la vallée du Guer, la ville est entourée de collines. Au faite de l'une d'elles s'est perchée au sommet d'un escalier de 140 marches l'église de Brélévenez. Elle date de

la fin de l'époque romane, mais fut remaniée au ^{xv}^e siècle. Sa tour-clocher du ^{xvi}^e, avec double balcon à jour, est très caractéristique des églises de la région. De son belvédère, on embrasse une vue exquise.

Lannion reste le centre d'une contrée des plus fréquentées l'été par les touristes. De Perros à Trébeurden, une excellente route en corniche permet de la parcourir aisément. Les baigneurs ont fait perdre bien du cachet à cette côte, à qui ses rochers, ses îles, ses pierres de granit rose conféraient jadis un caractère si original. Au vrai, elle aurait pu être plus départe encore. Certains coins restent peu connus, délicieux de naturel et de beauté, comme le frais vallon de Penvern sur la route de l'île Grande, avec son menhir naïvement christianisé.

Perros-Guirec est devenu l'une des plus florissantes stations balnéaires de Bretagne. Le port reçoit encore quelques caboteurs. La petite plage de Trestrignel est bien abritée. Entre des vallons verdoyants, celle de Trestraou s'arrondit de façon parfaite en face de l'île Tomé, qui ressemble à une baleine allongée sur les flots. La vieille église de Perros auquel le granit rose donne une teinte chaude, possède une nef du ^{xiii}^e siècle : car le style roman a laissé dans le Trégorrois — on le voit — quelques bons morceaux. La chapelle de la Clarté où se déroule, le 15 août, le pardon le plus célèbre du pays, date du ^{xvi}^e siècle. De la tour d'où s'élançait une flèche aiguë, on domine un étonnant spectacle de rochers entassés qui déboulent jusqu'à la mer. Ce sont ceux de Ploumanac'h, hameau de pêcheurs enfoui au milieu de ces amas de pierres que les touristes n'ont pas manqué d'affubler de noms en rapport avec les ressemblances qu'ils croient deviner. L'oratoire de Saint-Guirec fut longtemps favorable aux filles à marier. Elles venaient piquer une épingle dans le nez du saint. La statue était en bois. On lui a substitué une statue de pierre sur laquelle l'acier s'use vainement. Mais cela n'empêche pas les filles de Lannion de trouver un mari.

Trégastel possède aussi ses chaos de rocs curieusement équilibrés. Les Sept-Iles découpent au large leurs silhouettes étranges. Au loin, le phare des Triagoz répond au feu des Héaux. Restée plus sauvage, l'île Grande, qu'une chaussée relie maintenant à la terre, est exploitée pour son excellent granit.

Plus loin, voici Trébeurden. La plage de Trémour que ferme d'un côté la pointe de Bihit, de l'autre l'île Miliau, à peine détachée du rivage par un étroit chenal, est particulièrement agréable. Plus loin, encore, on rejoint l'embouchure du Guer.

La remontée de cette petite rivière vers Lannion est une jolie promenade. En face de Becléguer, sur la rive gauche, le Yaudet cache une chapelle où une Vierge étendue dans son lit veille sur les marins. Jadis s'élevait là un camp romain, dernière vigie de l'Empire contre l'envahisseur saxon. A mi-distance vers Lannion, Loguivy se dissimule dans la verdure ; le son cristallin de sa cloche qui se répercute sur l'eau calme semble souvent irréal.

Toutes ces églises sont intéressantes. Beaucoup se complètent d'un ossuaire ou d'un calvaire. Il faudrait les citer toutes, et Ploulech, et Trédrez, et Locquémeau dont le port, fréquenté seulement des pêcheurs, a gardé une si vive couleur.

Locquémeau est sur l'autre rive du Guer, entre l'embouchure de cette rivière et la pointe de Séhar. Passé cette pointe, on atteint la Liene de Grève, vaste étendue de sable que suit la route. La mer se retire très loin à marée basse. Au flot, elle vient baigner le mur de Saint-Michel en Grève. Ce village se niche autour de son église, à l'une des extrémités de la baie ; à l'autre bout, voici Saint-Efflam, où jadis cet ermite aborda en compagnie de six autres saints qui évangélisèrent la contrée. Saint-Efflam est devenu plage mondaine ; mais la fontaine du saint existe toujours.

La pointe de l'Armorique qui avance au delà de l'estuaire du Douron marque la limite des Côtes-du-Nord. Le gros bourg de Plestin, sur le plateau, n'a pas de prétentions. Sa belle église a un peu souffert de l'éclatement de deux mines antichars. Mais dans des sites





CHAPELLE DE KERFONS, LE JUBÉ.

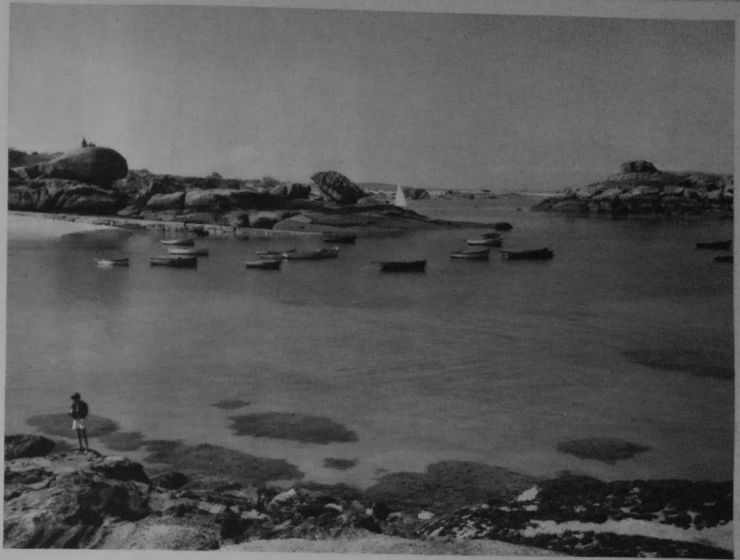
agrestes, au-dessus des vallées, de beaux manoirs possèdent des parties anciennes : ainsi Rosambo, Lesmès ou Leslac'h qui sont toujours habités.

Les châteaux de Lannion, dont la visite s'impose au touriste, sont situés à l'intérieur des terres, dans la haute vallée du Guer. Celle-ci est bien agréable. Les eaux vives de la rivière ne séduisent pas seulement les pêcheurs de truites; accrochées aux mamelons boisés qui se succèdent tout au long de la vallée, les ruines de Coatrec ou de Tonquédec ont imposante

allure. Ces châteaux datent l'un et l'autre de la fin du xiv^e et du xv^e siècles, mais tandis que, du premier, il ne reste plus guère qu'une tour avec créneaux et mâchicoulis, le second possède encore son donjon et ses tours d'enceinte. Tonquédec appartient au sieur de Coëtmen. Rasé au moment de la guerre de Succession de Bretagne, il fut alors reconstruit, mais subit plus tard les foudres de Richelieu qui en ordonna le démantèlement.

On s'arrêtera, en revenant, à Kerfons (*Kerfaones*). Cette exquise chapelle, mi-gothique, mi-renaissance, est bien cachée sous les arbres. Mais son jubé mérite qu'on emprunte un chemin cahoteux. Il est d'une admirable finesse, surmonté d'une frise

TRÉBEURDEN.



TRÉGASTEL.

de quinze personnages sculptés. Le granit ne se laissait pas toujours aisément entamer. Mais le talent et l'ingéniosité des artistes compensait, dans la taille du bois, la rudesse de la pierre. Et leur goût s'y épanouissait librement.

A Plouaret, on quitte définitivement les Côtes-du-Nord maritimes pour s'enfoncer dans les terres. Les communications sont malaisées, mais la beauté des monuments et des sites fait oublier l'ingratitude des chemins.

C'est un pays rude, longtemps tenu à l'écart des circuits touristiques, et bien à tort, car il a une physionomie originale. Le relief reste tourmenté; les rivières, le Guic, le Guer ont des vallées de plus en plus encaissées; sur les plateaux ou au flanc des pentes, des massifs forestiers subsistent : Coat-an-Noz et Coat-an-Hay (le bois de la Nuit et le bois du Jour) cerment des manoirs perdus au milieu de leurs frondaisons. La forêt de Beffou est plus profonde encore. L'altitude se relève insensiblement. On atteint 326 mètres près de la source de l'Aulne, Pays fertile, et qui n'a jamais connu la pauvreté. La Renaissance, sous l'influence des architectes de Guingamp, y triomphe dans de nombreux clochers et dans toutes les annexes de l'église : ossuaires, chaires à prêcher, etc. Elle triomphe aussi dans les manoirs. Dans la commune de Plouaret, voici Guernach'anay dont le haut porche d'entrée, orné de pilastres, est flanqué de deux tourelles en encorbellement; près de Loguivy-Plougras, le manoir de Kerroué a grande allure. L'église de cette dernière commune est surmontée d'une flèche de la Renaissance qui est peut-être bien la plus belle du Trégor. Autre signe

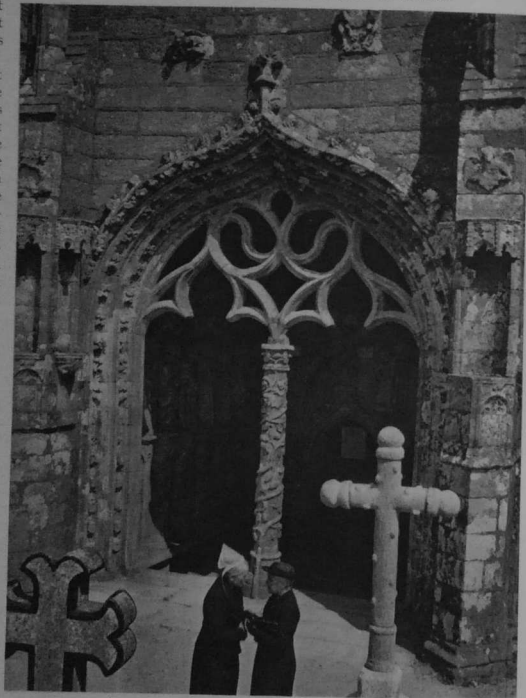
d'aisance, on commence à trouver des calvaires à personnages : celui de Gurunhuel est non loin de Belle-Isle.

Belle-Isle-en-Terre, bien placée au confluent du Guic et du Guer, semble effectivement une île au milieu de cette terre mouvementée. La jolie chapelle de Locmaria appartient encore au gothique flamboyant. Mais la Renaissance s'essaie timidement. Les chapelles, dans ce pays, sont innombrables. Les rouliers qui allaient de foire en foire passaient ainsi de l'auberge à la chapelle en moins d'une lieue de route. Il faut au moins citer celle de Keramanach, celle de Loguivy, etc.

Plus au sud, Callac, dans la jolie vallée de l'Hière, est un gros marché agricole. Son église est du xv^e siècle, de même que celle de Saint-Servais, patrie d'Anatole Le Braz.

On remontera vers Guingamp en contournant le Méné-Bré. Cette cime sacrée, dernier contrefort des Monts d'Arrée, dresse sa croupe dénudée au-dessus du plateau. La légendaire chapelle Saint-Hervé, au sommet, est un pardon fréquenté. Dans la forêt d'Avagour se dissimulent les ruines de l'abbaye de Coatmalouen et celles du château d'Avagour, dont les sires étaient seigneurs de ce pays de Goelo.

Guingamp en est la capitale. C'est le type même des cités féodales. Elle fut d'abord circonscrite dans une enceinte étroite sur l'éperon rocheux qui domine le Trieux. Les fortifications s'appuyaient au château. La première citadelle s'éleva sur l'actuelle place du Baly. La seconde fut bâtie non loin de là. Il reste un fragment de tour du xv^e . La ville, très commerçante grâce à la toile, s'étendit peu à peu et poussa des faubourgs au delà de la rivière. Les jours de marché ou de pardon, l'animation était vive sur la place du Centre, autour de la belle fontaine aux trois vasques. Le pèleri-



PORCHE DE
NOTRE-DAME DE BULAT.

nage à Notre-Dame de Bon-Secours attirait les foules. Il reste d'ailleurs très populaire.

Cette église Notre-Dame de Bon-Secours unit le gothique flamboyant qui eut tant de vogue dans le Trégor au style renaissance. Gothique était la sobre flèche du $xiii^e$ siècle dont l'écroulement, pendant la guerre, a emporté une partie des voûtes; gothiques aussi, la tour de l'Horloge, le portail de la Vierge noire de Bon-Secours devant la statue somptueusement vêtue de laquelle grésillent toute l'année les cierges des pèlerins. Mais le portail de la tour sud est purement renaissance et l'architecte s'est montré novateur en joignant les génies antiques aux Apôtres chrétiens. Cet architecte s'appelait Jean Le Moal. Il fit école, car les tours de la Renaissance sont fréquentes dans le Goelo et le Trégor, de Plouaret à Bulat-Pestivien.

Cité féodale, cité commerçante, Guingamp fut aussi cité ecclésiastique. Elle était entourée d'abbayes. Celle de Sainte-Croix est en ruine et le logis de l'abbé transformé en ferme. Mais la chapelle de Grâces est intacte. Bien qu'elle ne soit antérieure que de vingt ans au portail de Bon-Secours, le gothique y règne encore en maître. De tricolores sculptures y condamnent l'ivrognerie. A l'intérieur reposent les restes de l'infortuné Charles de Blois qui tant d'années avait lutté en vain pour conquérir la couronne.

Avant d'atteindre la haute vallée du Blavet où notre cheminement nonchalant de rivière en rivière nous amène maintenant, l'on traverse plusieurs de ces bourgs où l'influence de Jean Le Moal et de ses émules s'est nettement manifestée.

A Bourbric, c'est Jean Le Cozic qui édifie en 1535 une tour dont le premier étage reste gothique, tandis que le second, nettement renaissance, reflète l'art nouveau. Mais celui-ci était en honneur plus au sud encore à Bulat-Pestivien, bourg perdu, s'il en fut, longtemps pauvre et qui s'ouvre maintenant à la culture et à l'élevage, mais bourg fréquenté dès le xv^e siècle par les pèlerins du Tro-Breiz (le tour de la Bretagne).

Et ce sont les offrandes de ces pèlerins qui ont permis à l'architecte Fouquet Jehannou de construire un ensemble d'une richesse étonnante. L'art breton n'est pas toujours en retard sur celui du reste de la France, comme on le prétend : l'église de Bulat est de 1530 et la Renaissance apparaît déjà dans son portail orné de vases et de coquilles et d'un petit personnage nu. Elle triomphe dans la sacristie, datée de 1552, toute sculptée de pilastres, de loggias, de frontons. En revanche, l'église de Kergrist-Moëlon est restée gothique et son reliquaire extérieur, avec ses arcades triflées, est encore flamboyant.

On rejoint le canal de Nantes à Brest, après avoir traversé le bourg de Maël-Carhaix où l'ardoise est exploitée avec ardeur. Depuis la construction du barrage du Guerlédan, le canal a perdu toute activité. Les pêcheurs à la ligne s'y peuvent livrer paisiblement à leur sport favori.

Rostrenen est une petite ville solitaire. Ses maisons ont souvent deux et trois siècles d'âge. Son église voûtée est ancienne. Elle est dédiée à la Vierge dont on retrouve une statue au pied d'un rosier qui fleurissait, hiver comme printemps, au milieu des ronces. *Roz-Trenen*, c'est le tertre du buisson. Le 15 août, une procession nocturne rappelle ce miracle et attire des pèlerins qui guérissent leurs maux en puisant l'eau d'une piscine près de l'église.

La haute vallée du Blavet est bien pittoresque. Cette rivière descend des dernières cimes de l'Arrée vers le sud, au milieu des rochers, dans un paysage sauvage. A Toul-Goulic, elle disparaît sous les voûtes de pierre pour réapparaître, bondissant toujours, quatre cents mètres plus bas. Le bourg de Lanrivain, qui est près de Toul-Goulic, possède un bel ossuaire et un calvaire à personnages. A Saint-Nicolas-du-Pélem, gros chef-lieu de canton, qui n'est pas moins ancien que Rostrenen, on pourra contempler dans la chapelle de Rouellou la roue de la fortune. A Gouarec, le Blavet s'élargit en s'unissant au canal de Nantes à Brest. Le granit fait place à l'ardoise et bien des maisons, à Caurel ou à Mur-de-Bretagne, sont en schiste ardoisier.

Entre Gouarec, Mur et Corlay, s'étend, vaste de quatre mille hectares ou presque, ravinée, bosselée, sur un sol tourmenté, la forêt de Quéénécan. Elle était domaine des sei-

gneurs de Rohan qui, autour du Saut du Chevreuil ou de la Lande du Cerf, y venaient fréquemment chasser. Ces seigneurs avaient fait établir d'importantes forges dans la forêt. Et quand ils étaient las de courir les cerfs, ils se reposaient dans leur pavillon de chasse de Gouarec ou se retiraient dans leur forteresse de Corlay, un de leurs meilleurs châteaux que la Ligue n'a pas entièrement abattu. Au-dessus de l'étang de Sullon, cette bourgade de Corlay est une des plus intéressantes de la contrée. L'élevage des chevaux (ceux de Corlay sont réputés) assure la prospérité à toute cette région.

De l'abbaye de Bon-Repos, qu'un Rohan avait fondée au XIII^e siècle, il ne reste que quelques ruines croulantes. Mais le site, près du canal, respire la paix : jamais nom ne fut mieux porté. La route de Guingamp à Pontivy par Corlay et Mur limite approximativement le pays bas-breton. En rejoignant à l'est, vers Uzel, la vallée de l'Oust, on rentre en Haute-Bretagne. L'industrie et le commerce de la toile firent longtemps la fortune de cette contrée qui, historiquement, appartient au comté de Porhoët.

Un des principaux centres de production se trouvait à Loudéac. Avec ses douze mille habitants, c'était une petite ville animée et prospère, bien placée au carrefour de plusieurs routes. Mais le tissage a peu à peu disparu. Loudéac ne compte plus guère que cinq mille âmes et reste seulement un actif marché agricole.

La toile d'Uzel constituait aussi la principale richesse du pays. La ville de Quintin lui dut sa fortune dès le XVI^e siècle. Et de cette époque et du siècle suivant datent les beaux logis de pierre, d'aspect cossu, habités par les bons bourgeois qui les avaient fait édifier. Ils étaient sages et craignaient Dieu, ces bons bourgeois, comme en témoignent les pieuses maximes qu'ils firent graver sur leurs maisons. Au XVII^e siècle aussi et bien caractéristique de l'architecture noble de cette époque, appartient le château des seigneurs de Quintin, assis au bord d'un étang qui reflète ses hautes toitures. L'église est moderne. Mais elle garde précieusement une relique vénérable : un fragment de la ceinture de Notre Dame.

Tout le pays est coupé de vallées profondes et encaissées où coulent le Gouët, l'Urne ou le Gouédic. Sa fertilité a permis aux arbres fruitiers d'y acquérir une juste notoriété et les poires de Quessoy, entre autres, sont recherchées. Cependant les mamelons qui surplombent la vallée restent parfois incultes, couverts seulement de rochers entourés des bruyères et des genêts. Mais les bois et la verdure donnent à toute cette région un aspect accueillant. Les manoirs, les maisons nobles sont nombreux. On devine, entre deux échappées, leurs tourelles aiguës. Ce pays-là fut propice à la Chouannerie et plus d'un chef harcelé par les Bleus y trouva refuge pendant la Révolution. Il fut pareillement propice aux résistants du maquis : quelques fermes ou maisons incendiées témoignent des drames qui s'y sont déroulés.

Près du Quessoy, on traverse le camp vitrifié de Péran, un ancien camp romain qui dut encore être utilisé durant la guerre de Cent ans.

La forêt de Lorges, où la Gestapo d'Uzel ensevelit ses victimes en deux grandes fosses, fournit cependant grâce à ses épais fourrés et à son relief tourmenté un sûr abri aux maquisards de 1944. En la traversant, on rejoint bientôt cette chaîne du Mené, suite de croupes, de sillons, de mamelons dénudés, vieille montagne toute usée par l'érosion et, tout de même, une des épines dorsales de la Bretagne. De ces sommets, on embrasse d'immenses étendues. Le regard plonge vers les cuvettes qui se creusent autour de ces pitons, *crâchs* ou *menés*, et dont les fonds dissimulent souvent entre des forêts qui les couvrent des étangs sinueux.

Le point culminant de la chaîne du Mené, Notre-Dame de Bretagne (ou de Bel-Air), se trouve à trois cent quarante mètres d'altitude. Une modeste chapelle signale ce haut sommet. Quand l'horizon est clair, on y embrasse un des plus beaux paysages de la Bretagne ; tout le comté de Penthievre déroule l'enchantement de ses forêts, de ses étangs et de ses prés. Les clochers se comptent par dizaines. Et au delà de la haute tour de Saint-Martin

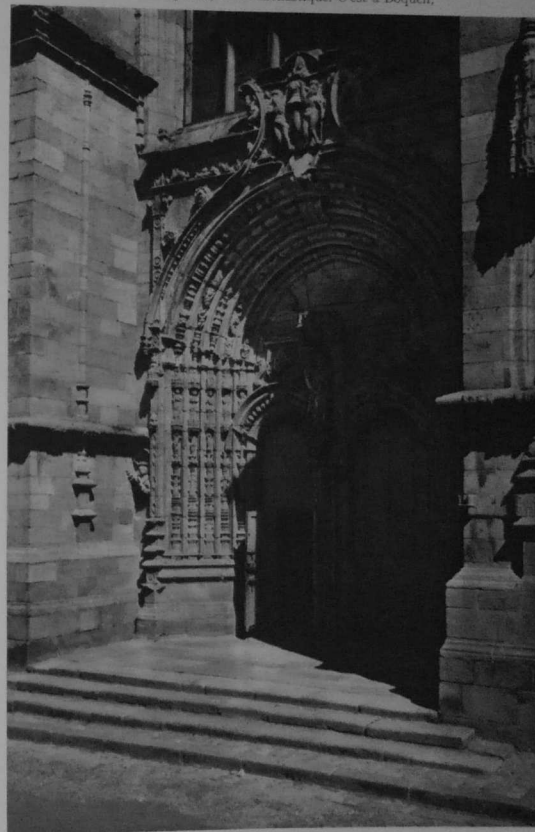
de Lamballe, la frange bleue de la mer se confond avec l'horizon. Paysage paisible d'une terre lourde d'histoire et riche du labeur de ses habitants.

Riche aussi de prières et de piété séculaire : voici, à l'est de Collinée, à l'ombre d'une forêt touffue, la vénérable abbaye de Boquen. Elle fut longtemps désertée. Les Cisterciens y ont ranimé, quelques années avant la dernière guerre, la vie monastique. C'est à Boquen,

que le malheureux Gilles de Bretagne, victime de ses folies autant que de la jalousie de son frère le duc, avait été inhumé. Voici encore, près de la chapelle Notre-Dame du Haut, les sept saints thaumaturges. Chacun d'eux dissipe les maux physiques ou moraux qui accablent notre pauvre humanité. L'un guérit de la peur et l'autre soulage les migraines, un troisième les maux de ventre.

Les châteaux antiques voisinaient avec les abbayes et les chapelles. La Touche-Trébry ou la Moussaye datent du XVI^e siècle. Le premier est entretenu avec soin ; le second tombe malheureusement en ruine.

Place forte du comté de Penthievre solidement accrochée sur une colline entre deux



GUINGAMP. PORCHE
SUD DE NOTRE-DAME
DE BON-SECOURS.



RUINES DU CHATEAU DE TONQUÉDEC.

vallées, Moncontour est une petite ville à l'aspect robuste : ses murailles ont plus d'une fois arrêté l'assaillant. Jean IV en 1394, Mercœur à la fin du XVI^e siècle en firent tour à tour l'amère expérience. Mais une telle forteresse constituait, dans une Bretagne toujours ardente, un danger permanent : on ne sera pas surpris que Louis XIII lui ait fait subir le sort de tant de citadelles. Quelques tours, quelques courtines entre lesquelles s'ouvrent les portes de ville ont été par bonheur sauvées du démantèlement.

Malgré de fâcheux apports du XVIII^e, l'église Saint-Mathurin garde dans son ensemble une assez belle unité de style. Elle date principalement du XVI^e siècle, et l'on y admirera surtout une magnifique suite de verrières, exécutées sans doute par quelque maître des ateliers trécorrois : naïfs et savoureux, d'un coloris chatoyant et chaud, ces vitraux sont un excellent témoignage d'imagerie populaire consacrée à l'arbre de Jessé, aux vies de saint Yves, de sainte Barbe et surtout de saint Mathurin dont on vénère les reliques apportées au IX^e siècle dans cette église.

Au-dessous des monts du Mené, le pays reste boisé; la Rance qui est née non loin de Collinée serpente dans une vallée profonde. Quelques églises sont intéressantes : celle de Trémear entourée d'un ossuaire à un porche de bonne facture. Celle de Caulnes a des parties romanes; Yvignac également, près de Broons. C'est à La Motte-Broons que naquit en 1321 Bertrand Du Guesclin. Le château est entièrement démoli. Une colonne de granit élevée sur son emplacement en 1840 rappelle la mémoire du vaillant connétable, une des gloires les plus pures de la Bretagne.

Ainsi vagabondant à travers ce terroir d'une physionomie si variée, le voyageur pénètre peu à peu l'âme du pays. Mais pour en mieux connaître la nature, plus d'un séjour est nécessaire. Ce n'est pas en parcourant les routes touristiques en quelques jours ou en quelques heures que l'on peut comprendre le secret de la Bretagne. Il y faut venir souvent, s'asseoir près de la table cirée devant la bolée du cidre, écouter les vieilles gens et apporter à cette recherche moins de curiosité que d'amour.



PONT DE BON-REPOS.



LA RIVIÈRE D'AURAY.



VANNES. LES REMPARTS ET LA CATHÉDRALE.

LE MORBIHAN

LE département du Morbihan borde la côte méridionale de la Bretagne, le long de l'Océan, de l'Elle à la Vilaine. La structure physique de ce département est sensiblement la même que celle des Côtes-du-Nord. On distingue une zone maritime et une zone continentale.

On doit toutefois relever plusieurs différences : tandis que, dans les Côtes-du-Nord, la zone maritime se prolonge assez loin à l'intérieur des terres, dans le Morbihan, cette zone jalonnée des principales villes du département, Vannes, Auray, Lorient, est étroitement limitée.

D'autre part, le relief de l'intérieur est beaucoup moins accentué. Exception faite de l'extrémité des Montagnes Noires qui, autour de Gourin, se rattachent plutôt à la Cornouaille

et des derniers tronçons de la forêt de Quénécan d'où descend le Scorff, le plateau morbihannais dépasse rarement deux cents mètres d'altitude : les landes de Lanvaux, au nord de Vannes, le plateau de Rohan, près de Pontivy n'offrent guère cet aspect bosselé, caractéristique des Côtes-du-Nord.

Les rivières qui descendent vers l'Océan n'ont pas été obligées de se creuser des lits aussi encaissés : leurs vallées sont plus larges. Elles flânent sans se presser au lieu de filer droit sur la Manche. Ce sont de magnifiques voies d'eau : Blavet, Scorff ou Loc (rivière d'Auray). Leur direction, tantôt perpendiculaire à la côte, tantôt parallèle, surtout dans le cas des affluents, s'explique comme dans les Côtes-du-Nord par la même adaptation à la structure du terrain. L'Oust qu'emprunte le canal de Nantes à Brest se dirige de Pontivy vers Redon en baignant Josselin et Malestroit. L'Arz, qui descend des landes de Lanvaux pour se jeter dans l'Oust près de Redon, se dirige aussi d'ouest en est. Cependant les embouchures des rivières présentent le même type de rias que dans les Côtes-du-Nord.

Conséquence de l'orientation générale de ce département, le climat y est particulièrement modéré. La plus magnifique végétation se développe sur les îles et les rivages du golfe du Morbihan dont la douceur est réputée.

Dans la zone maritime, la pêche est la ressource essentielle des habitants. Plus de 10.000 marins pêcheurs (le tiers du chiffre total de la Bretagne) vont au large, en dépit de tempêtes parfois redoutables, chercher la sardine ou le thon. La plus grande part de cette pêche est destinée aux usines de conserves. Pêche florissante, mais souvent irrégulière. Avant 1940, Lorient distribuait le poisson à travers toute la France et jusqu'en Italie et en Suisse. La ville, anéantie par les bombardements et la résistance ennemie qui s'y prolongea jusqu'en 1945, reprend lentement son activité traditionnelle.

Vannes reste la capitale historique, aujourd'hui centre administratif et religieux au charme vicillot. D'autres villes côtières reflètent le passé de la Bretagne : à Auray, c'est le tragique souvenir du désastre de Quiberon; Hennebont et Port-Louis possèdent des murailles qui défilent l'envahisseur venu de la mer.

Le Morbihan, c'est aussi la côte des îles : Belle-Isle, forteresse avancée de la Bretagne au milieu des flots, Groix, Houat ou Hoëdic. Les marins, au plus loin de leurs voyages, gardent le souvenir nostalgique de leur terre natale; et si les terriens ont aujourd'hui trop souvent abandonné le chapeau de velours aux larges bords ornés de longs rubans, si les femmes délaissent même les riches costumes brodés qu'affectionnait Anne de Bretagne, les coiffes aux formes si variées, tantôt larges, tantôt étroites, tous conservent au fond du cœur l'amour de ces landes qui dévalent jusqu'au rivage, de ces dolmens qui se dressent, innombrables, sur la terre morbihannaise, de ces chapelles qui s'animent au jour du pardon.

L'intérieur des terres est non moins divers : il y a grande différence entre un paysan gallot de Ploërmel et un terrien du pays Pourlet. L'un parle français, l'autre s'exprime en breton, un breton différent du breton de Tréguier, plus trainant, plus doux aussi. Les landes qui couvraient jadis de si larges étendues ont peu à peu disparu. La culture s'est développée; la facilité des transactions a favorisé l'essor de petites villes attrayantes : Ploërmel, Josselin, indestructible témoin de la magnificence des Rohan, Pontivy dont Napoléon rêva de faire une capitale...

Facilité des transactions : le Morbihan s'est laissé plus aisément pénétrer que les Côtes-du-Nord. La grande ligne de chemin de fer de Nantes à Quimper qui passe à Vannes et Lorient court le long de la côte. Mais de nombreux tronçons s'en détachent vers l'intérieur du pays et un réseau départemental (auquel des cars commodes se sont entièrement substitués) dessert tout le département. Les routes sont nombreuses et bonnes.

Le développement de l'industrie, hormis les fabriques de conserves, l'usine métallurgique d'Hennebont, quelques carrières de granit (Pontivy) ou de kaolin (Plœmeur près Lorient), est très faible. En se modernisant sans excès, le Morbihan n'a pas renié ses tradi-



tions, sa foi. Le paysan y reste foncièrement attaché. Il n'est que de voir le moutonnement des coiffes innombrables, un soir de pardon à Sainte-Anne-d'Auray, pour être édifié...

Pays ardent aussi à défendre cette foi et ces traditions. Le Morbihan avait été la terre d'élection de la Chouannerie. Il fut pareillement le théâtre de l'action incessante des maquisards et des résistants durant l'occupation. A Saint-Marcel, près de Malestroit, dans les épaisses forêts qui s'étendent entre Quintin et Ploërmel, partout, pourrait-on dire, que de drames se sont déroulés ! De l'extrémité des Côtes-du-Nord à la pointe du Morbihan, ce fut une lutte âpre et sauvage : nombre de fermes, de manoirs incendiés témoignent de la sauvagerie de l'Allemand et de l'ardeur des luttes. Convois attaqués, communications coupées, expéditions contre des collaborateurs ou des traîtres autonomistes et, après le débarquement, soulèvement général qui aida magnifiquement nos Alliés, c'est une page magistrale d'héroïsme et de dévouement, une page que l'on regrette de ne pouvoir dérouler dans le détail, qui fut écrite par ceux-là que l'ennemi fustigeait du nom de « terroristes », alors qu'ils étaient les meilleurs des Bretons, les meilleurs des Français...

Quand, en venant de Nantes ou de La Baule, on a franchi au-dessus de La Roche-Bernard la Vilaine et pénétré dans le Morbihan, on ne discerne pas d'abord de grands changements dans le paysage. C'est toujours cette verdoyante campagne çà et là piquée de moulins à vent. Pourtant, si l'on abandonne la grande route pour se diriger vers la mer, l'aspect se modifie insensiblement. Les arbres sont moins feuillus, moins élancés ; les rafalets venues du large ont arrêté leur croissance. De larges vallonnements de terrain, des étangs silencieux donnent à ce pays un charme mélancolique. On sent que la côte est proche. Elle apparaît à Pénerf, à Pénestin ou à Damgan, petits ports de pêche, plages peu connues que les touristes dédaignent. Et pourtant, nous sommes bien en Morbihan, car voici des cromlechs, voici un calvaire, une vieille église du XVI^e siècle au Guerno ou les restes d'une abbaye : Prières, fondée au XIII^e siècle par le duc Jean qui y est enterré.

Au fond du golfe, Vannes est une cité à la fois maritime et terrienne. Ce fut la capitale bretonne des ducs. A Rennes et à Nantes, on ne parlait que français. A Vannes (*Garned*), on s'exprimait en breton et c'est peut-être une des raisons pour lesquelles les souverains y séjournerent fréquemment.

Depuis les temps héroïques où les Vannetais étaient l'âme de la résistance à l'envahisseur romain, jusqu'à la Révolution française, la ville a été étroitement mêlée à l'histoire bretonne. Durant les guerres de Succession, elle prit parti pour Jean IV, allié des Anglais, qui fortifia la cité et y fit bâtir le château de l'Hermine. C'est à Vannes que les premiers Etats de Bretagne se réunirent, à Vannes encore que les Etats ratifièrent l'Acte d'union du duché à la France en 1532. Le Parlement de Rennes se rendait-il insupportable au pouvoir royal ? On l'exilait à Vannes. La pénitence était douce. Sous la Révolution, la ville, occupée par les Républicains, devint la prison d'une partie des émigrés cueillis à Quiberon et que l'on fusilla contre les murs de la Garenne en 1795.

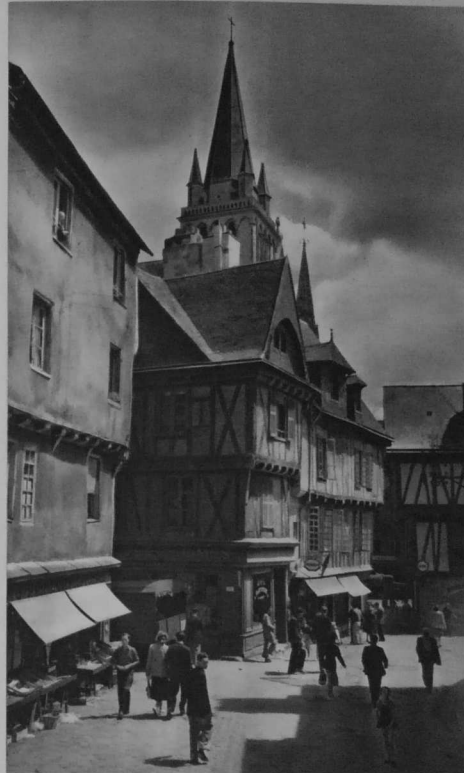
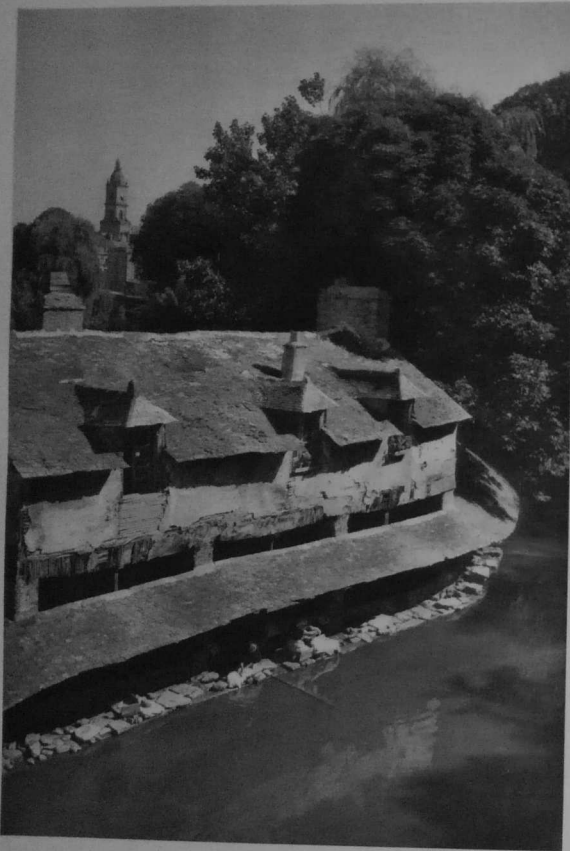
C'est de cette promenade de la Garenne qu'on admire le plus aisément les restes des remparts. Les fortifications, partout ailleurs, disparaissent sous la verdure ou sont masquées par les maisons. Le long de la Garenne, les murs en partie dégagés relient la tour Trompette à la tour du Connétable (nom donné en souvenir d'Olivier de Clisson que Jean IV y enferma en 1384). Le cadre est agrémenté de beaux jardins, d'un ruisseau qui coule gaïement. La cathédrale domine cet ensemble pittoresque.

On rentre dans la ville par la Porte-Prison qui a perdu une de ses tours et tous ses prisonniers. De vieux logis, aux fenêtres croisillonnées, des rues tortueuses environnent la cathédrale, édifice composite, dont la tour du nord (à l'exception de la flèche et des clochers, modernes) est du XIII^e siècle, la nef et le chœur du XVIII^e, et point beaux. De tous les travaux que les ducs avaient fait entreprendre aux XV^e et XVI^e siècles, il reste une chapelle,

la chapelle d'axe qui contient un grand retable, les statues de saint Vincent Ferrier, de saint Guénohé et de saint Patern, fondateur de l'évêché, ainsi que quelques enfeus et surtout accolée à la façade nord, une étonnante chapelle de la Renaissance que l'archidiacre Jean Danielo, admirateur de l'art italien, fit élever en 1537. Sa forme en rotonde évoque certains tombeaux antiques.

En 1418, le duc Jean V attira à Vannes un moine catalan, Vincent Ferrier, et l'invita à évangéliser les Bretons qui, après tant de guerres, en avaient sans doute quelque besoin. Le Dominicain fit merveille. Sa parole ardente, mystique, opéra des miracles. On affluait de très loin pour l'entendre. Vincent parcourut toute la Bretagne, accomplissant des prodiges. Il revint à Vannes un an plus tard pour y mourir. Bientôt Rome le canonisa. Son chef, conservé dans une châsse, reste l'objet de la vénération des fidèles.

VANNES.
LES VIEUX
LAVOIRS ET LE
CLOCHER DE
SAINT-PATERN.



VANNES, MAISONS DU XV^e SIÈCLE ET FLÈCHE DE LA CATHÉDRALE.

certains couvents datent du XVII^e siècle. De la même époque, également, la porte Saint-Vincent dont la belle ordonnance ouvre sur le port; le long de la Rabine, on ne voit jamais accoster de gros vapeurs; quelques navires maintiennent un modeste

Les maisons anciennes sont nombreuses à travers le quartier. Dans un logis de la rue des Orfèvres, on prétend que logea Vincent Ferrier. Dans un autre, deux cariatides qui supportent le premier étage figurent deux personnages grotesques; c'est Vannes et sa femme. Ailleurs, des animaux fantastiques témoignent de l'imagination du sculpteur.

Le Château-Gaillard est un hôtel de la Renaissance. Le Parlement de Bretagne y tint séance au cours de son exil. Un musée y a été installé. Il renferme quelques-unes des innombrables antiquités préhistoriques trouvées dans le département. Un autre logis de la Renaissance s'élève près du port. Les beaux hôtels de style classique abondent aussi; les bâtiments du collège ecclésiastique Saint-François-Xavier, récemment détruits par un incendie; l'hôtel de Limur,

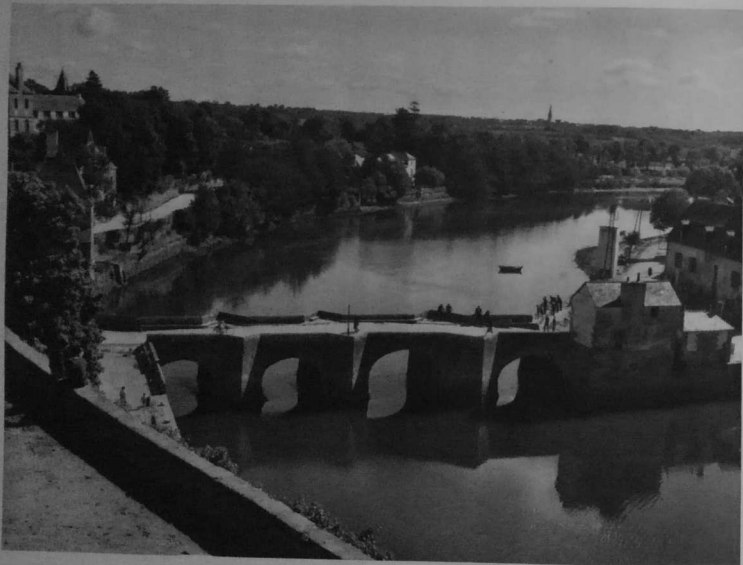


COIFFES DE VANNES.

trafic auquel contribuent surtout les petits caboteurs qui font en été le service du Golfe. Vannes n'est point davantage cité industrielle : des fabriques de meubles, de rares usines sont installées dans les faubourgs. La ville se contente d'être le centre administratif, intellectuel, religieux, du département, et, fière de son passé, s'anime chaque année du mouvement des touristes qui visitent le Golfe.

Morbihan : petite mer. C'est bien effectivement une mer intérieure qui est enserrée entre la pointe de Locmariaquer et la presqu'île de Sarzeau, ne communiquant avec l'Océan que par un étroit goulet : parfois calme comme un lac que nul remous n'agite, parfois saisie de colères tragiques quand se déclenchent les tempêtes, une petite mer toute semée d'îles et de récifs ; on en compte, prétend-on, autant qu'il y a de jours dans l'année. C'est fort excessif et, en réalité, deux îles seulement sont de quelque importance et forment des bourgs, l'île d'Arz et l'île aux Moines. Entre elles, tout est contraste. Tandis que l'île d'Arz est plus sauvage, d'aspect plus rude, à l'île aux Moines (ces moines étaient ceux de Saint-Sauveur de Redon) la douceur prédomine jusque dans les noms de lieux : bois d'Amour, bois des Soupirs, ou bois des Regrets. Une végétation admirable s'étend jusqu'au rivage. Les « ifiennes », les femmes de l'île, ont souvent un type d'une grande beauté. Elles portent la coiffe en couronne, gracieuse et altièrre à la fois. Quant aux hommes, ils comptent parmi les meilleurs marins du Morbihan.

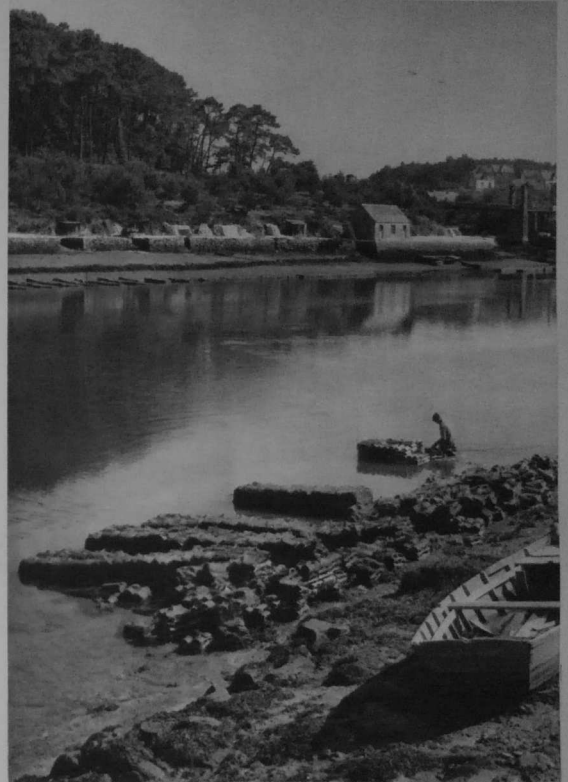
En parcourant la côte de cette mer intérieure, on rencontre après Conleau le pays



AURAY. LE PONT SAINT-GOUSTAN.

d'Arradon. Il passe à juste titre pour la Riviera du Golfe. Admirablement abritée, parée des couleurs les plus chatoyantes, cette terre est d'une rare séduction. De belles propriétés dévalent jusqu'à la mer et, contre leurs murs, se balancent souvent d'élégants voiliers, car les régates sont le grand sport de tout le Golfe.

La côte de Baden est particulièrement découpée. Le petit port de Larmor y abrite ses maisons blanches, la rivière d'Auray coule paisiblement avant de rejoindre les eaux du Morbihan. Les collines sont couronnées de



PARCS A HUITRES AU BONO.

profonds massifs de verdure entre lesquels se nichent des châteaux. Plus loin encore, on atteint l'extrémité du Golfe, la pointe ouest du goulet, à Locmariaquer qui se rattache plus à la terre des morts de Carnac qu'au Golfe souriant. C'est en effet ici que s'élevait autrefois la masse formidable du Men-er-Hroëc'h, le plus gigantesque menhir du Morbihan. Un orage l'a jadis foudroyé : il gît en quatre blocs qui, bout à bout, atteindraient près de 25 mètres et l'on a



SAINTE-ANNE D'AURAY. FONTAINE ET FAÇADE DE LA BASILIQUE.

calculé que son poids devait être de 347.000 kilos. Sur la falaise, face à la mer, de grands *tumuli* se succèdent : la Table des Marchands, la Montagne de la Fée ou celle de la Cendre. Mais l'on ne sait pas très bien si ces fées-là sont des fées bienfaitantes ou des sorcières. Il vaut mieux, dans le doute, leur témoigner une craintive révérence...

L'autre côté du golfe, de Sarzeau à Port-Navalo, c'est la presqu'île de Rhuys. Son exposition heureuse lui vaut de voir mûrir la vigne. Sarzeau, où naquit l'écrivain Le Sage, auteur du spirituel *Diable boiteux*, Port-Navalo dont la rade ensoleillée abrite des voiles multicolores, ou Arzon sont des bourgs agréables que les touristes affectionnent. Mais la presqu'île reste dominée par le souvenir du grand saint fondateur d'un monastère



GROUPE DE PLOUGASTEL.

AU PARDON DE SAINTE-ANNE D'AURAY.

et par l'histoire du château de Suscinio.

Quand Gweltas (Gildas) descendit de l'auge de pierre qui l'amenait sur le continent breton, un dragon cruel ravageait le pays. Pour le combattre, le saint dédaigna la lance du chevalier. Il prit avec lui, simplement, une aiguille à tricoter, de ces aiguilles que les femmes d'Arzon ou de Sarzeau manient si agilement. Il la dissimula dans une pelote de laine. Lorsque le dragon apparut, Gildas lui lança la pelote dans la gueule qui fut aussitôt

transpercée par l'aiguille. Après quoi, menant le monstre en laisse comme un caniche, il sauta jusqu'à l'île de Houat, d'où il le précipita dans les flots.

L'église du monastère fondé à Rhuys par Gildas, reconstruite au début du XI^e siècle, est un des plus beaux édifices romans de Bretagne : arcades portant sur de grosses colonnes de granit, chapiteaux sculptés de style poitevin sont d'excellente facture.

Le château de Suscinio, commencé en 1240 par le duc de Bretagne Pierre Mauclerc, poursuivi par son fils Jean le Roux, fut longtemps une des résidences préférées des ducs. De Suscinio, la langue française — incompréhensive — avait fait Souci'n'y ot (eut). Hélas !

ils y eurent pourtant du souci, les ducs et leurs serviteurs, quand par exemple Du Guesclin dut le reprendre sur les Anglais, quand François II y frissonnait en songeant aux malheurs que son frère Gilles — assassiné par ses ordres — lui avait annoncés. Ils y eurent aussi des joies, et de belles parties de chasse, et des fêtes. Suscinio n'est plus aujourd'hui qu'un squelette décharné de tours, de remparts qui dressent vers le ciel leurs murailles, indestructibles témoins des fastes de l'histoire bretonne.

Cette histoire, on la retrouve, encore palpitante, à Auray. Cette petite ville ne saurait laisser nul Breton indifférent. N'est-ce pas d'abord à ses portes, sur la lande de Kerso, que les deux prétendants à la couronne ducale, Charles de Blois aidé de Du Guesclin, Jean de Montfort soutenu par Clisson, se heurtèrent le 29 septembre 1364



ALRÉENNE ET PAMPOLAISE.



QUIMPEROISE ET BIGOUDEN.

en un combat impitoyable qui devait s'achever par la mort de Charles et la victoire définitive de Jean IV ? N'est-ce pas à Auray que tombèrent, quatre siècles plus tard, victimes de leur fidélité, les royalistes de Quiberon - Le Champ des Martyrs rend sensible leurs sacrifices. *Hic ceciderunt* (ici ils tombèrent), note sobrement l'inscription gravée sur le marbre de la Chartreuse. Dans ce cadre admirable de prairies, auprès de la rivière du Loc que bordent de grands arbres, la terrible hécatombe réduisit à néant les derniers espoirs vendéens.

N'est-ce pas enfin à Sainte-Anne, tout près de là, qu'un paysan breton, Yves Nicolazic, en découvrant dans le marais une vieille statue de la mère de la Vierge, amena la création du plus populaire des pèlerinages bretons ? Chaque année, des cinq diocèses de la péninsule, les fidèles accourent aux pieds de la sainte. Ils gravissent à genoux l'escalier de la *Scala* et font brûler des cierges dans la basilique. Par milliers, revêtus de leurs plus beaux costumes ils invoquent sainte Anne et ne manquent pas d'achever leurs dévotions en ayant une pieuse pensée pour les morts bretons de la guerre de 1914-1918, dont l'imposant monument s'élève à l'extrémité de l'esplanade.

Toute remplie d'aussi grands souvenirs, la ville d'Auray est par elle-même fort attrayante. Le vieux quartier de Saint-Goustan, de l'autre côté du Loc, possède une église gothique, des quais qui n'ont sûrement pas subi beaucoup de modifications depuis l'époque où Benjamin Franklin y débarquait d'Amérique pour conclure avec la France un premier traité d'amitié. A l'estuaire de la rivière, le petit port du Bono abrite de nombreux voiliers, car la pêche fait la prospérité de la contrée, en même temps que l'ostréiculture. Aux yeux des gastronomes, Auray ou La Trinité valent bien Cancale.

Entre Auray et Lorient, le voyageur traverse la terre la plus mystérieuse de la Bretagne, celle qui résume toute la préhistoire bretonne : Carnac, la terre des morts. Les files innombrables de pierres levées, de dolmens, de menhirs, de tables qui semblent poussés du sol même ont intrigué les générations de chercheurs. Quelle en fut l'origine ? Il semble bien qu'on se trouve en présence d'un gigantesque ossuaire, d'un lieu sacré où les chefs de l'Armorique aspiraient à trouver le repos ; bien avant les Gaulois et les Romains, ces pierres se dressaient déjà. Mais l'imagination populaire les a christianisées. Saint Gonéry, qui évangélisa la côte, fut, dit-on, l'auteur du miracle. Il était poursuivi par une troupe de païens. Sur le point d'être atteint, acculé à la mer, il implora le Ciel qui transforma en pierres les assaillants. Aussi bien, Gonéry reste-t-il particulièrement vénéré dans le pays ; il protège le bétail comme en témoignent les scènes naïves de l'église de Carnac dont la façade même fut édiflée avec des menhirs sculptés. Après saint Gonéry, saint Michel est passé par là. Au centre des alignements, il possède sa chapelle d'où l'on a une vue splendide sur l'Océan, le Golfe et la presqu'île de Quiberon.

D'autres chapelles, à Plouharnel, à Carnac, ont malheureusement été bien abîmées par les tirs d'artillerie sur le front de Quiberon.

Les pierres sont trop nombreuses pour qu'on puisse tenter une description. Il faut traverser ces rangées monstrueuses dont la masse semble parfois vous écraser, examiner les inscriptions qui sont gravées sur certaines d'entre elles, méditer devant les trouvailles du musée Miln. Après cette visite, comme on aspire profondément l'air du large et ce grand souffle marin qui balaie la lande dénudée !

La presqu'île de Quiberon allonge profondément dans l'Océan sa bande de terre étroite. Bien vite, le passage se resserre pour laisser filer droit, entre les bois de pins, la route et la ligne du chemin de fer ; de chaque côté, des falaises, quelques touffes de bruyères sur un sol dont l'herbe est maigre. Le fort Penthièvre, sur son rocher que la vague heurte, date du XVIII^e siècle. Plus loin on atteint la Grande Côte, sauvage, découpée de rochers, de grottes (celles de Port-Bara sont joliment teintées) et, après avoir traversé le port de Saint-Pierre que fréquentent des familles fidèles à ce coin, on arrive à Quiberon.





LA TRINITÉ-SUR-MER.

Quiberon, c'est d'abord une des rades les plus sûres de Bretagne et l'escadre y jette l'ancre souvent; c'est aussi une des plages les plus réputées du Morbihan avec ses annexes de Saint-Pierre et de Port-Haliguen. Quand rentrent les flottilles, le port scintille de lumière. Les voiles sont peu à peu remplacées par des pinasses à moteur, mais le port n'en a pas perdu pour autant son vif coloris. Les usines sont là, toutes proches, où l'on prépare les conserves.

A Quiberon, se rattache le dramatique souvenir de l'expédition manquée des royalistes. Ils étaient venus, en juin 1795, témérairement se jeter dans cette souricière. Ils espéraient conquérir la Bretagne. Le général Hoche, dont la statue orne une des places de Quiberon, n'eut pas de peine à réduire leur folle entreprise : enfermés dans ce cul-de-sac qu'est la presqu'île, il ne leur restait qu'à combattre jusqu'à la mort. Ce qu'ils firent sans hésiter. Les prisonniers, on le sait, sur l'ordre de la Convention, furent fusillés à Auray et à Vannes.

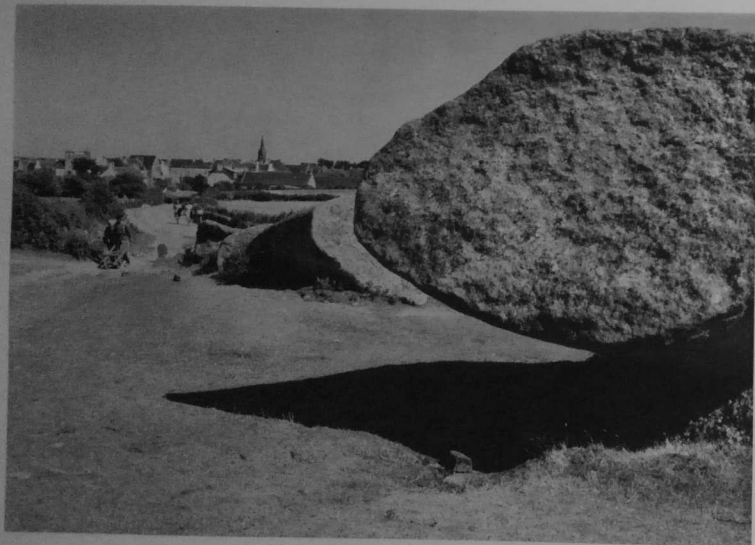
De Quiberon, on s'embarque pour Belle-Ile. « Qui voit Belle-Ile, voit son île », proclame un vieux proverbe, qui veut signifier ainsi le charme de cette terre. Et de fait, c'est bien la plus belle, celle dont l'exploration complète nécessite la visite du Morbihan. On débarque au Palais, un port étroit dont les maisons se serrent contre la colline. Mais le Palais est ville fortifiée; Vauban dessina pour elle des remparts que Napoléon et ses successeurs finirent par faire exécuter. La citadelle est plus ancienne encore : elle fut fondée par Retz au XVI^e siècle. Deux siècles plus tard, les Anglais occupèrent l'île pendant deux ans. Ils y reviennent souvent, non plus en conquérants, mais en amis.

Le port de Sauzon est établi sur un bras de mer comme un fjord de Norvège. A l'intérieur de l'île, l'élevage est à l'honneur et aussi les cultures, car le climat est très doux. Sur la côte, la grande actrice Sarah Bernhardt avait fait construire une bâtisse point belle, près du fort des Poulains, qui reste sauvage et nu. La grotte de l'Apothicaierie est une des plus étranges de la Bretagne.

La population de Belle-Ile est aimable et accueillante. Beaucoup de Canadiens s'y fixèrent, après la cession de notre colonie américaine à la Grande-Bretagne.

Comme Brest et comme Saint-Nazaire, Lorient a été entièrement rasé par les bombardements de 1940 à 1944. La ville, avec son arsenal dont les Allemands n'avaient pas manqué de faire une base sous-marine importante, se trouva en outre le cœur d'une des poches de la résistance ennemie, après la libération de la Bretagne en août 1944. Les occupants s'y maintinrent jusqu'au printemps 1945, ravageant les environs, multipliant les déprédations. La lutte sévère menée par les troupes françaises et américaines qui entouraient ce vaste camp retranché a produit les effets les plus désastreux sur les petites villes comprises dans la poche comme Hennebont ou Port-Louis, mais aussi sur les églises, les manoirs, les simples fermes, tout le pays qui sort ravagé de la tourmente.

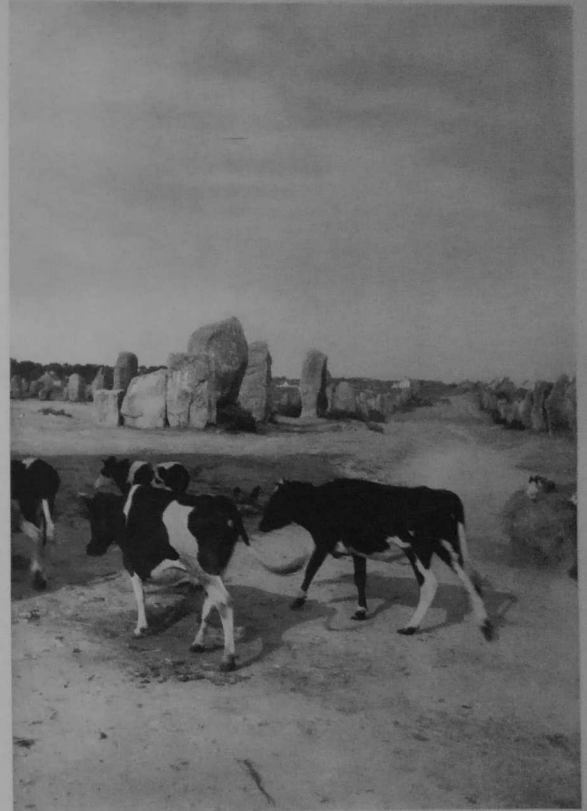
Sans doute, Lorient ne possédait aucun monument bien ancien. C'est la sûreté de cette excellente rade, fermée par l'estuaire du Scorff et du Blavet, qui décida au xvii^e siècle des armateurs bretons à établir un port sur les landes jusque-là désertes du Faouedic. Mais l'essor de Lorient ne date vraiment que du règne de Louis XIV quand, en 1666, la Compagnie des Indes Orientales en fit son port et son entrepôt et lui donna son nom : *L'Orient*.



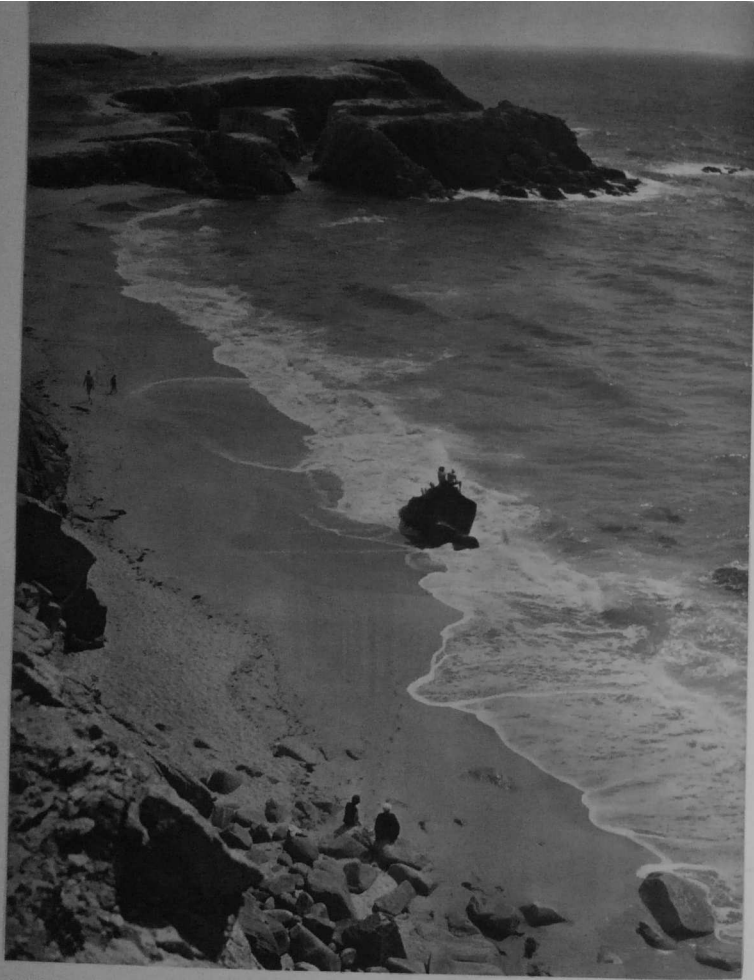
LOCMARIAQUER. LE MENHIR BRISÉ DE MEN-ER-HROËCH.

Le sort de la ville fut lié à celui de la Compagnie. Au xviii^e siècle, la cité, fortifiée depuis peu, fut attaquée en vain par les Anglais. La perte de nos colonies, à la fin du même siècle, lui fut fatale. L'Etat recueillit les installations de la Compagnie en faillite et Napoléon transforma la ville en place de guerre. La population augmenta régulièrement, sans jamais dépasser 50.000 âmes.

Depuis les destins de Lorient furent changeants. Tandis que le port de guerre se contentait de la construction et de la réparation des unités petites et moyennes dans un arsenal qui n'a pas l'étendue de celui de Brest, le port de commerce se développait au xix^e siècle, important du charbon, des ciments et des vins, exportant surtout des poteaux de mine et du kaolin. En 1939, il était en décadence. Au contraire, le port de pêche industrielle établi à Keroman était en pleine exploitation. Installé pour



A CARNAC.



LA CÔTE SAUVAGE.

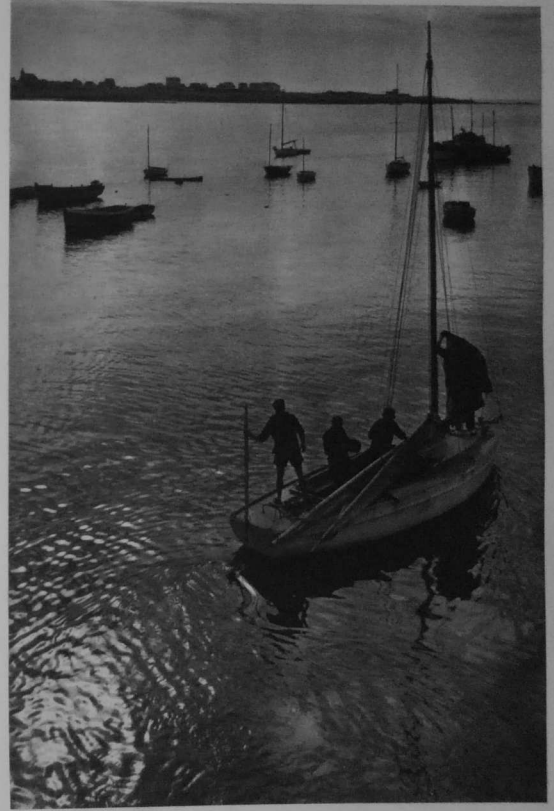
permettre le déchargement facile du poisson, admirablement outillé, il comptait près de 500 bateaux (chalutiers, bateaux à moteur et voiliers), qui débarquaient chaque année plus de 20.000 tonnes de poisson (moins, toutefois, que Boulogne et La Rochelle). Quelques demeures isolées du XVIII^e siècle, quelques façades de chapelles ont été par miracle épargnées, de même que les quartiers suburbains, malgré de graves blessures.

Les célèbres bâtiments de la Compagnie des Indes, aux austères façades classiques, formaient l'« enclos » de l'Arsenal: il n'en subsiste plus guère que les pavillons de la Préfecture Maritime (qui seront restaurés) et la tour de la Découverte. Le reste n'est plus que cendres et toute cette noblesse d'un passé glorieux a sombré définitivement.

Presque toute la ville devra être reconstruite. On lui donnera de plus vastes plans. Le port de pêche, restauré, retrouve peu à peu son activité. Là, encore, l'avenir est rempli de promesses, et déjà l'arsenal revit ramenant avec lui la Marine française qui rend à la ville son animation.

Hennebont (Vieux Pont)

QUIBERON.





DANS LA PRESQU'ILE DE QUIBERON.

était une charmante petite cité, ceinte de remparts du XIII^e siècle. Elle a cruellement payé sa libération sous une pluie d'obus incendiaires allemands qui l'ont presque entièrement détruite en abîmant les remparts; la belle église Notre-Dame du Paradis, vieille de quatre siècles, a perdu sa magnifique flèche que l'on vient de remonter. Les beaux logis du XVI^e et du XVII^e siècle, avec leurs pignons aigus, leurs toits d'ardoise et leurs tourelles de granit qui peuplaient la rue Neuve, la place du Marché ou la rue Moricette ont presque tous disparu. De rares hôtels, une ou deux maisons à pans de bois rappelleront seuls désormais le passé d'Hennebont. Perte plus irréparable encore: la collection Gabriel Desjacques, qui constituait un merveilleux musée de mobilier breton.

Le Port-Louis a pareillement bien souffert. La ville n'avait été fondée qu'au XVI^e siècle. Elle s'appelait alors Blavet. Elle eut une heure de gloire quand Mercœur en fit une cita-



BELLE-ILE. POINTE DES POULAINS.



RIVIÈRE D'ETEL AU PONT-LOROIS.

delle de la Ligue. La naissance de Lorient lui causa un irréparable dommage. L'herbe pousse maintenant au pied des remparts construits au XVII^e siècle. Le prince Louis-Napoléon (futur Napoléon III) fut enfermé un moment dans la Citadelle.

Celle-ci, comme les remparts, a été systématiquement abîmée par les Allemands : tours découronnées, échauguettes abattues et, à l'intérieur de la ville, des nombreux monuments et hôtels du XVII^e siècle il ne reste pas trace. Le souvenir du duc de Chaulnes s'attachait à l'un de ces logis. Mais on aménage avec goût ce qui subsiste et la vieille cité ombragée de beaux arbres garde tout son charme désuet.

Si la côte faite de dunes, de vasières, n'est pas remarquable, la campagne est délicieuse. De vieux petits bourgs n'ont guère changé depuis des siècles : que d'images du temps passé !

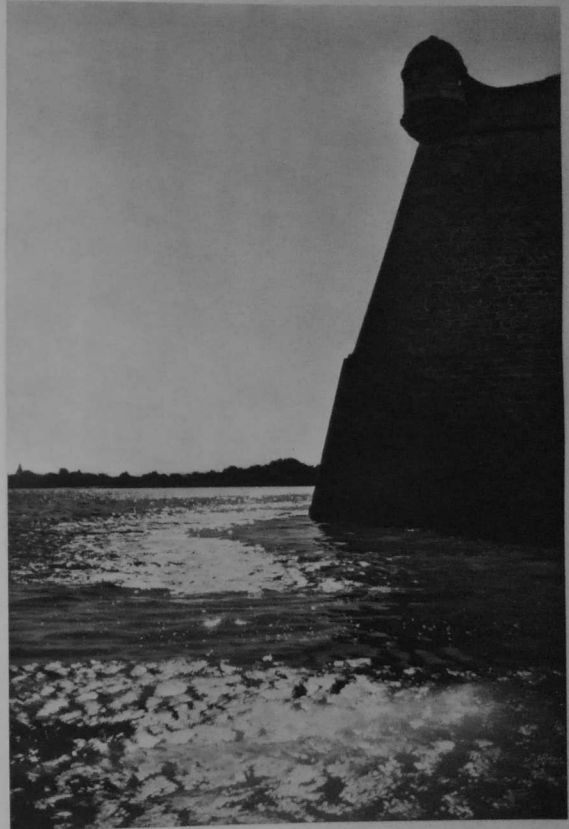
Plusieurs de ces villages ont été incendiés, comme Kervignac qui a gardé heureusement ses chapelles gothiques. A Merlevenez, l'église romane aux chapiteaux naïvement sculptés est en cours de restauration et celle-ci se fait avec piété.

La presqu'île de Gávres, occupée par des établissements militaires, sert de champ de tir. De l'autre côté du goulet, Larmor est port de pêche; les friteries de sardines y sont

nombreuses. L'église, précédée d'un porche dont les Apôtres portent curieusement sur le socle le nom des donateurs, possède à l'intérieur un retable flamand aux multiples personnages. Près de Ploemeur, on exploite de riches gisements de kaolin. La côte, jusqu'au Pouldu ombragée de pinèdes, devient souriante.

Par l'agréable vallée du Scorff, on entre à l'intérieur des terres. Passé Pont-Scorff,

on pénètre bientôt au pays Pourlet, ou des Mille-Boutons, dont le centre est Guéméné ; pays ainsi appelé parce qu'on y portait des gilets aux multiples boutons. Les femmes se coiffent d'une toque de drap ou de velours noir doublé de rouge ou de vert : c'est le capot Ribot. Le pays Pourlet est aux limites de la Cornouaille. L'Ellé, qui descend en bondissant de rochers en rochers, forme frontière entre les deux départements. Pays aux eaux ardentes, aux arbres qui se teintent de couleurs éclatantes. Il possède quelques sites magnifiques et des



PORT-LOUIS.
LES REMPARTS.



COIFFES DE LORIENT.

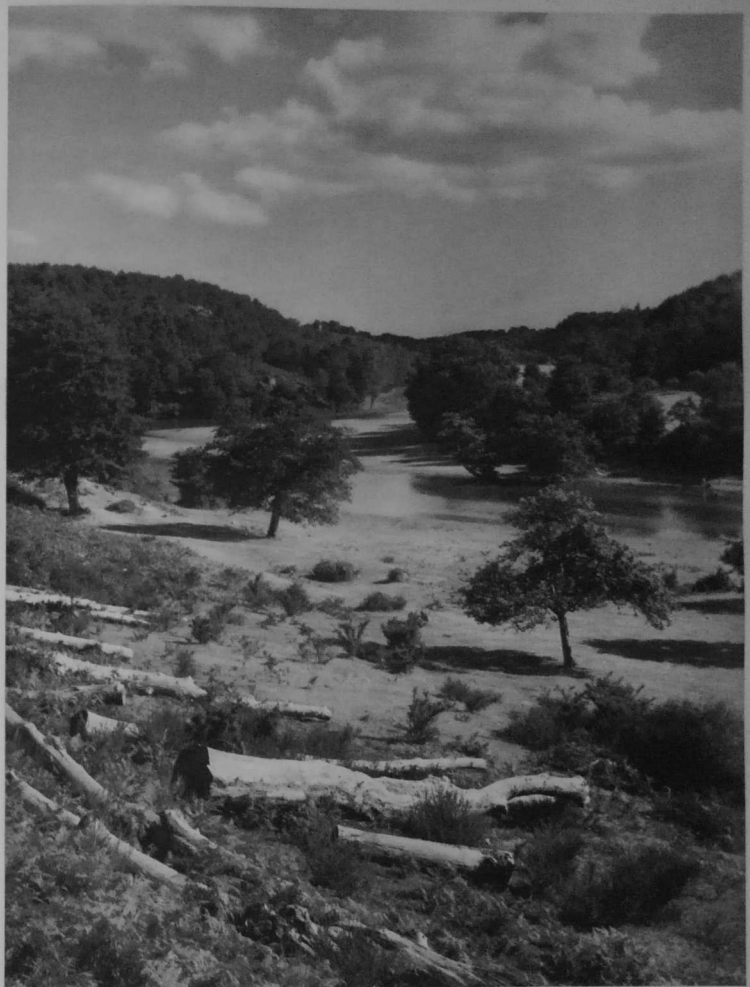
édifices qui comptent parmi les plus beaux de Bretagne.
Des châteaux ? Voici, près de Plouay, au bord de son étang, caché dans la forêt, celui de Pontcallec. Un brillant seigneur l'habitait au début du XVIII^e siècle. Imprudemment il conspira contre le roi de France et paya de sa vie cette audace inutile. Voici les ruines croulantes de Guéméné-sur-Scorff.

Des églises ? Aux environs du Faouët, ville pittoresque et séduisante, aux vieilles halles et aux nobles logis, voilà les deux pèlerinages renommés de Sainte-Barbe et de Saint-Fiacre. A Sainte-Barbe qui domine l'Ellé et se niche dans un creux de la colline, le gothique

flamboyant dessine ses nervures élégantes; des vitraux du XVI^e siècle content la vie de la sainte; il faut tirer la corde du clocher pour s'attirer des grâces. Saint-Fiacre possède une jolie flèche, les verrières de l'artiste quimperlois Androuët et un magnifique jubé aux harmonieuses couleurs. Mais voici surtout la merveille des merveilles, *Kernascleden*, le



A HENNEBONT.



LE SCORFF A PONT-SCORFF.



LE FAOÛT. JUBÉ DE LA CHAPELLE SAINT-FIACRE.

joyau du Morbihan. Une église ? non, une dentelle de pierre et jamais cette expression si banale ne peut mieux trouver à s'appliquer. Kernascléden, c'est tout ce que la piété paysanne jointe à un goût très sûr a produit de meilleur. Des porches délicatement ciselés, une *Danse macabre* bien abimée, hélas ! et, dans la voûte du chœur, des fresques figurant la vie du Christ et un concert d'anges.

Enfin, voilà quelques calvaires, simples mais originaux : celui des Anglais ou celui de Bodero. Voilà, sur l'Ellé, l'abbaye de Langonnet. Les bâtiments ne remontent guère qu'au XVIII^e siècle (seule, la chapelle, ancienne salle capitulaire, est gothique). Elle est occupée par les Pères du Saint-Esprit et les cris joyeux des écoliers en vacances animent en été ce coin paisible.

Ce pays Pourlet a un caractère bien particulier. Il s'enorgueillit d'avoir été la terre natale d'écrivains réputés : Brizeux (qui est, il est vrai, originaire d'Arzano, dans le Finistère,

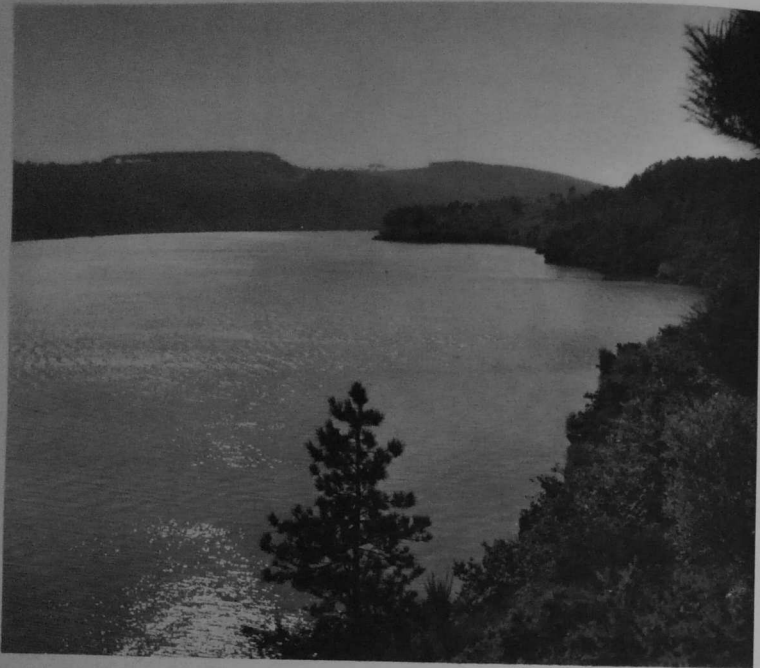
mais sur les confins de la contrée), le celtisant Loth, né à Guéméné. Il a produit des marins : l'enseigne de vaisseau Bisson. Il a même eu pour héroïne, au XVIII^e siècle, une brigande authentique, Marion du Faouët, la fille aux cheveux rouges, qui détroussait les voyageurs et n'hésitait pas à assassiner ceux qui lui résistaient. Elle fut pendue à Quimper. Mais qu'on se rassure : les filles et les femmes qui fréquentent le pardon de Sainte-Anne du Bois ou celui de Saint-Fiacre n'ont plus des mœurs aussi sanguinaires. Marion du Faouët n'a pas fait école...

A Gourin, on est au pied de la Montagne Noire. La contrée est austère. Le sol lui-même est teint de la couleur de l'ardoise sombre qui l'affleure. Mais le petit bourg de Gourin, dans ce cadre sauvage, constitue une agréable oasis. Il s'est fâcheusement modernisé. En dépit de son aspect, le pays n'est pas dénué de ressources et chaque année les éleveurs font courir leurs chevaux devant la chapelle de Saint-Hervé pour remercier ce saint protecteur de leurs bêtes. La route qui mène à Pontivy, en venant de Gourin, offre aussi cet aspect mélancolique des terres de marais et de landes. On longe la lisière de la forêt de Quénécan qui appartient aux Côtes-du-Nord. On retrouve le canal de Nantes à Brest, plus somnolent que jamais depuis que le barrage de Guerlédan a arrêté son trafic déjà réduit.

En créant un vaste lac artificiel au cœur de ce pays désolé, les ingénieurs ont involontairement ajouté de la beauté à un paysage qui n'en manquait pas. Le barrage permet d'obtenir une force motrice qui distribue l'électricité à l'intérieur de la Bretagne. Tous les sites de cette contrée sont pittoresques : le plus curieux est le ravin de l'Enfer près de Cléguerec. Les églises sont surmontées de tours trapues. La plupart restent inspirées de l'architecture bretonne, mais on rencontre aussi quelques clochers d'ardoise : on approche du pays gallo.



KERNASCLEDEN. FRAGMENT DE LA DANSE MACABRE.



LE LAC DE GUERLÉDAN.

Aussi bien, à Pontivy, parle-t-on à la fois breton et français. Cette ville, la troisième du Morbihan par l'importance de sa population, située au point de jonction du Blavet et du canal de Nantes à Brest, ne fut longtemps qu'une place forte des Rohan. Une porte de ville et un château du xv^e siècle aux tours solides subsistent encore; on contempera aussi le vieux quartier de la place du Martray ou de la rue de Loumel. L'église Notre-Dame de la Joie unit le Pontivy des Rohan à la ville de Napoléon. C'est un édifice ancien, que bien des restaurations ont abîmé. Le double porche reste beau. La ville neuve bâtie sur les ordres de l'Empereur qui voulait en faire une capitale du centre de la Bretagne étale sa place d'Armes trop grande, sa caserne et ses rues qui évoquent les victoires de l'Empire. C'est le Pontivy impérial.

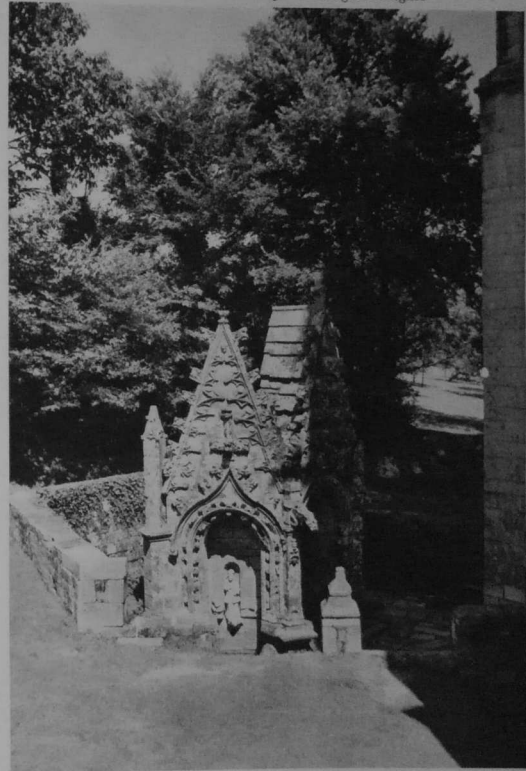
Les environs, tout arrosés d'eaux poissonneuses, font la joie des pêcheurs à la ligne. On ira sonner la cloche de Saint-Mériadec près de Stival (qui a des fresques anciennes et des vitraux rutilants), admirer la chapelle de la Trinité en Cléguérec et boire l'eau curative de la fontaine des Carmes ou celle de Saint-Nicolas-des-Eaux. Près de Bieuzy, dans une

boucle du Blavet, la Vénus d'Ille ou de Quinipily, que les gens appellent la Sorcière, est invoquée par les femmes stériles. Son pouvoir se maintenait depuis l'époque celtique, en dépit des efforts du clergé : un évêque de Vannes, au xvii^e siècle, l'avait fait jeter dans le Blavet, mais les paysans s'empressèrent d'aller la repêcher. Ils ne sont pourtant pas plus superstitieux qu'ailleurs. Mais ils tiennent à leurs traditions, restent fidèles à leurs croyances. Près de Camors, les mères plantent des croix pour guérir les enfants atteints de coliques. A Locminé, dont une chanson joyeuse a popularisé le nom, saint Coloman est la Providence des faibles d'esprit et des imbéciles. On pourrait le prier ailleurs qu'en Bretagne... L'église

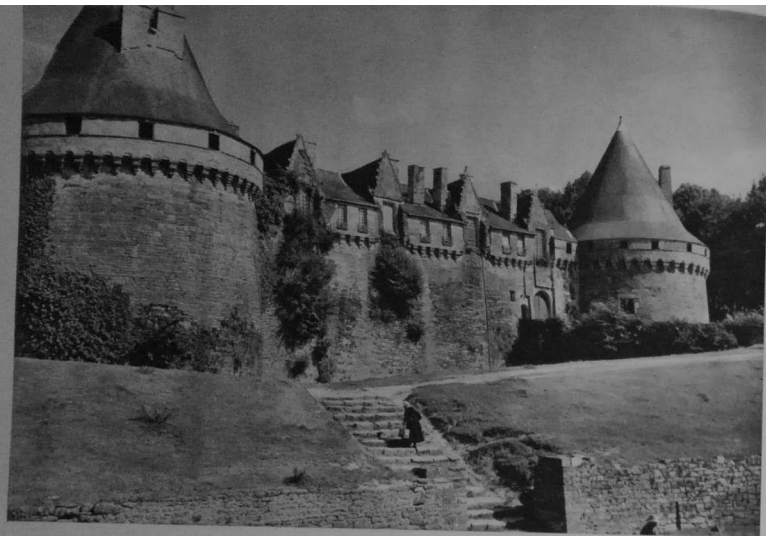
de Locminé est double et possède deux clochers et deux façades. Les édifices intéressants restent très nombreux. Tous, ou presque, méritent une visite. Il faut au moins contempler le délicat ensemble de Quelven en Guern : chapelle, piscine, chaire extérieure sont de style gothique flamboyant et leurs sculptures taillées dans le granit valent les meilleures.

Cette contrée est riche et fertile. Les fermes sont souvent flanquées d'une tour, ou d'un escalier extérieur qui leur donne un petit air de manoir; mais d'autres sont plus modestes.

Quand on parvient à Josselin en suivant la vallée de l'Oust, on reste saisi par l'aspect massif du château dont les trois tours dominent orgueilleusement la rivière et semblent soudées au roc. On



FONTAINE
SAINT-NICODÈME
EN PLUMÉLIAU.



PONTIVY. CHATEAU DES ROHAN (XV^e s.).

ressent l'impression de se trouver devant le type même de la forteresse médiévale, impenable et rude, à peine ouverte sur l'extérieur par quelques baies encadrées de moulures. Cette forteresse n'est pourtant pas tellement vieille. Elle a été rebâtie au XV^e siècle, à l'issue des guerres franco-anglaises qui, si longtemps, ensanglantèrent la Bretagne. Mais on a utilisé les bases de la citadelle primitive, solide place forte qui, au cœur du duché, symbolisait depuis 1370 la puissance de cette grande famille des Clisson, possesseurs de cette importante châtellenie. Josselin coupait en deux la Bretagne et menaçait la puissance ducale elle-même. De fait, le connétable, Olivier de Clisson guerroya plusieurs fois contre Jean IV lui-même.

Il mourut d'ailleurs à Josselin en 1407 et fut enterré dans la collégiale Notre-Dame du Roncier, noble église de style gothique qu'il avait comblée de ses dons. Sa statue funéraire et celle de sa femme, Marguerite de Rohan, y gisent côte à côte. Leur fils, Jean II de Rohan, fut le grand restaurateur du château. On lui doit cette exquise façade intérieure, bijou de ciselure et pierre sculptée où s'enchevêtrèrent avec un art raffiné et opulent les pinacles, les crochets, les choux frisés et les accolades dominées partout par les deux initiales A. P. : « A Plus », devise orgueilleuse de cette famille qui proclamait, on le sait :

*Roi ne puis, prince ne daigne,
Rohan suis.*

« A Plus », la devise convenait merveilleusement à ce château. Jean II de Rohan prétendait rivaliser de magnificence avec celui que son cousin le duc François faisait, à la



COIFFES DU PAYS DE BAUD.

même époque, ériger en sa bonne ville de Nantes. Et, en vérité, l'on se demande à qui va la couronne. Les deux fastueuses demeures sont bien dignes l'une de l'autre.

La petite ville de Josselin paraît un peu écrasée par la masse du château. Elle étage ses maisons basses au penchant de la colline, le long de petites rues qui dégringolent rudement vers la vallée. Les logis entourent le château et l'église, dédiée à cette Vierge du Roncier qu'un paysan, selon la légende, découvrit au pied d'un fouillis de ronces. C'est une Vierge noire, type assez rare en Bretagne.

Sur la route de Rennes à Vannes au delà de Josselin, il ne faut jamais manquer de faire halte dans le petit bourg de Guéhenno. Là se dissimule près de l'église un des beaux calvaires, le plus oriental de nos grands calvaires et aussi l'un des plus anciens. Il est en effet daté de 1550 et a pour auteur un certain Guillouic, imagier de village, assu-

rément, mais qui révèle déjà une singulière maîtrise. Toutes les scènes et les personnages qui deviendront classiques dans les calvaires bretons, les saintes femmes, le coq du reniement de Pierre, les quatre grands prophètes y sont représentés. Le calvaire a été assez abîmé pendant la Révolution, mais le curé de Guéhenno l'a habilement restauré au XIX^e siècle.

Entre Josselin et Ploërmel, on longe la lande de Mi-Voie sur



PONTIVY.
LE MARCHÉ.

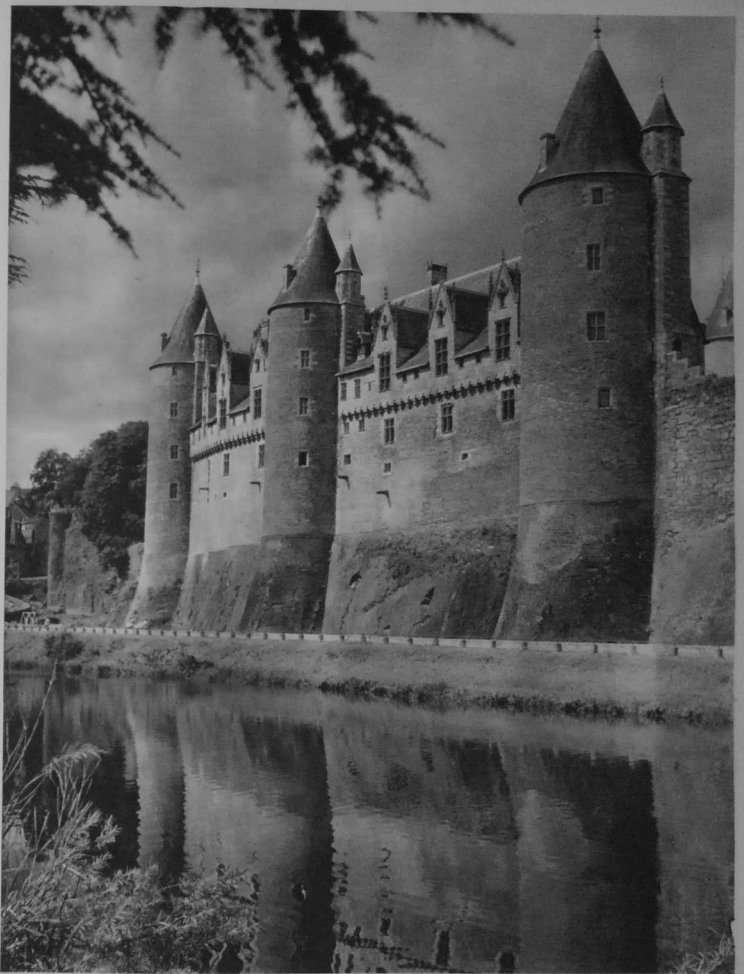
laquelle eut lieu le fameux combat qui opposa trente Anglais alliés de Jean de Montfort aux trente partisans de Charles de Blois. Les premiers étaient commandés par Bemborough, les seconds par Beaumanoir. Ce fut ce dernier qui triompha non sans avoir été grièvement blessé (26 mars 1351). Une pyramide commémore ce fait d'armes.

Ploermel est une jolie petite ville qui est fière de posséder quelques beaux édifices. Elle fut fondée, dit-on, par le pieux ermite Arnel, qui avait reçu mission d'évangéliser la contrée. Il y parvint sans peine en domptant suivant l'usage les dragons, symbole du paganisme, et en faisant jaillir du sol l'eau vive de la foi. Rendez-vous des ducs de Bretagne, Ploermel était admirablement située tout près des profonds fourrés de Brocéliande si propices aux exploits des chasseurs.

Aussi les ducs accomplirent-ils de fréquents séjours dans cette ville qui leur dut en partie la magnificence de son église. Deux d'entre eux, Jean II et Jean III, avaient été inhumés au couvent voisin des Carmes. Après la Révolution, leurs statues tombales de marbre blanc qui les représentent, en armures, les mains jointes, furent transportées dans l'église.

Celle-ci appartient à la dernière période du style gothique. Déjà les sculptures placées dans les voussures du portail nord sont de la Renaissance. Elles datent d'ailleurs de 1535. Ces motifs sculptés ne manquent pas de gaillardise. Pourquoi faut-il qu'un bombardement meurtrier

CALVAIRE
DE GUÉHENNO.



CHATEAU DE JOSSELIN AU BORD DE L'OUST.

et imprévisible ait détruit la belle suite de verrières qui fermait les baies de l'église ? Elles constituaient une des plus chatoyantes parures de ce monument.

D'autres maisons de la Renaissance ont péri pareillement au cours de cet unique bombardement. Chose étrange, les logis de bois ont mieux résisté que ceux de pierre. On les restaure avec d'autant plus de piété qu'ils sont devenus plus rares.

Le couvent des Carmes que les Etats de Bretagne choisirent à plusieurs reprises comme siège de leur assemblée renferme encore sous son cloître paisible quelques statues tombales, comme celles du seigneur de Montauban et de son épouse. C'était alors un honneur que de pouvoir reposer dans ce monastère, aux côtés des deux ducs.



PLOERMEL, MAISON GARO.

Ploermel a gardé assez bien sa physionomie antique. Elle reste une ville de chapelles, de couvents : voici l'Institut des frères fondé par Jean de Lamennais, frère de Féli.

Les eaux ne manquent pas autour de la ville. L'Yvel est une fraîche rivière, l'étang au Duc une large nappe d'eau ombragée de belles frondaisons. Le pays est rustique et plaisant. Plus d'un porche finement ciselé se dissimule dans un petit village. Celui de Saint-Golven retiendra le regard, comme le calvaire à personnages dressé auprès de cette église.

Pays de paix et de sérénité qui pourtant fut rudement troublé en 1944. Les landes de Saint-Marcel entre Ploermel et Malestroit sont entrées dans l'histoire de la résistance et du maquis breton. Là, se déroulèrent en juillet 1944 d'âpres combats où l'on vit les bataillons des Forces françaises de l'intérieur aidés de parachutistes résister longtemps aux troupes allemandes qui se sont vengées de leur échec en incendiant sauvagement le village et toutes les fermes environnantes.

PLOERMEL, ÉGLISE SAINT-ARMEL.
DÉTAIL DU PORTAIL NORD.

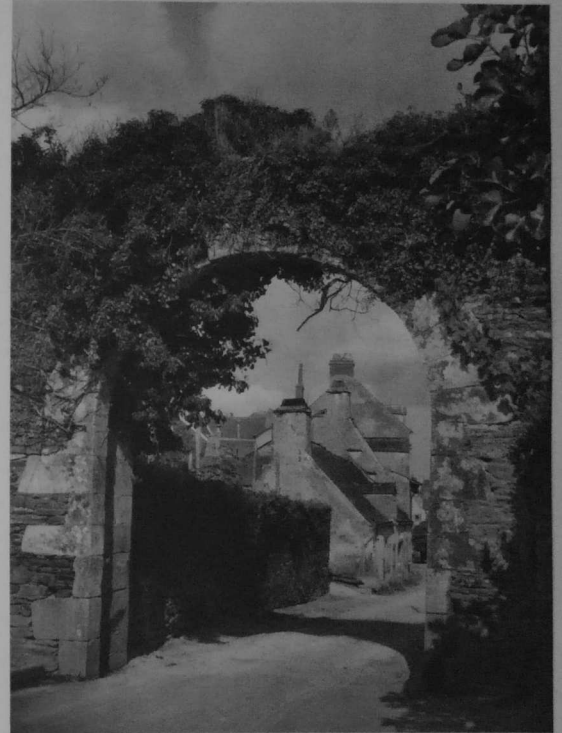
Malestroit est le centre de la contrée, sur le canal de Nantes à Brest qui coule sans hâte entre deux files de peupliers. Ancienne baronnie de Bretagne, elle devait à ce titre de députer des représentants aux Etats et de posséder une communauté de ville. Ce n'est plus qu'un gros marché agricole. Mais la cité garde un reflet de son ancienne prospérité : sur la place du Bouffay et dans les rues étroites qui l'avoisinent, des logis du XVII^e siècle sont ornés de plaisantes sculptures : ici file une truie, ailleurs un lapin cabriole, et voici le bonhomme Malestroit lui-même qui frappe de son gourdin le dos de sa femme, dans l'espoir, vain sans doute, de la rendre plus docile.

L'église date du XV^e siècle. Elle est placée sous le patronage de saint Gilles. Mais les

gens du pays lui préfèrent saint Hervé et son bœuf qui, selon une légende, auraient été secourables à un pauvre paysan dont le char s'était embourbé. Ce bœuf-là n'est, en réalité, qu'un des symboles évangéliques qui sont sculptés au porche latéral.

Possession des seigneurs de Malestroit, qui comptaient parmi les plus puissants barons de Bretagne, — « Il n'est pas mal à l'étroit, celui qui compte tant de besants en son écu », proclamait fièrement la devise héraldique de leurs armes, neuf besants, — la ville soutint vaillamment

ROCHEFORT-EN-TERRE.
PORTE DE VILLE.





CHATEAU DE LARGOAT. LA TOUR RONDE.

plusieurs sièges pendant les guerres de Religion.

En continuant vers le sud, on observe bientôt un changement dans le paysage. La lande se fait plus fréquente, plus après ses abords. Le canal de Nantes abandonne ce pays tourmenté pour se diriger vers Redon. A l'opposé on rejoint le bourg de Rochefort-en-Terre, qui reste un des coins les plus pittoresques de Bretagne. C'est la Suisse bretonne. N'y cherchez point pourtant de sommets. Mais la route en lacet sinue dangereusement entre les gorges d'Arz et du Creuzon. Les couleurs de la végétation, violettes, mauves ou jaunes, se détachent sur l'ocre brun des rochers. Au sommet de la colline se dresse le château de Rochefort, bien placé pour défendre tout le pays environnant. Il fut longtemps entre les mains de la famille de Rieux. Des fortifications qui jadis entouraient la ville, il reste seulement quelques tours à demi ensevelies sous la végétation et une porte, la porte Cadre. Le château a lui-même été restauré, mais avec goût et le pavillon ancien qui subsiste s'harmonise

heureusement avec les constructions nouvelles. L'église Notre-Dame de la Tronchaye fut enrichie des dons du maréchal de Rieux. Elle possède un intéressant mobilier : stalles, jubé et retable. Près du porche d'entrée s'élève un beau calvaire à personnalités.

Ça et là, dans le bourg, on découvrira encore quelques maisons anciennes. Elles disparaissent peu à peu, comme ont disparu de vieilles coutumes amusantes : telle cette foire aux cheveux, pittoresque et peu banale.

Au delà de Rochefort-en-Terre, on abandonne la Bretagne morbihannaise. Vers Allaire ou Malansac, le pays devient plus riche, les terres plus grasses. On retrouve la prospérité

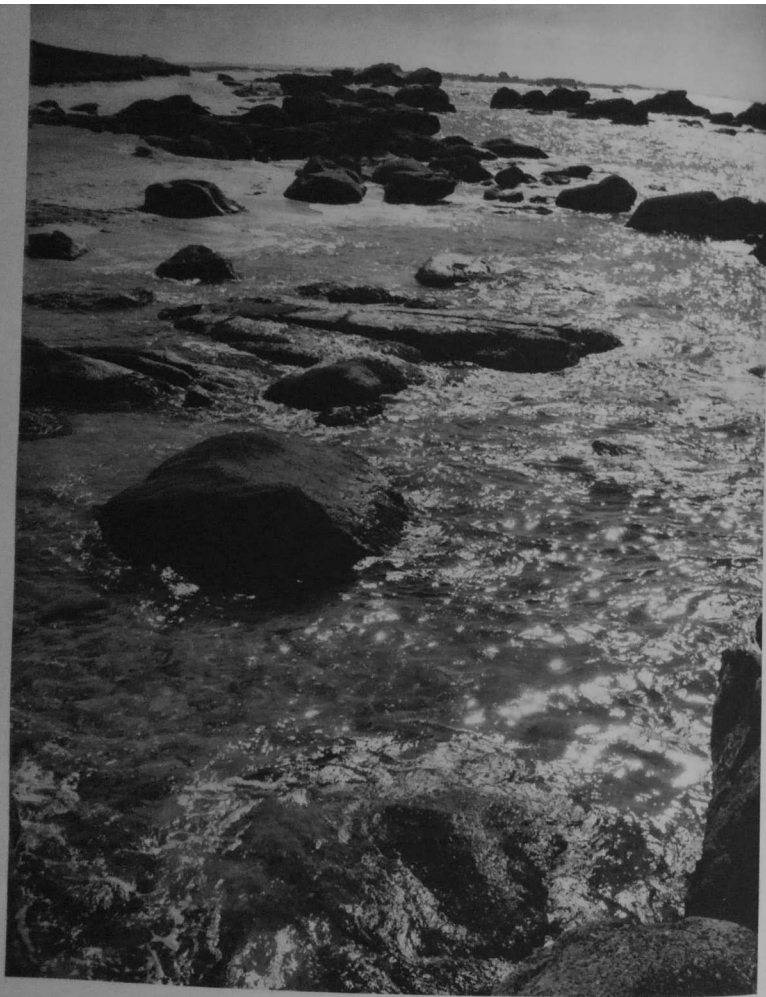
du pays de Redon. Près d'Elven, le château de Largoat permettra d'évoquer le souvenir tout littéraire du *Roman d'un jeune homme pauvre* d'Octave Feuillet. Mais qui donc lit aujourd'hui encore Octave Feuillet ?

C'est le maréchal de Rieux — toujours lui, on rencontre partout son souvenir et les traces de son passage, depuis Ploermel où il est enterré — qui fit reconstruire Largoat avec l'aide financière d'Anne de Bretagne. Le donjon, toutefois, est un peu plus ancien. Il fut achevé avant 1350 par Jean II de Malestroit. Henri Tudor y fut enfermé durant deux ans sur les ordres du maréchal.

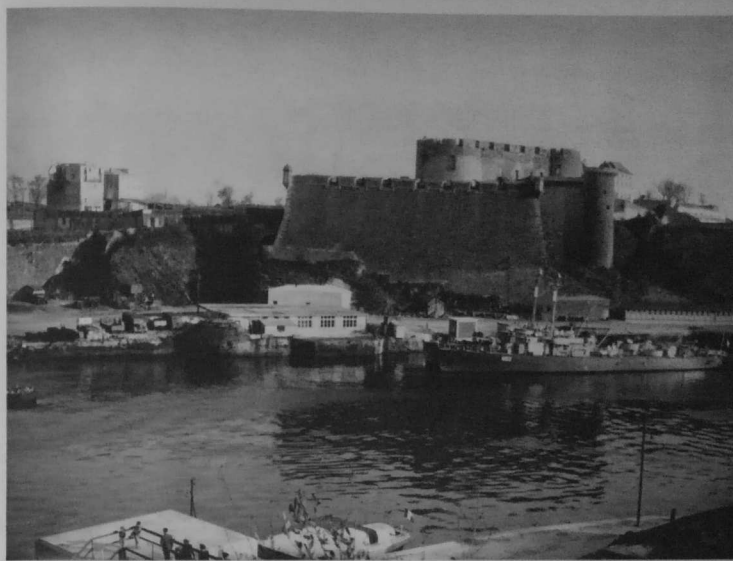
Largoat était l'une de ces forteresses qui barraient la route de la Bretagne intérieure. Elle protégeait les immenses landes de Lanvaux où ont longtemps dominé l'ajonc, le genêt et ces bois de pins qui, très droits, jettent alentour leur ombre maigre et odoriférante. Genêts, bruyères et pins, symboles de ce pays morbihannais que nous venons de parcourir, comme en sont aussi caractéristiques les maisons de granit aux petites baies, les lucarnes ornées de frontons arrondis et, à l'intérieur de ces rustiques logis, les beaux et robustes meubles. Le Morbihan conserve ses traditions. Son folklore qui a fait l'objet d'importantes études est un des plus riches de Bretagne : ne distingue-t-on pas — et ce seul chiffre est révélateur — près de quarante variétés de coiffes !



CHAUMIÈRE AU PAYS D'AURAY.



ROCHERS A LA POINTE DE PONTUSVAL.



LE CHATEAU DE BREST ET LA PENFELD.

LE FINISTÈRE

C'EST le plus varié, le plus original des départements bretons. C'est aussi le plus riche en curiosités naturelles, en beautés architecturales. Quand on visite les autres départements de la péninsule armoricaine on peut, sans regret, négliger telle ou telle contrée moins caractéristique. Dans le Finistère, tout mérite d'être admiré, donc décrit. Un livre entier n'y suffirait pas. Aussi n'a-t-on cherché dans ce chapitre qu'à signaler ce que ce département offre de plus remarquable.

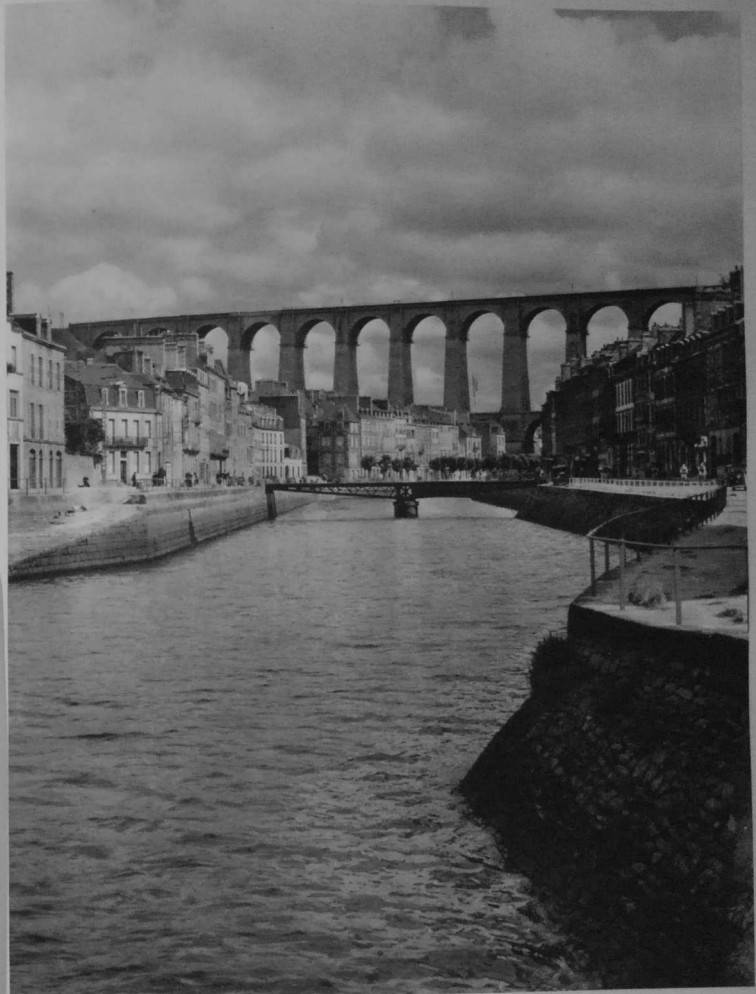
Il possède, comme ses voisins, un double aspect maritime et continental. Le premier est d'une rare diversité : la côte de la Manche, dans le Léon, toute découpée par des rivières venues de l'Arrée, le Jarlot, la Penzé, ou par les profondes échancrures des Aber, s'achève à la pointe Saint-Mathieu. La péninsule de Crozon, étrangement divisée, ferme la magni-

si que rade de Brest qui est constituée par les larges embouchures de la Penfeld, de l'Elorn et de l'Aulne. L'autre face de la péninsule est continuée par une côte incurvée, la baie de Douarnenez, à quoi correspond, passé la pointe du Raz et le Cap, la baie d'Andierne, plus ample encore. On arrive ainsi à la côte sud que baigne l'océan Atlantique. Et c'est la pointe de Penmarc'h, puis les innombrables dentelures du rivage entre lesquelles se fauflent les délicieuses rivières de Cornouaille : Odet, Aven, Isolle, Ellé. Peut-on



BREST. L'ARSENAL AVANT SA DESTRUCTION EN 1944.

imaginer paysages plus variés ? La monotonie n'est pas un défaut finistérien ! A l'intérieur, même diversité. La montagne domine le plateau. Tantôt elle s'approche tout près de la mer (au Ménez-Hom, près de Châteaulin), tantôt, au contraire, elle s'interrompt assez loin des côtes, comme la Montagne Noire. Le massif principal est constitué au nord par l'Arrée, où l'on se heurte au plus élevé des sommets bretons, le signal de Toussaines,



LE VIADUC DE MORLAIX.

près du Mont Saint-Michel de Brasparts, qui culmine à 385 mètres de hauteur. Les deux crêtes parallèles de la Montagne Noire, au sud, sont un peu moins élevées, mais leur apparence est plus austère.

Entre le Ménez-Hom et les Monts d'Arrée un bassin s'est formé : celui de Châteaulin qui n'a pas l'étendue de celui de Rennes, mais fournit tout de même par l'Aulne une voie de pénétration vers l'intérieur. Aussi bien, le plateau est-il largement entaillé : la vallée du Huelgoat est exquise de fraîcheur. L'intérieur du Finistère est loin d'être une succession de murailles arides, de sommets désolés ou de plates-formes dénudées entre lesquels s'étendent



SAINTE-JEAN-DU-DOIGT. PORTE TRIOMPHALE, FONTAINE MONUMENTALE ET CALVAIRE.

des marais ou des landes.

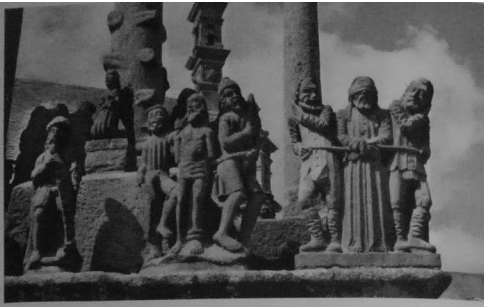
Toutefois la vie urbaine s'est presque exclusivement concentrée tout le long de la côte. Brest, la ville la plus peuplée du Finistère, était avant la guerre la capitale de la Marine française : son arsenal, son port de commerce et toutes les industries annexes contribuaient à une prospérité qu'elle sera longue à retrouver. Au cœur de la Cornouaille, Quimper est justement fier de sa cathédrale. C'est un centre de tourisme idéal. Pour visiter les ports voisins de Concarneau, de Pont-Labbé, la presqu'île de Douarnenez ou la pointe du Raz, un séjour de longue durée dans cette exquise cité est nécessaire. De même, on partira de Morlaix, dans le nord, pour parcourir le Léon. Douarnenez et Concarneau sont surtout des ports sardiniens et thoniers, tout grouillants d'animation et de gaieté.

Département très riche, le Finistère est aussi un des plus peuplés de France. La terre léonarde est féconde : c'est la ceinture dorée de la Bretagne, dont les primeurs sont partout



GUIMILIAU. DÉTAIL DU CALVAIRE.

appréciées. Le Léonard sait tirer à merveille parti du sol généreux qu'il cultive. La Cornouaille n'est pas moins prospère : de grasses cultures, fruits et légumes, l'enrichissent. Le Cornouaillais vit aussi de la pêche et les fabriques de conserves, de Douarnenez à Quimperlé, accueillent les ouvrières et contribuent à augmenter le bien-être du pays.



CALVAIRE DE SAINT-THÉGOÑNEC. LA FLAGELLATION ET LE CHRIST AUX OUTRAGES.

Si l'intérieur, dans la montagne, resta longtemps plus âpre, il s'est pourtant amélioré et le tourisme qui pénètre peu à peu dans les Monts d'Arrée et la Montagne Noire lui apporte maintenant ses ressources.

Et c'est justice, car nul département n'offre un nombre plus considérable de monuments. L'art breton, c'est dans le Finistère qu'il s'est épanoui le plus librement : terre des calvaires et des pardons, pour reprendre l'expression banale et consacrée. Les grands ensembles de Saint-Thégonnec, de Guimiliau, de Plougastel, de Pleyben, calvaires à personnages multiples, ossuaires, reliquaires, arcs de triomphe, portes monumentales entourant de leurs ciselures l'église, grandes cathédrales de Quimper, de Saint-Pol-de-Léon, chapelle du Kreisker dont la flèche est unique, mais aussi tant d'humbles sanctuaires, fontaines cachées dans l'ombre de chênes feuillus, oratoires dissimulés au creux des vallées, près desquels une vieille est en prière.

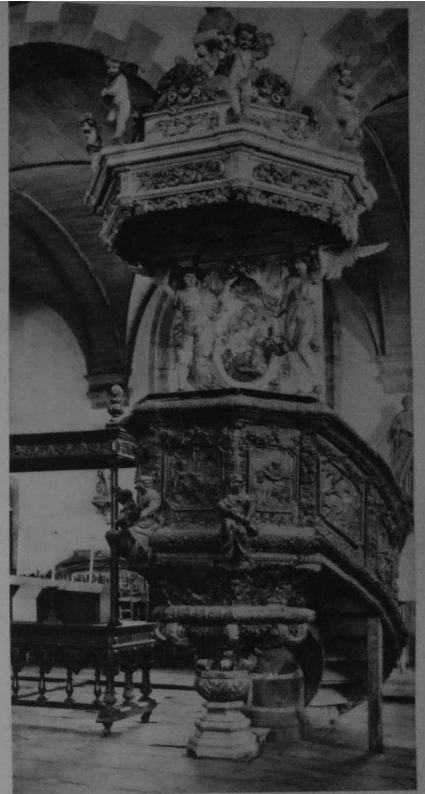
Richesse monumentale inouïe, diversité des coiffes, des costumes — les plus somptueux sont ceux de Cornouaille — pays idéal, le Finistère symbolise la Bretagne dans ses traits les plus expressifs et les plus attachants.

ÉGLISE DE GUIMILIAU. LE BAPTISTÈRE.



On a peine à penser qu'à la fin du xvi^e siècle, Brest ne comptait encore que 6.000 habitants. C'est qu'entre l'époque où les Romains avaient bâti un *oppidum* à l'embouchure de la Penfeld, et celle où Richelieu, puis Colbert, décidèrent de faire de cette ville un grand port de guerre français, aucun événement n'avait contribué à l'expansion de cette bourgade, simple village de pêcheurs protégé par une forteresse qui avait, au xi^e siècle, remplacé l'*oppidum* romain. Au contraire à partir du règne de Louis XIV, le développement devient intense : de grands monuments s'élèvent au long de la Penfeld ; l'arsenal est créé ; Vauban restaure et modernise la vieille forteresse ; il établit les remparts qui entourent encore la ville en 1939. La population atteint 30.000 âmes à la fin du xviii^e siècle.

Le xix^e siècle continua l'œuvre un moment interrompue sous la Révolution et l'Empire. Des rues nouvelles furent percées. En 1861 un grand pont unit les deux rives de la Penfeld. La ville, s'étendant toujours, s'empara de l'« Annexion ». Des industries envahirent les faubourgs. Cependant la présence ou le départ de nos grandes escadres faisait varier le chiffre de la population qui a dépassé pour toute l'agglomération brestoise 120.000 âmes avant 1913 et était retombé avant 1939 aux environs de 100.000 âmes.



SAINT-THÉOGONNEC. LA CHAIRE.

La ville a succombé pendant la guerre. Dès 1940, après le départ de nos unités navales et l'occupation des Allemands que l'héroïque résistance de quelques troupes



LAMPAUL-GUILMILIAU. MARTYRE DE SAINT MILIAU.
DÉTAIL D'UN RETABLE.

de terre et de mer avait un peu retardée, les bombardements aériens commencèrent sur la rade. Celle-ci abrita bientôt d'importants bâtiments comme le *Scharnhorst* ou le *Gneisenau*. Aussi les escadrilles alliées s'acharnèrent-elles sur le port. Jusqu'en 1944, 105 bombardements provoquèrent la mort de 402 civils. Cependant, pour graves qu'ils aient

été, les dégâts dans la ville n'étaient pas irréparables.

Le siège, entrepris par les troupes américaines du général Middleton le 6 août 1944, dura jusqu'au 18 septembre. Durant ces six semaines d'épouvante, les Bretois restés fidèles à leur ville connurent le plus rude calvaire. Près de cinq cents d'entre eux périrent, dans un profond abri, par suite de l'explosion de munitions qui y avaient été entreposées par les Allemands.

Quand les troupes américaines pénétrèrent dans la cité, Brest n'était plus qu'un amoncellement de ruines que l'on a fait maintenant disparaître. Incen-



COMMANA.
LE FORCHE
(XVII^e s.).



SAINT-THÉGONNEC. L'OSUAIRE.

diée, l'église Saint-Louis (dont on a pu sauver quelques objets mobiliers), rasés la Préfecture Maritime (ancien hôtel Saint-Pierre) et l'hôtel de La Motte-Piquet, effondrés les nobles bâtiments du XVIII^e siècle à l'intérieur de l'Arsenal. C'est tout juste si l'on a pu sauver la façade de la Majorité générale.

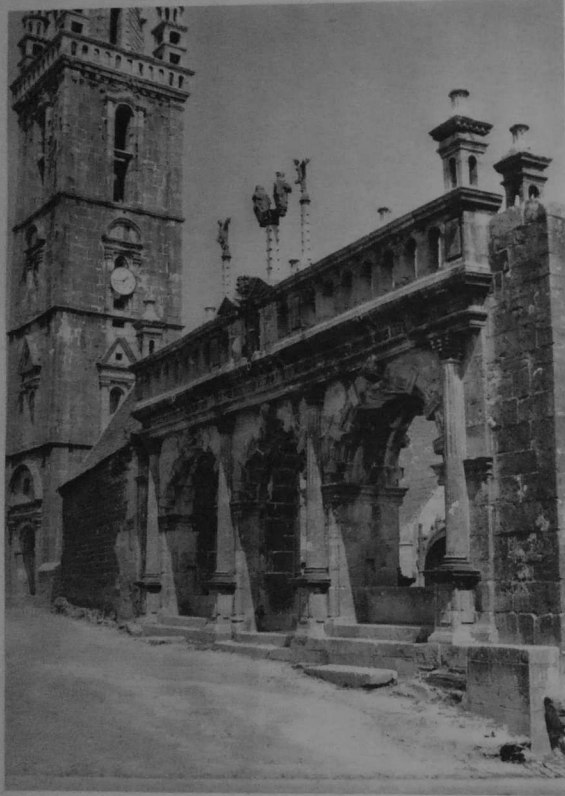
Par chance, le vieux château avec ses bastions, ses tours médiévales, n'a pas trop souffert. Il pourra être restauré et servira de siège à la Préfecture Maritime. Mais les fortifications de Vauban qui cernaient encore la ville, les portes qui donnaient au vieux Brest un caractère si particulier ont définitivement disparu. On comble la rue Louis-Pasteur. On nivellement partout. On a respecté le tracé des rues tout en les rectifiant et en les élargissant. Les maisons qui les borderont n'auront pas plus de trois étages.

Car Brest a déjà retrouvé la Marine et, avec la Marine une surprenante activité. Les

quais du port de commerce sont refaits ; les bassins de l'Arsenal, dégagés. Les Ateliers ont repris toute leur animation. La capitale de la Marine française ressuscite peu à peu.

Sur la rade, le cours d'Ajot offre toujours une perspective magnifique : c'est une splendide promenade qui permet de contempler cette baie peut-être unique au monde, que ferme l'étroit goulet. Les chantiers de la Penfeld vibrent à nouveau de mille bruits.

Les environs de Brest, banlieue industrielle où les usines chimiques succèdent



SIZUN. L'ARC TRIOMPHAL.

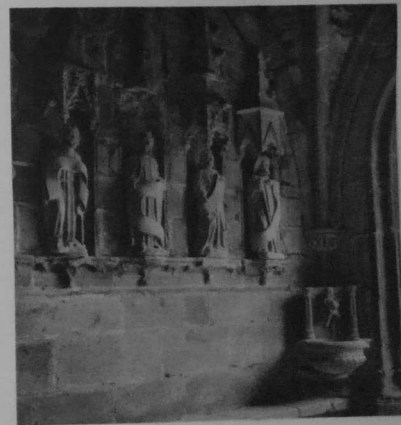


LA MARTYRE, L'OSSUAIRE ET LE PORCHE MÉRIDIONAL.

aux brasseries, les chantiers de construction maritime aux fabriques de boulets et de briquettes, ces environs-là, Lambézellec, Saint-Pierre-Quilbignon, Saint-Marc, ont pareillement subi les conséquences du siège.

Morlaix est une cité mi-trécorroise, mi-léonarde. Ce fut longtemps un des ports principaux de Bretagne, une ville-confluent, où le Kefflent et le Jarlot s'unissent avant de gagner la Manche. Et ce port florissant s'attira souvent les coups des Anglais qui l'assiégèrent plus d'une fois et maltraitèrent en particulier la ville en 1522. Les bourgeois obtinrent alors l'autorisation de fortifier l'embouchure de leur rivière et de construire ce château du Taureau qui veille sur la passe. Devenu prison d'Etat au XVIII^e siècle, le Taureau reçut un illustre captif, le procureur La Chalotais.

INTÉRIEUR DU PORCHE CI-DESSUS. LES APÔTRES ET LE BÉNÉTIER AVEC L'ANKOU.



Le long des quais — quai de Léon, quai de Trécor — où les caboteurs viennent décharger du charbon, s'élevaient les hautes et fières maisons des armateurs morlaisiens. Hélas ! le temps est passé où le négoce de la toile et des épices rangeait Morlaix parmi les premières villes bretonnes, avant Saint-Malo. La décadence remonte au XVIII^e siècle.

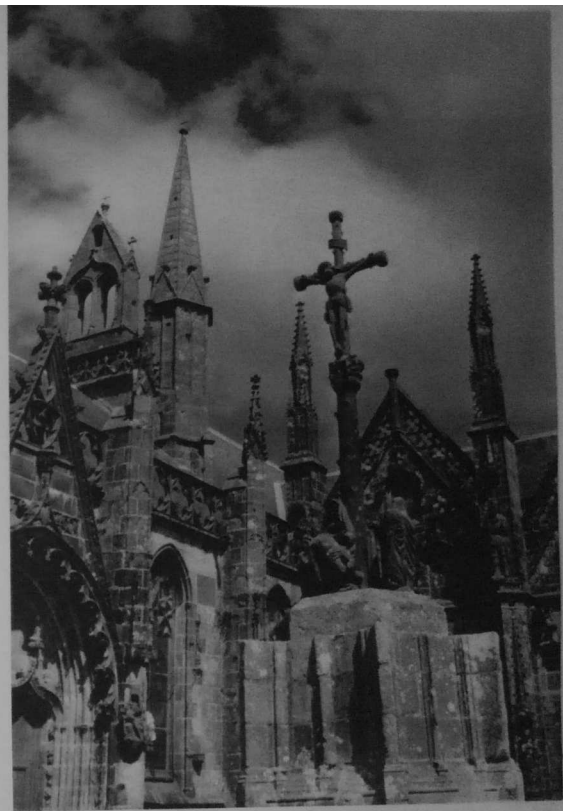
Mais les foires aux chevaux demeurent fréquentées : plus de 3.000 y sont encore amenés à la Foire-Haute et les paysans y réalisent de fructueuses affaires.

On a, sur le cours du Kefflent, établi un jardin public : on a édifié, pour permettre le passage de la ligne Paris-Brest, le gigantesque viaduc d'où le voyageur découvre toute la ville. Mais on a fait disparaître les fortifications ; des trois églises de Morlaix, seule Saint-Melaine est belle. Les bombardements qui visaient le viaduc et ont causé tant de victimes et de dégâts ne l'ont pas trop abîmée. Il reste quelques rues tortueuses, échappées du XVI^e siècle, quelques logis aux façades de bois sculptées : l'une d'elles reçut naturellement la visite de la reine Anne. Morlaix a perdu une partie de ses atours anciens ; elle a pourtant du pittoresque et ses

CHATEAU DE KERJEAN.
LA COUR ET LE PUIS.

environs sont admirables. Sous les grands arbres de Traoufeuteniou, le maréchal Foch aimait de se reposer ; et le général Weygand était devenu lui aussi morlaisien. La rivière de Morlaix, entre de grands massifs verts, bruns ou violets suivant les saisons, offre une succession de paysages délicats : elle s'élargit pour atteindre Carantec, plage mondaine tournée d'un côté vers le Trécor, de l'autre vers le Léon et, sur la rive droite, le port de pêche du Dourduff.

A l'est de Morlaix, la côte (qui appartient au Trécor) est superbe. Trégastel et Locquirec se disputent les amateurs de pêche, de soleil et de repos. Saint-Jean-du-Doigt s'honore de posséder une relique de saint Jean-Baptiste et le culte du Précurseur a remplacé celui de Mériadek, patron primitif dont le crâne est conservé dans un chef d'argent. Le doigt de saint Jean est placé dans un reliquaire de vermeil que l'on sort le 24 juin, précédé de la somptueuse croix à clochettes, don d'Anne de Bretagne. Au retour, les pèlerins recueillent, pour être



LE FOLGOËT. CÔTÉ MÉRIDIONAL. GABLES, CLOCHETONS ET LE CALVAIRE.



AU PARDON DU FOLGOËT. COSTUMES DE LA VALLÉE DE L'ELORN.

calvaires, le pays de la Renaissance bretonne.

Le Léonard, dont la noblesse d'allure est réputée, le Léonard est un grand seigneur sérieux, certes, obstiné à faire rapporter toujours davantage à ce sol que le Ciel lui a imparti, aimant moins les distractions que ses voisins du Trégor, et de Cornouaille, soucieux des biens de la Terre, et de conserver à son pays la réputation d'être le meilleur de France pour l'élevage des chevaux et de fait, grâce au Léon, le Finistère se place à la tête des départements français, soucieux aussi des biens de l'autre monde.

Un grave Léonard fuit les plaisirs du diable affirmait Brizeux. Et peut-être dans ce caractère sérieux faut-il chercher la raison profonde du goût qu'il manifesta toujours pour ses églises et ses calvaires.

Car c'est lui qui les a désirés, voulus, qui a

PLOUGASTELS AU PARDON DU FOLGOËT.

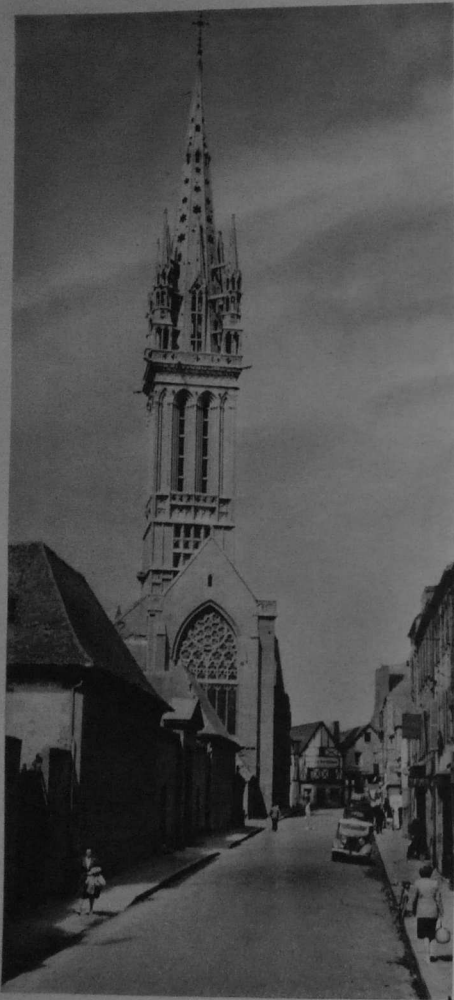


soulagés de leurs misères, l'eau de la fontaine à trois vasques. Un incendie a malheureusement détruit en 1925 la flèche de l'église. A l'intérieur des terres, il faut aller jusqu'à Lanmeur dont l'église a conservé une crypte romane dédiée à saint Melar, jeune prince de Cornouaille assassiné par son oncle.

A l'ouest de Morlaix, c'est vraiment le Léon. On a reproché à ce pays d'être monotone : trop de betteraves, de choux, d'artichauts, de pommes de terre ! Effectivement, ce plateau, dont l'altitude dépasse rarement 60 mètres, est peu ombragé ; de grandes étendues sans horizon, parfois des marais. Mais le reproche est injuste, car il suffit d'une rivière pour faire naître une vallée fraîche et ombragée, d'un roc couvert de bruyères pour colorer le paysage. Les rivages sont attrayants. Et puis, le Léon, c'est le pays des châteaux, des églises et des



LE FOLGOËT. LE JUBÉ (XV^e S.).



contribué à leur érection. On sait combien l'art breton est un art populaire. Guidé par sa foi, piqué d'émulation aussi, parce qu'il ne voulait pas que sa paroisse soit moins ornée que celle du voisin, il a généreusement donné ses richesses pour élever, du XVI^e au début du XVIII^e siècle, ces monuments qui font la gloire de son pays.

Les calvaires sont les plus célèbres de ces monuments. On peut chercher l'origine de cette figuration de la Passion dans le désir qu'eurent les sculpteurs d'imiter les mystères jadis joués devant les porches des églises. Il semble qu'ils aient voulu fixer dans la pierre les attitudes et les gestes des acteurs qui représentaient ces scènes sacrées, chaque année rappelées aux fidèles le soir du Vendredi Saint : le reniement de Pierre, la montée au Golgotha, les saintes femmes, etc. Chaque paroisse voulut posséder son calvaire, aussi riche, aussi pourvu de personnages qu'il parut possible. Et c'est ainsi qu'on multiplia les épisodes de la Passion, qu'on sculpta de véritables foules qui se pressent au pied de la croix, qu'on ajouta maints épisodes.

C'est autour de Morlaix que s'élèvent les plus célèbres calvaires, celui de Plougonven, daté de 1554, au piédestal polygonal; les scènes taillées dans le granit bleu de Kersanton s'ordonnent sur deux étages en l'honneur de saint Yves dont la statue figure au pied de la Croix; trente ans plus tard, environ, on édifie le calvaire de Guimiliau, véritable monument, percé d'ar-

SAINT-POL-DE-LÉON.
NOTRE-DAME DU KREISKER.

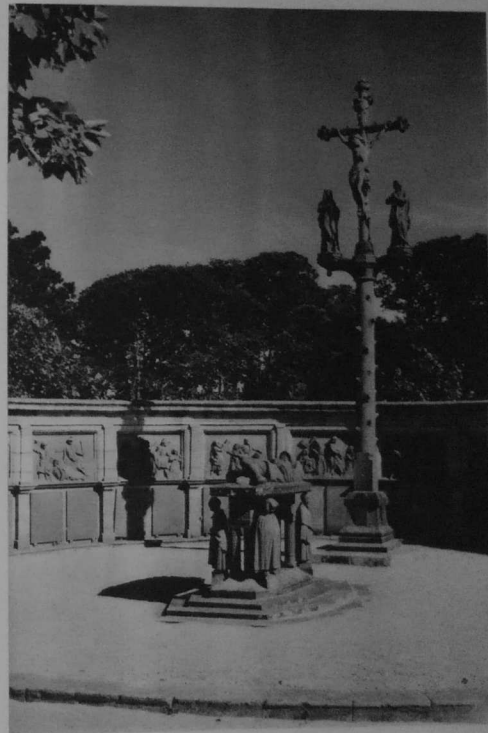


SAINT-POL-DE-LÉON. DÉTAIL DES
STALLES DE LA CATHÉDRALE.

Mais à côté du calvaire, d'autres annexes de l'église complètent l'ensemble architectural : portes triomphales qui ouvrent sur le cimetière; ossuaires, chapelles funéraires entourent l'église. La Renaissance y domine toujours, avec ses niches, ses colonnes et ses pilastres surmontés de chapiteaux corinthiens, toute cette décoration antique adaptée au dur granit breton. Les plus intéressants, les plus célèbres de ces ensembles, c'est encore à Guimiliau ou à Saint-Thégonnec qu'on les trouvera. Les paroissiens de ces deux villages rivalisèrent pendant deux siècles pour posséder les plus beaux monuments. Rien n'arrêtait les fidèles

SAINT-POL-DE-LÉON.
MONUMENT AUX MORTS PAR
QUILLIVIC. PARTIE CENTRALE.

cadés, orné de colonnes et comportant un escalier qui permet d'accéder à la plate-forme. A côté des Évangélistes et des scènes de la Passion, le sculpteur a représenté l'Enfer où est précipité Katel-Gollet, Catherine la Perdue, symbole de la vierge folle qui a profané l'Hostie Sainte. Enfin au début du XVIII^e siècle, à Saint-Thégonnec, le socle du calvaire est une dalle sur laquelle sont groupées les scènes de la Passion et d'où émergent les fûts des croix. Presque tous les calvaires du Finistère se rattachent à ces trois types d'architecture. Il faudrait citer tous : Lampaul-Guimiliau, Commana, Saint-Servais et combien d'autres.



dans leur soif de nouveauté et d'opulence. Ici on a refait la tour, là lancé une flèche aigue au-dessus de la campagne ou ajouté un porche où veillent les douze Apôtres. Mais il faudrait tout énumérer : l'arc de triomphe de Sizun, le vitrail et le jubé de La Roche, près des ruines romantiques du château du roi Morvan, le porche et l'ossuaire de La Martyre, l'ensemble architectural de Pencren. On y renonce, laissant au voyageur la joie de la découverte.

A l'intérieur, on admirera encore jubés, retables, baptistères ou chaires à prêcher. Que de fines ciselures, que de détails originaux portent la marque de l'incomparable maîtrise des artisans qui les exécutèrent !

Mais l'architecture religieuse n'a pas seule produit des édifices de grande beauté : quelques châteaux soulignent la magnificence des seigneurs du pays léonard. Kerjean, devenu aujourd'hui un musée, est hautement réputé. Quand Louis Barbier s'y installa, au milieu du XVI^e siècle, le temps des guerres semblait passé. Le château a pourtant encore double enceinte et des mâchicoulis. Mais la Renaissance s'épanouit sur la façade, le portail de la seconde enceinte et jusque dans le vieux puits sous son dôme de pierre. En dépit des restaurations, c'est une belle demeure et l'on comprend que le roi Louis XIII l'ait jugée digne du séjour d'un souverain.



ROSCOFF VU DE LA JETÉE DU PORT A MARÉE BASSE.

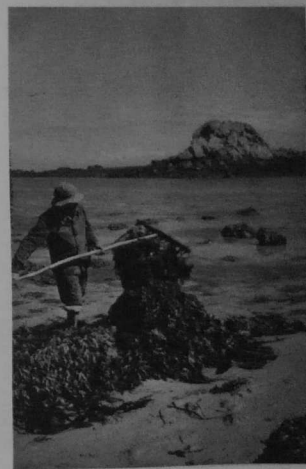


BRULEURS DE GOËMON SUR LA CÔTE DU LÉON.

Kerjean est dans la commune de Saint-Vougay; les ruines de Kergounadech se cachent près de Sibiril. Il n'en reste guère que de hautes cheminées et des pans de murs. Kérouzéré, près de Sibiril, est en meilleur état, les guerres de Religion l'avaient pourtant bien abîmé. Mais on l'a adroitement restauré.

Saint-Pol-de-Léon fut longtemps la capitale religieuse du pays. Dès l'époque romaine, un camp de légionnaires (*castra legionum*) s'y était fixé. Quand l'évêché s'y établit, on mit la contrée sous la protection de Paul-Aurélien, le grand apôtre du pays. Et Kastel-Pol s'entoura de fortifications que le Plantagenêt Henri II fit disparaître.

Alors Saint-Pol se contenta d'être cité religieuse. Vers la fin du XIII^e siècle, des architectes, peut-être venus de Normandie, entreprirent la nef de la cathédrale. Ils avaient même amené leur pierre de Caen au ton crème. La nef fut achevée au XIV^e; au XV^e on éleva le chœur; l'ensemble ne fut terminé qu'un siècle plus tard. Dans l'ensemble, le style de cette cathédrale l'apparente aux édifices de Normandie. Le triforium, la galerie de circulation à la base des fenêtres, le déambulatoire du chœur, autant d'éléments caractéristiques. Les flèches de l'église sont du XIII^e et la rosace méridionale est belle.



RAMASSAGE DU GOËMON.

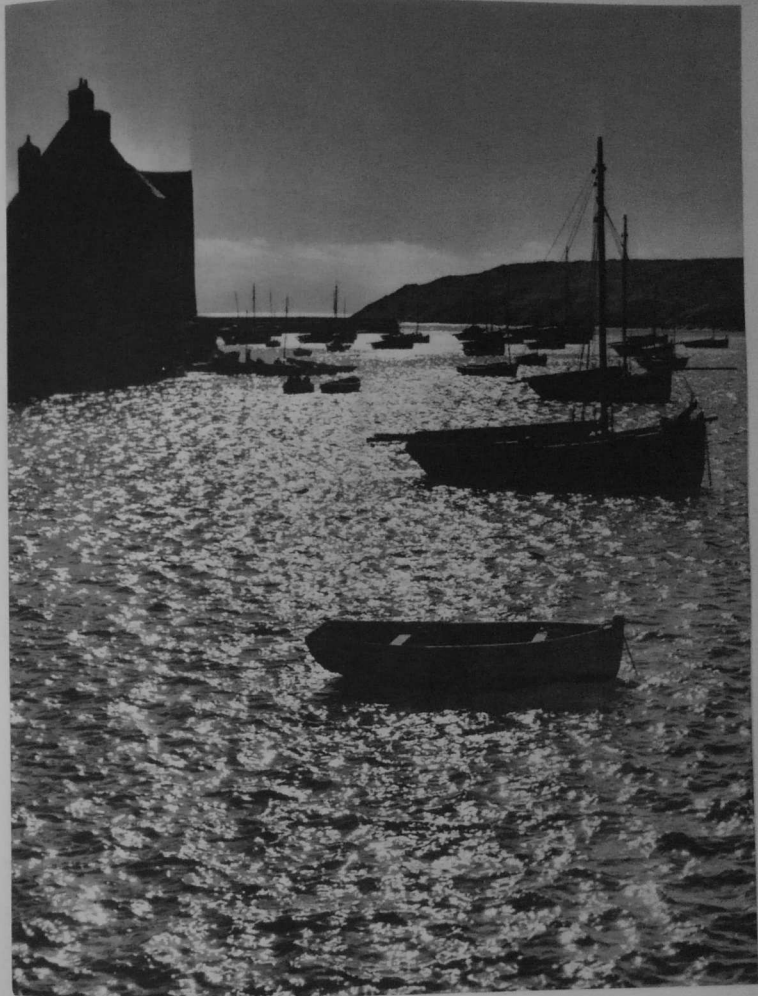
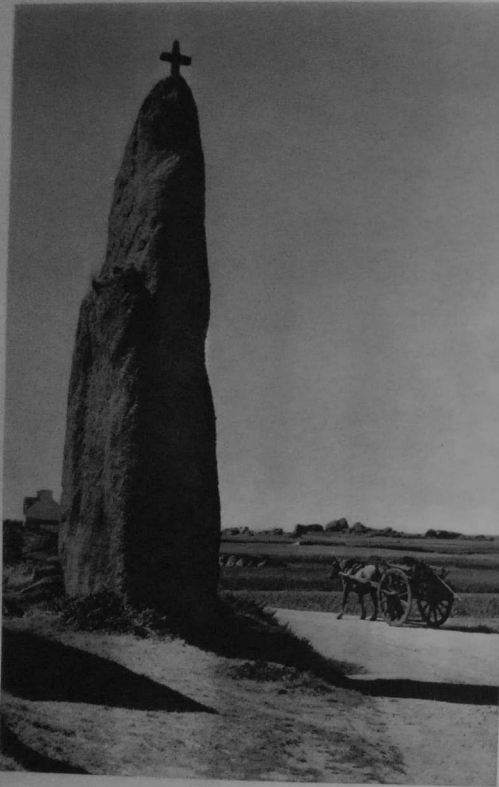
Le Kreisker n'était qu'une chapelle municipale à la curieuse façade latérale, faite d'une succession de pignons. Sur la partie centrale, on a monté une flèche splendide, haute de 77 mètres. La pureté des lignes verticales, l'aisance avec laquelle l'architecte a distribué les jours, a su passer du plan carré de la tour au plan octogonal de la flèche, en font un vrai chef-d'œuvre. Il ne faut pas quitter l'Armorique sans l'avoir admiré.

Dans la vieille cité que le souffle marin balaie sans trêve, des maisons à façades sculptées bordent les rues. On doit le monument aux morts de la guerre 1914-1918 à un grand sculpteur breton contemporain : Quillivic. Il était juste qu'il en fût ainsi dans la ville qui sans doute vit, au xv^e siècle, naître Michel Colombe.

Saint-Pol-de-Léon est, au cœur de la ceinture dorée, le pays des choux-fleurs et de bien d'autres primeurs. Ce sont les oignons qui rendirent Roscoff célèbre en Angleterre. Les Roscovites ne se contentent pas de les cultiver. Ils vont les vendre eux-mêmes en Grande-Bretagne et dans la campagne du Royaume-Uni, on est habitué au passage des « Johnnys-oignons » portant leurs lourdes grappes sur l'épaule. Roscoff a une belle église du xv^e siècle, aux retables monumentaux ; l'un d'eux, en albâtre, est sans doute une importation anglaise. Le clocher à dômes compte parmi les plus beaux de ce type, si caractéristique de la Renaissance en Léon.

D'autres témoins de la même époque subsistent dans ces maisons aux lucarnes sculptées dont les caves ouvrent directement sur la mer, qui bordent la rue menant au port. Les exportations de primeurs

BRIGNOGAN.
MENHIR DE PONTUSVAL.



LE CONQUET. LE PORT.

déterminent l'activité de celui-ci auquel reste attaché le souvenir de Marie Stuart qui vint y débarquer. Quant au laboratoire de biologie, c'est une annexe très vivante de l'Université de Paris pour les études océanographiques.

Les autres villes du Léon ont moins de caractère. Landivisiau, centre de l'élevage du cheval, n'a conservé qu'un porche et un clocher, fort beaux, datant de la Renaissance. Dans un site agreste, à cheval sur l'Elorn, mi-partie en Cornouaille, mi-partie en Léon, voici la capitale de cet ancien vicomté : Landerneau ; on notera son vieux pont pittoresque, ses quais de belle pierre, ses deux églises, dont l'une, Saint-Houardon, possède un des plus vastes porches de la région.

Saint-Renan, au nord-ouest de Brest, fut jadis siège d'une cour de justice importante et Lesneven possède toujours un florissant collège ecclésiastique. Toutes ces villes ont conservé quelques logis anciens, quelques venelles pittoresques. Ce sont de gros marchés : primeurs, bestiaux, chevaux surtout, font l'objet de nombreuses transactions. Une des foires les plus célèbres de la contrée se tient aux portes de Lesneven, au Folgoët, le lendemain du pardon le plus fameux du Léon. Le 8 septembre, des quatre points cardinaux arrivent en procession les paroisses de dix lieues à la ronde. Maint pèlerin a marché à jeun toute la nuit, pour communier au Folgoët.

L'édifice bénéficia de la protection des ducs Jean IV, Jean V et d'Anne de Bretagne.

en peine, si chères à tout cœur breton et l'on commémore le souvenir de Salaün, le pauvre innocent, pieux serviteur de la Vierge, si pur qu'un lis fleuri sortit de sa bouche après sa mort.

De Roscoff au Conquet, jadis port de guerre qui abrita des escadres avant que les Anglais au XVII^e siècle ne l'eussent ruiné, la côte du Léon n'offre que de sauvages aspects : grèves de galets, mornes étendues de dunes, roches déchiquetées, qu'interrompt parfois un Aber, vallée où remonte le flot, et havre de fraîche verdure. Le plus important d'entre eux, l'Aber-Wrac'h, bon mouillage qui n'assèche jamais, servit de port d'embarquement clandestin pendant la guerre. Les Aber accueillent la flotte des homardiers et des goémoniers. Car la côte du Léon, c'est la côte du goémon. Et pêcher le goémon vaut peut-être

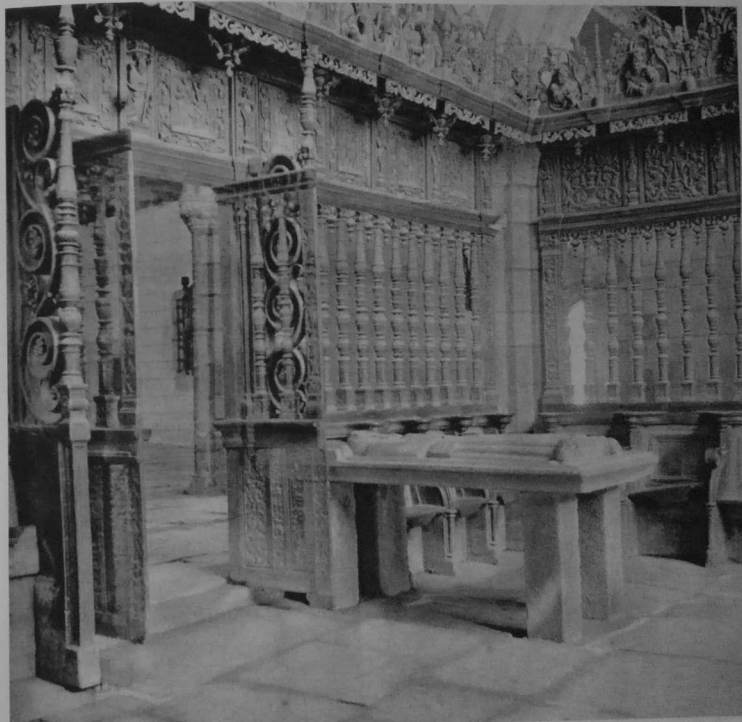


NOTRE-DAME DU CRANN, RETABLE DE LA TRINITÉ.

Aussi est-il d'une incomparable richesse. La moindre pierre y fut ciselée avec amour. Deux tours de hauteurs différentes dominant orgueilleusement le pays. L'intérieur, avec son jubé, ses rosaces, ses autels de granit ne le cède en rien à l'extérieur. On y invoque Notre Dame en faveur des âmes du Purgatoire, les âmes



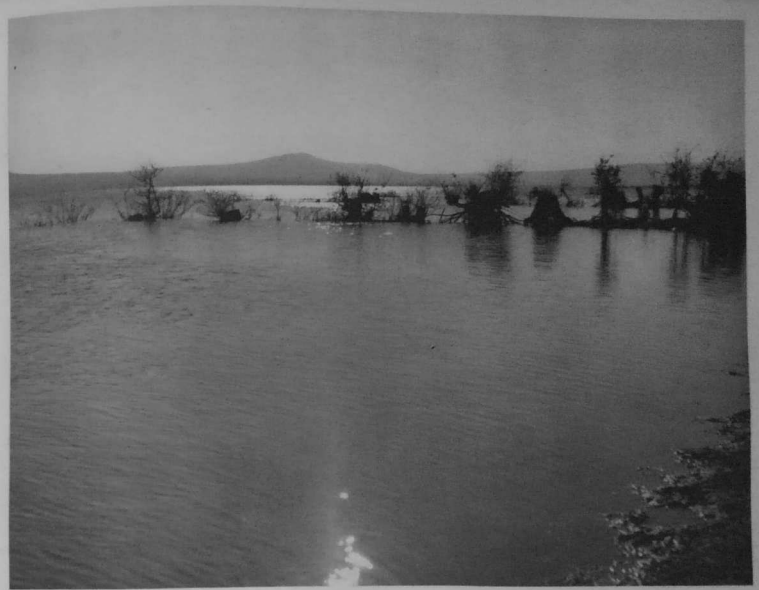
LAZ. DÉTAIL DU CALVAIRE.
LA PIETA.



SAINT-HERBOT, CHANCEL ET TOMBEAU DU SAINT.



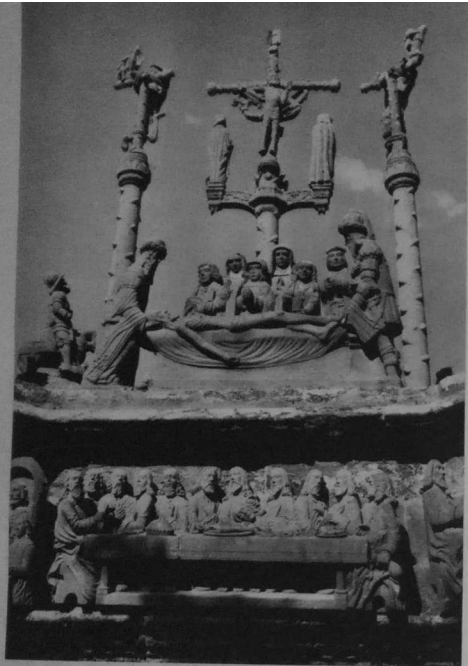
HUELGOAT. LE CHAOS ET LE CLOCHER DE L'ÉGLISE.



LAC DE BRENNILIS ET MONT SAINT-MICHEL DE BRASPARTS.

aussi bien que de se repaître de naufrages et de vivre de leurs épaves comme les princes de Léon s'en faisaient gloire au XIII^e siècle. Côte de naufrageurs, côte de légendes : celle de Tristan attendant Yseut au château de Penmarc'h, celle de Tolente, ville disparue qui s'étendait jadis non loin de l'Aber-Wrac'h, cité peut-être fabuleuse, mais les restes des voies romaines, les innombrables menhirs qui se dressent sur le plateau, montrent assez que ce pays fut, de longtemps, peuplé. Les baigneurs l'ont maintenant adopté. Les Brestoïses vont à Brignogan, à Portsall ou au Trez-Hir, la plage grand-ouverte sur l'Iroise et d'où l'on gagne sans peine la pointe Saint-Mathieu.

De hautes falaises auxquelles répondent en face celles de la presqu'île de Crozon, servent de socle aux ruines grandioses d'une église du XIII^e siècle, à côté d'un phare tout blanc qui remplace le clocher où jadis les moines entretenaient un feu afin de signaler les atterrages aux navigateurs. De la pointe Saint-Mathieu, on embrasse un immense panorama : à l'horizon se devine la pointe du Raz, tandis qu'à l'ouest, dans le contre-jour scintillant, se dresse Ouessant. A cause d'un malheureux dicton : « Qui voit Ouessant, voit son sang », l'île n'a pas fameuse réputation. Voilà bien les méfaits de la littérature. Ceux qui l'ont visitée en célèbrent les falaises burinées par l'érosion, la pointe de Pern dominée par le puissant phare de Crèac'h, et la vie si particulière : les hommes sont pour la plupart marins au long cours et les femmes assument à leur place les travaux agricoles.



PLEVREN. DÉTAIL DU CALVAIRE. LA CÈNE ET LA DÉPOSITION DE CROIX.

sous-bois sont délicieux, les allées forestières coupées d'eaux vives, de ruisseaux qui courent gaiement. Les rochers sont dédiés à Gargantua, le fameux géant, ou à Ahès, la fille du roi d'Ys, qui, en manière de

CLEDEN-POHER.
DÉTAIL DU CALVAIRE.
LA PIÈTA ET LES CAVALIERS.



L'Aulne borde d'est en ouest le pays de Léon. Au sud de cette rivière, l'aspect change complètement. Nous abordons la montagne, avec les Monts d'Arrée.

Les premiers contreforts apparaissent au sud de Morlaix, aux environs de Guerlesquin, antique juridiction seigneuriale, et de Plougonven dont nous avons déjà salué le beau calvaire. Rapidement on atteint les pentes désolées de ces hautes solitudes. On les a comparées aux grandes houles d'une mer figée. L'image est saisissante. Au creux de ces rocs dénudés se sont nichés, tels des îlots, quelques rares villages : certains d'entre eux constituent, de véritables oasis. Le plus célèbre, Le Huelgoat, était jadis, avec Poullaouen, un centre minier important. Mais les mines de plomb argentifère ont cessé d'être exploitées et Le Huelgoat se contente de sa célébrité touristique.

Parce qu'il possède des collines boisées, un bel étang, des sites pittoresques où les rochers s'accumulent, on a surnommé Le Huelgoat le Fontainebleau breton. C'est peut-être excessif. Mais les



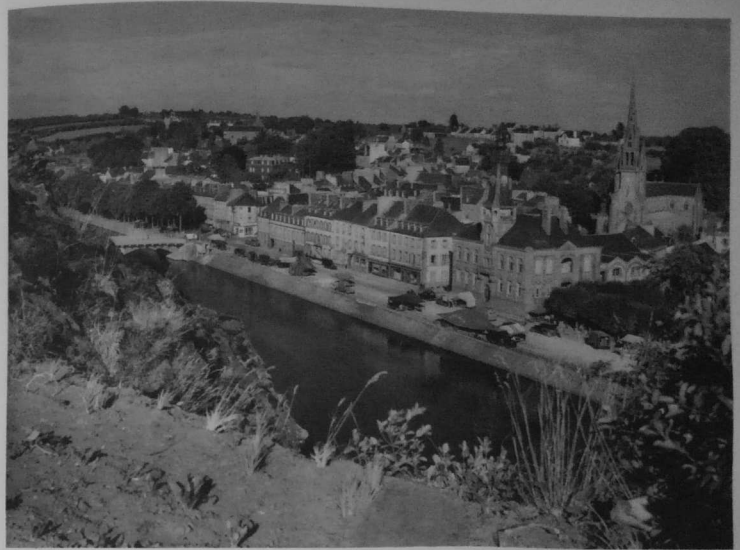
PLEVREN. LE CALVAIRE ET L'ÉGLISE.

distraction, précipitait dans l'un d'entre eux les amants qui avaient cessé de lui plaire.

Au sortir du Huelgoat on retrouve la montagne, plus rude que jamais. La route qui mène à Saint-Herbot permet d'admirer les plus hauts sommets et domine le pays, du Trécor aux Montagnes Noires. Près de la cascade de l'Elez, de l'antique manoir du Rusquec, la chapelle de Saint-Herbot, au fier clocher, au porche si élégamment sculpté, est un pèlerinage fameux : à Herbot, protecteur du bétail, on apporte des touffes de poils des animaux



CHATEAUNEUF-DU-FAOU. LES BORDS DE L'AULNE.



CHATEAULIN. L'AULNE ET LA VILLE.

en guise d'ex-voto. Naïve dévotion ! Le site, ombragé de grands arbres, est exquis.

Était-ce pour franchir plus aisément les distances en ce pays montagneux, qu'Edern, qu'on invoque plus loin, à Lannédern, avait choisi pour monture le cerf ? Il fallait bien un animal aussi bondissant pour traverser les dépressions marécageuses du Yun-Elez, d'une si profonde tristesse que les Bretons placent le Purgatoire à l'entrée de cette terre maudite.

Sur les hauts sommets du Roch-Trévél ou du Mont Saint-Michel de Brasparts, on respire plus librement. De la chapelle du Mont Saint-Michel ou du Ménez-Meur, on embrasse tout le Léon et toute la Montagne Noire, du Pohér au Ménez-Hom, pays pauvre où dominent bruyères et pins et qui s'étend autour de Gouézec. Pourtant ces pointes schisteuses ont aussi leurs oasis, celle de Trévarez possède un manoir fleuri que la belle amie du général Hoche habita au

LAVANDIÈRE AU PONT DE TÉRENEZ
(COIFFE DE CHATEAULIN).





temps de la Chouannerie.

Entre les Monts d'Arrée et la Montagne Noire, l'Aulne, venue des Côtes-du-Nord, se glisse, canalisée en grands méandres bordés de collines abruptes et boisées : c'est le comté de *Poher*, qui ne possède pas seulement une unité historique, mais géographique. L'ardoise en constitue la principale ressource. Carhaix est la capitale de cette contrée, minuscule, mais vénérable : n'est-ce pas en effet à Ker-Ahès que le roman de Tristan et Yseut déroula ses derniers et tragiques épisodes ? De cet ancien centre gallo-romain rayonnaient des voies qui sillonnaient toute la Bretagne. De sa splendeur déchuë, Carhaix garde quelques vieux logis et un pont romain.

Le comté de *Poher* n'est pas dénué de beautés architecturales. Les magnifiques vitraux du XVI^e siècle, qui ornent la chapelle du Crann, rivalisent de splendeur avec ceux de l'église de Cléden-Poher ; de Châteauneuf-du-Faou, gros bourg bien situé près de l'Aulne, on a un beau panorama sur les Montagnes Noires et les Monts du Laz.

Plus loin, Pleyben

NOTRE-DAME
DE RUMENGOL.





PLOUGASTEL-DAOULAS. DÉTAILS DU CALVAIRE.
LE MARIAGE DE LA VIERGE, LA NATIVITÉ, LA CIRCONCISION ET LA FUITE EN ÉGYÈTE.

est un de ces bourgs-musées si fréquents dans le Finistère. On a fait une renommée bien méritée d'ailleurs au calvaire de Pleyben (xvii^e siècle) dont le socle forme arc triomphal. L'église est surmontée d'une haute tour carrée et renferme, elle aussi, de beaux vitraux ; un ossuaire et un mur d'enceinte complètent cet ensemble.

Encore quelques boucles de l'Aulne, et voici Châteaulin, modeste chef-lieu d'arrondissement qui aligne ses maisons blanches de chaque côté de la rivière. On croirait qu'elles n'ont pas osé escalader les collines. Seule la chapelle Notre-Dame domine la petite ville. Au delà, Port-Launay est le port de Châteaulin. L'Aulne s'élargit et rejoint, sous les ruines de Landévennec,



COIFFES DE PLOUGASTEL.

la rade de Brest. Les révolutionnaires ont jeté bas le monastère, ne laissant subsister qu'un tombeau et quelques pans de murs, mais le site choisi par Guénolé pour son abbaye a gardé sa chaude douceur et la végétation méditerranéenne de ses jardins. Au fond de la rade, vraie mer intérieure de la pointe de la Bretagne, s'élèvent deux localités réputées : Le Faou et Daoulas. La première, à cheval sur les deux rives de sa rivière, a une église du xvi^e siècle et de vieux logis charmants. A quelques kilomètres, Rumengol, près de la forêt du Cranou, possède une chapelle dédiée à la Vierge de Tout Remède (quel beau nom !) et un des pardons les plus fidèlement suivis de Bretagne par des foules aux somptueux costumes. Après avoir longé



COSTUMES DE PLOUGASTEL.

les carrières de Kersanton qui fournissent un excellent granit bleu, on atteint Daoulas, autre cité vieillotte, jadis monastère célèbre qui s'enorgueillit des restes de son cloître roman, heureusement conservés, de sa vaste fontaine et de ses fleurs qui poussent à foison sur cette terre privilégiée. C'est le pays de la fraise dont le centre est à Plougastel-Daoulas, où habite un peuple laborieux d'horticulteurs qui abandonnent peu à peu, et c'est dommage, le chatoiement multicolore de leurs costumes, mais continuent à porter ceux-ci en noir ou bleu marine; la coiffe, sorte de tiare, conserve toute son originalité.

Le calvaire de Plougastel vaut les meilleurs. Il ressemble beaucoup à celui de Guimiliau, et abrite un autel peuplé de statues de saints. Toutes les scènes sont belles, mais on admirera



FLOUGASTEL-DAOULAS, SORTIE DE L'ÉGLISE.



LANDÉVENNEC. JARDIN DANS LES RUINES DE L'ABBATIALE.



POINTE DE PEN-HIR ET LES TAS DE POIS.

surtout la Mise au Tombeau et la Résurrection du Christ. Malgré de pénibles blessures reçues au cours du siège de Brest et aujourd'hui pansées, il garde sa beauté rustique.

Pour continuer notre tour du Finistère, il faut maintenant se diriger à l'ouest de Châteaulin vers le Ménez-Hom. Ce dernier sommet des Montagnes Noires ne dépasse pas 330 mètres, mais sa position isolée en fait un magnifique belvédère. On s'y battit âprement en août 1944. La chapelle Sainte-Marie, à mi-côte, possède de beaux retables sculptés.

Le Ménez-Hom ferme en quelque sorte la presqu'île de Crozon qui pousse, comme des tentacules, ses côtes découpées vers Brest et vers la baie de Douarnenez. Rivage d'un charme exceptionnel. L'Iroise y a taillé des rochers semblables à des forteresses : tel le « château » de la pointe de Dinan, ou, près de Camaret, les célèbres Tas-de-Pois. Aussi bien, vers la pointe Espagnole, des citadelles véritables sont juchées sur les forteresses naturelles et défendent le goulet contre toute invasion. Les Allemands en édifièrent d'autres dont les murs de béton furent bien inutiles. Le cap de la Chèvre, à l'opposé, est un vaste plateau. La côte est fouillée de grottes. L'eau y prend des teintes d'une extraordinaire variété. Morgat, au fond de sa baie, est devenue plage mondaine et le mérite, car on aurait peine à rencontrer plus d'agréments réunis : falaises verdoyantes, douceur du climat, splendeur de l'Océan. A Camaret, dont le petit port est éblouissant de lumière et de couleurs, la tour dorée de Vauban rappelle que cette terre enchantée est aussi la pointe de la France et qu'on s'y est rudement battu autrefois, et encore en 1944.



CAMARET. CONSTRUCTION D'UNE BARQUE.



A SAINTE-ANNE-LA-PALUD. COIFFES DE DOUARNENEZ.

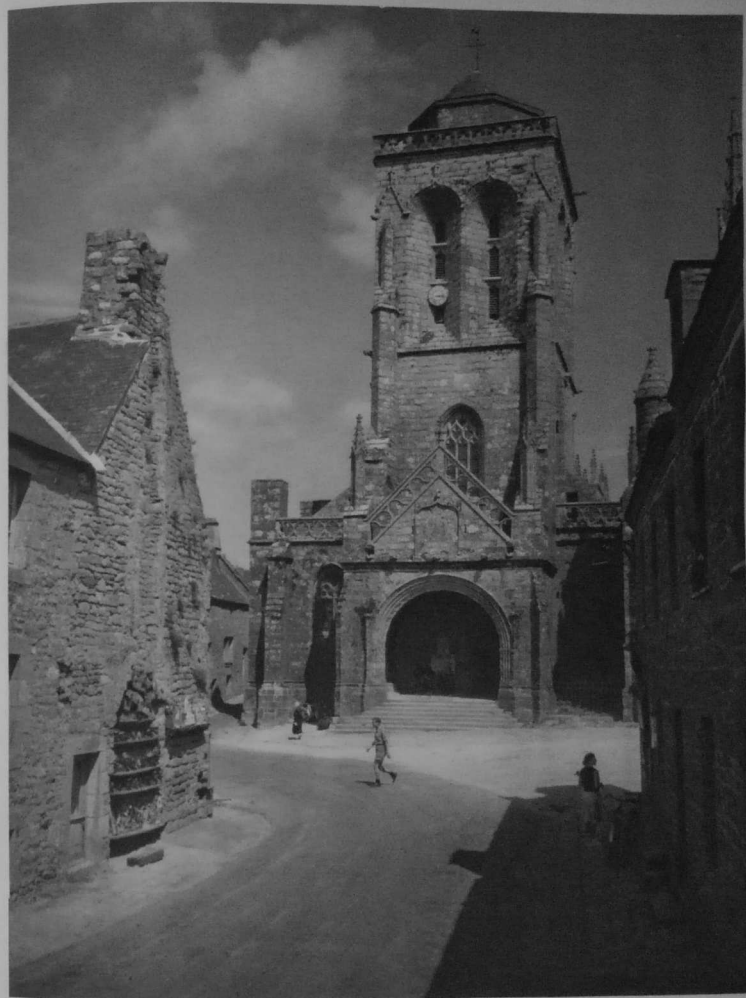
La presqu'île de Crozon, si riche en beautés naturelles, l'est moins en monuments archéologiques. Mais dès qu'on a regagné l'intérieur des terres, les églises et les chapelles intéressantes vont se multiplier au point qu'il n'est guère de village qui ne nous offre quelque joyau. Voici la chapelle Saint-Côme et l'église de Saint-Nic qui coururent de si grands risques en

1944. Elles s'en tirent à bon compte. Telgruc, au contraire, est bien abîmé. Voici encore la chapelle de Notre-Dame de Kergoat en Qéménéven, pardon fréquenté mais qui cède le pas au sanctuaire de Sainte-Anne-la-Palud où tout le Finistère, de Quimper à Brest, se donne rendez-vous. C'est tout près de Sainte-Anne que l'on fixe traditionnellement l'emplacement de la ville d'Ys : cité fabuleuse engloutie au temps du roi Gradlon par la faute de sa fille, la belle Ahès dont les débauches fameuses étaient imitées par tous les habitants de la ville. Maudite par l'ermite de Landevennec, saint Guénolé, Ys disparut sous les flots quand Ahès ouvrit les portes des écluses dont elle avait dérobé les clés ; Gradlon et saint Guénolé échappèrent de justesse.

Saint Ronan a purifié les miasmes de cette histoire troublante. Le corps de ce pieux cénobite fut disputé par les évêques de Léon, de Vannes et de



PARDON DE SAINTE-ANNE-LA-PALUD. PROCESSION. COIFFES DE QUIMPER.



LOCRONAN.



DOUARNENEZ. LA PLAGE DU RIS.

Quimper. Mais le char qui les trainait s'embourba au pied de la montagne. On vit là le doigt du Ciel et on laissa où ils se trouvaient les restes du saint. Tel fut l'origine de Locronan. En son honneur furent bâties une église qui est de style gothique flamboyant et la chapelle du Pénity où sur une dalle de granit portée par six angelots repose saint Ronan, mitre en tête. Ce tombeau-là date du xvi^e siècle. De vieux hôtels aux façades patinées, aux lucarnes sobrement sculptées encadrent la place devant l'église. Tous les nobles de Cornouaille avaient-ils donc résidence à Locronan ? En aucune façon : ces logis étaient tout bonnement les demeures des tisserands qui faisaient travailler pour la marine royale, au temps où la toile de Bretagne était renommée jusque dans les Indes. Que les temps sont changés !

La grande « Troméie » de Locronan, tous les six ans, est le plus original des pardons de Bretagne. Il dure une semaine. La procession chemine de station en station autour de la montagne et tous les Bretons accourus au « Minihy » prient Ronan d'exaucer leurs vœux présents et à venir.

De Locronan on descend sans peine sur Douarnenez. On traverse Kerlaz et la plage



du Riz dont les entours semblent un coin de Provence échappé en Bretagne. Véritable lac aux eaux éclatantes, la calme et lumineuse baie s'étend du cap de la Chèvre à la pointe du Raz. Douarnenez en est le centre. Ce port sardinier abrite des centaines de bateaux dont les filets bleus flottent gaiement le long des quais : c'est un grouillement continu de matelots en toile ocre, de femmes travaillant aux usines. Il y a plus de 4.000 marins, 1.850 ouvrières et une bonne vingtaine d'établissements. L'odeur de la friterie de sardines prend à la gorge dès qu'on pénètre dans la ville. Mais les quais vibrent toujours d'une extraordinaire animation et leur mouvement est, pour le passant, une perpétuelle distraction. Au sommet de la côte voisine, au-dessus de Douarnenez, la tour gothique de Ploaré, une des plus hardies de Bretagne, domine la baie. Le bourg garde pieusement le souvenir du grand Laennec.

Au large, l'île Tristan fut jadis le repaire de Guy-Eder de La Fontenelle, un seigneur qui s'était fait ligueur au temps des guerres de Religion, mais surtout brigand, ce



DOUARNENEZ. DÉBARQUEMENT DES THONS.



qui lui réussit, jusqu'au jour où il fut roué vif à Paris en place de Grève. Par Beuzec-Cap-Sizun et la pointe du Van, on arrive à la baie des Trépassés qui allonge au pied de la falaise sa solitude désolée. Puis on rejoint la pointe du Raz. C'est une des merveilles

DOUARNENEZ. SUR LA CALE.

naturelles de l'Europe. Sur cette longue échine déchiquetée, que des écueils prolongent jusqu'au phare de la Vieille, la mer se rue sans trêve. On remarquera l'étrange transparence de l'eau, le bouillonnement de l'écume. Dans l'Enfer de Plogoff, le bruit des flots qui frappent les récifs se répercute, semblable au grondement du canon. On dit que, dans ces enfers et dans ces grottes striées par la mer, l'âme des naufragés se lamente longuement.

C'est vraiment la fin de la terre : *finis-terrac*. Au large, l'île de Sein, plate et longue, semble un radeau perdu que le phare d'Ar-men protège contre la fureur de l'Océan. Une impression de terreur et de majesté se dégage de cette pointe que les anciens considéraient déjà avec épouvante. Carnul, disait-on, n'a jamais traversé le Raz « sans crainte ni dommage ».

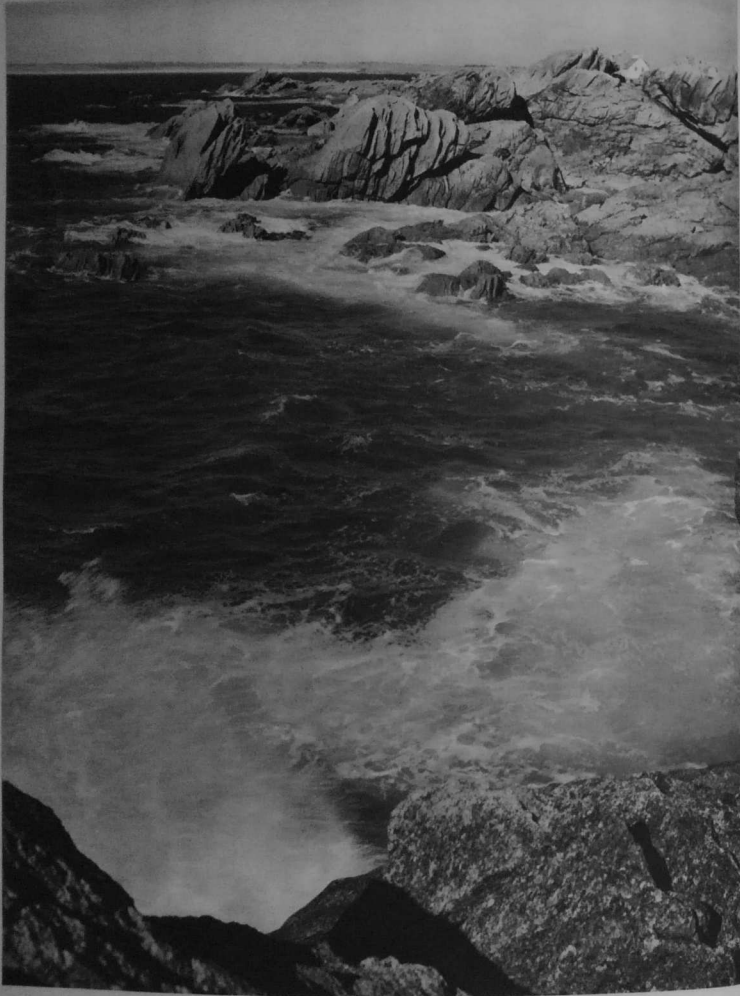
Les marins de Sein sont parmi les plus audacieux. Ils ont acquis une magnifique réputation de patriotisme en répondant en masse à l'appel du général de Gaulle, dès juin 1940.

En quittant la pointe on se dirige vers la baie d'Audierne, port de pêche, moins important que Douarnenez, mais pittoresque et

AUDIERNE.
AU PREMIER PLAN,
CASIERS À HOMARDS.



LA POINTE DU RAZ ET LE PHARE DE LA VIEILLE. AU FOND, L'ÎLE DE SEIN.



POINTE DE LA TORCHE.

plaisant, qui s'abrite dans l'estuaire du Goven. Les femmes s'y livrent avec ardeur à l'industrie dentellière. En remontant la rivière dont le cours sinue entre des collines ombragées, on ira visiter la très belle église Notre-Dame de Roscudon à Pont-Croix. Primitivement romane (elle a conservé une nef d'un style très pur), elle reçut au xv^e siècle une haute flèche ajourée et un porche surmonté d'un pignon aigu orné de rosaces flamboyantes, véritable dentelle de pierre. Ce sanctuaire servit de refuge aux habitants lors du sac de la ville par La Fontenelle en 1597; celui-ci, par ruse, s'en rendit maître et fit pendre les défenseurs.

Avant de continuer vers Penmarc'h, un crochet permettra de saluer au passage la jolie chapelle de Comfort, célèbre par sa roue à carillon que les mères font tinter afin que leur enfant ne soit pas lent à parler.

La côte située au sud du Raz de Sein, d'Audierne à Penmarc'h est bordée de dunes et de falaises rocheuses. Le visiteur sera bien inspiré en abandonnant la grande route pour aller à la

ROUTE DU
CAP CAVAL.





PAYSAGE DU CAP CAVAL.

recherche de la chapelle de Penhors et surtout du calvaire de Tronoen. Il s'élève en rase campagne, près d'un petit sanctuaire, sur son socle massif. Il date vraisemblablement des dernières années du xv^e siècle et c'est le plus ancien des grands calvaires bretons : les scènes se succèdent en deux frises superposées sur les côtés du socle ; les personnages patinés par les ans ont des attitudes naïves, émouvantes dans leur gaucherie. Déjà sont fixés tous les groupes qui se retrouvent dans les autres calvaires.

Ce pays de Penmarc'h, ou du Cap-Caval, fut toujours considéré par les populations comme une terre sacrée (et c'est pourquoi sans doute la foi chrétienne y éleva le calvaire de Tronoen). On a glané sur ce sol bien des vestiges de la préhistoire : ils ont été recueillis dans un musée. Les chapelles succèdent aux mégalithes. Les dunes alternent avec les rochers. De petits ports sardiniens se sont blottis dans les anses : Guilvinec, Lesconil ou Loctudy. La pointe



SORTIE DE MESSE A TRÉOULTRÉ-PENMARC'H.

de Penmarc'h, éboulis de rochers striés par les vagues, n'a pas l'âpre majesté du Raz. Le phare d'Eckmühl la balaie de son faisceau de lumière puissant. L'église Saint-Nonna de Penmarc'h est du xv^e siècle.

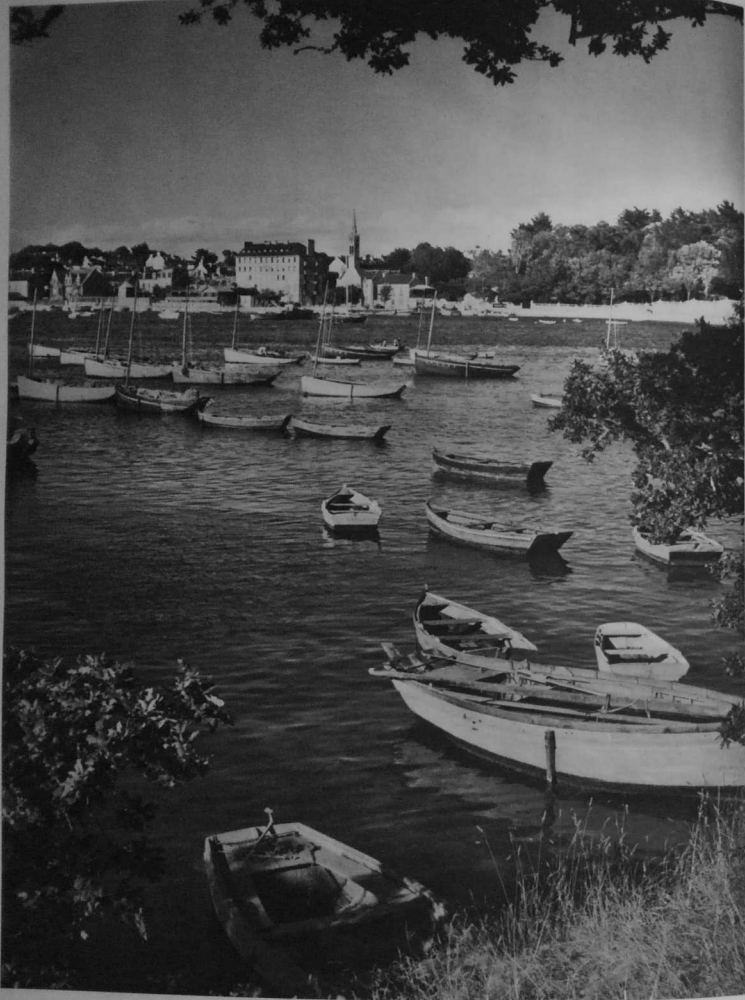
C'est le pays bigouden. Les femmes portent une coiffe populaire dans toute la Bretagne. Cette haute mitre blanche dont les rubans retombent sur l'épaule est en effet très curieuse. La jupe de drap ornée de larges bandes de velours, le corsage brodé de soie jaune ont été bien souvent dessinés par les peintres. Mais les hommes abandonnent peu à peu le gilet brodé d'or.

En face de l'île Tudy, Loctudy, dont la réputation ne fait que croître, possède une église romane d'harmonieuses proportions. C'est la plus séduisante des églises bretonnes de ce style : les chapiteaux, sculptés surtout d'éléments décoratifs, ne sont pas frustes. Autour de Loctudy s'étend une délicieuse campagne. L'histoire ne lui fut pas toujours clémente. Sous Louis XIV, les paysans se soulevèrent contre l'impôt du Papier timbré (cf. Introduction), la répression fut terrible : pour punir ces révoltés dans ce qu'ils aimaient le plus profondément, le roi fit abattre les tours de plusieurs églises : ainsi Lambour, près de Pont-Labbé, perdit une partie de son clocher.

Les fortifications

PONT-L'ABBÉ.
LE CHATEAU.





BÉNODET VU DE SAINTE-MARINE.



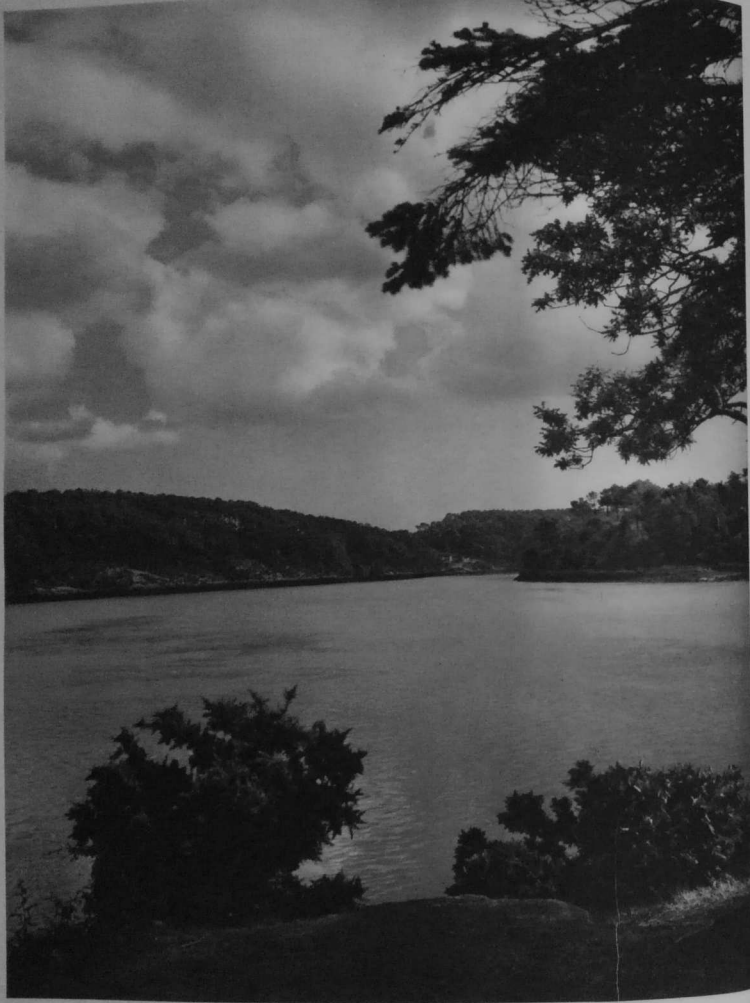
LES BORDS DE L'ODET.

de la petite ville de Pont-Labbé disparurent après les guerres de la Ligue. Il ne reste qu'une tour et quelques bâtiments. Les habitants, dans ce coin de Bretagne, tenaient pour le roi contre les partisans de Mercœur. Le château de Kernuz, près de Pont-Labbé, soutint ainsi un siège en règle. Il a été restauré, et il renferme aujourd'hui un intéressant musée archéologique. Le château de Perennou est entouré d'un parc splendide.

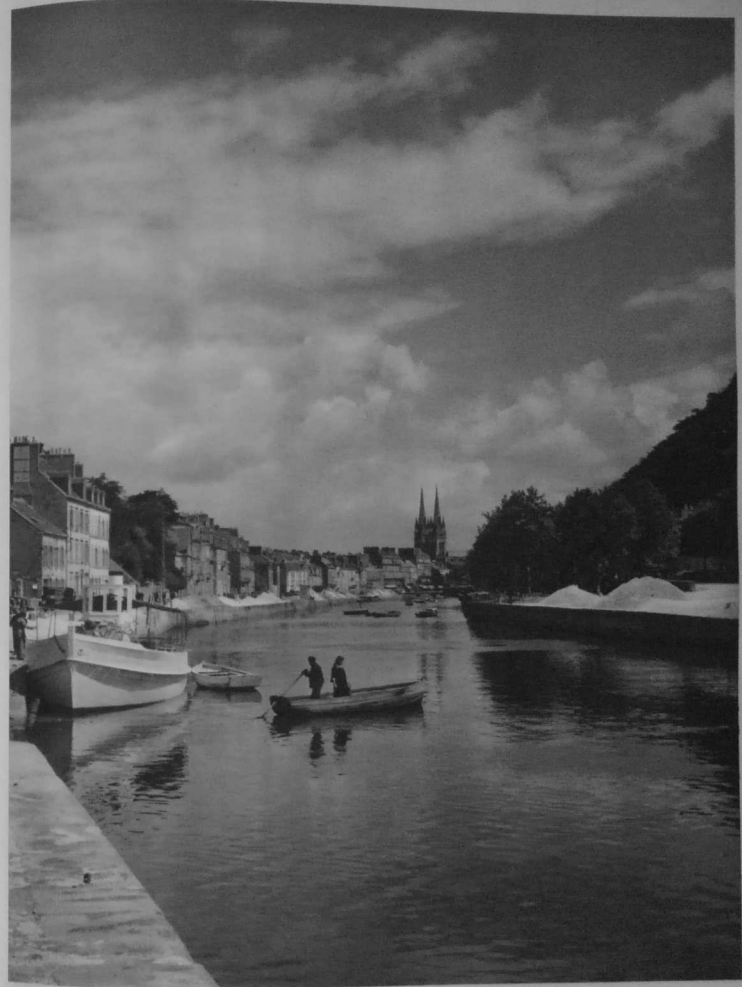
De Bénodet, agréable petite plage à l'embouchure de l'Odet, on part pour monter cette ravissante rivière vers Quimper. Les Quimpérois affirment que l'Odet est la plus jolie rivière de France. C'est bien possible. Ses rives sont bordées de collines ombragées qui s'abaissent doucement. De

HORTENSIAS A BÉNODET.





LES BORDS DE L'ODET.



L'ODET A QUIMPER. AU FOND, TOURS DE LA CATHÉDRALE.



magnifiques manoirs se succèdent entre des parcs fleuris, des bois de pins, toute l'exubérante végétation de ce lumineux pays. Dans les virecourts, la rivière se rétrécit tant que la flotte espagnole qui voulait surprendre Quimper s'y trompa, et croyant s'être égarée, regagna la haute mer. Et puis, cet Odet capricieux s'élargit en un lac majestueux et, tout à coup, après un dernier virage, les flèches de Saint-Corentin apparaissent. L'on entre à Quimper.

C'est dans le faubourg de Locmaria qu'une cité romaine avait été établie, christianisée vers le 5^e siècle par l'ermite Corentin, venu de Grande-Bretagne avec le roi Gradlon. Celui-ci conquit la Cornouaille et fit de Quimper sa capitale et le siège d'un évêché. Le royaume de Cornouaille devint bientôt comté breton.

La ville, au confluent du Steir et de l'Odet, s'entoura de remparts et, au début du 13^e siècle, l'évêque Rainaud, un Français, commença la construction de la cathédrale. Pendant les guerres de Succession, la ville fut du parti de Montfort, et Charles de Blois la mit à sac. Elle fut ligennaise à la fin du 16^e siècle, et les troupes du maréchal d'Aumont la pillèrent.

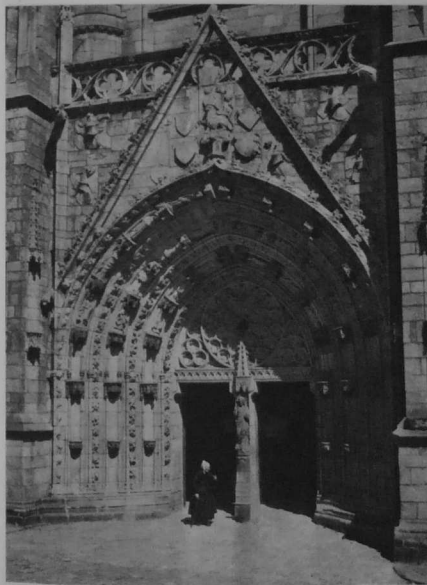
On a tout dit sur le charme de Quimper : les rues toutes semées de logis à pignons et à encorbellement,

QUIMPER. LA RUE KÉRÉONS
ET LA CATHÉDRALE.

les rivières que de multiples ponts passent et repassent, les hôtels de la Renaissance. Ville mi-paysanne, mi-industrielle que les faïenceries, dont l'activité grandit sans cesse, les dentelles, les fabriques de meubles enrichissent sans la déparer. Les délicieuses crêpes de Quimper, légères comme la coiffe de celles qui les confectionnent, sont en train de conquérir le monde.

Des remparts, il reste çà et là une échauguette, une tour au-dessus du Steir, des pans de murs perdus dans la verdure. La célèbre rue Kéron semble échappée de quelque gravure romantique. La masse de la cathédrale, dominée par les deux hautes flèches (qui sont pourtant modernes, elles datent du second Empire), lui fait un fond de décor prestigieux.

Cette cathédrale est l'une des plus majestueuses de Bretagne. Elle fut commencée vers 1240 à l'imitation de Chartres ou de Reims. Du 13^e siècle reste le chœur, dont l'axe est légèrement incliné vers la gauche. La nef fut complètement reconstruite au 15^e, ainsi que le transept.



CLOCHER DE NOTRE-DAME DE KERDEVOT.

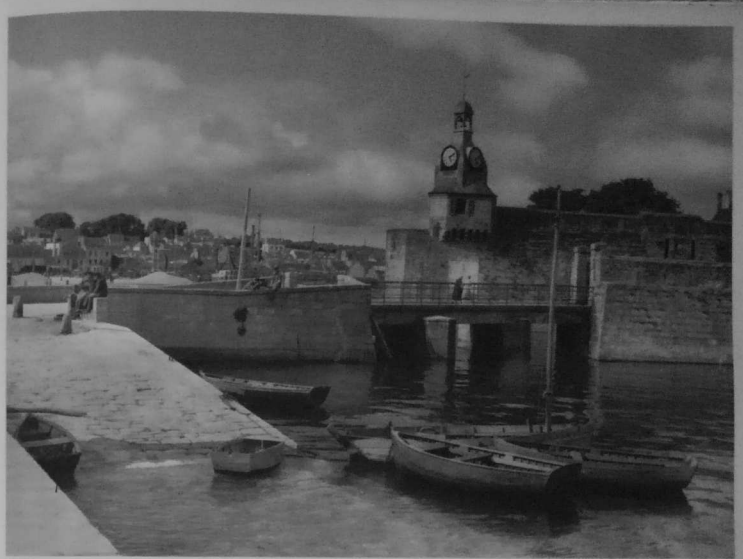
On posa alors les vitraux. Seuls sont anciens ceux des fenêtres hautes. A l'intérieur de l'église, on admirera aussi quelques tombeaux de granit aux lignes sobres et pures. Le musée breton, près de la cathédrale, occupe une partie de l'ancien évêché que Claude de Rohan restaura d'égamment de 1510 à 1540. Un incendie l'a fort abîmé, il y a une dizaine d'années.

Dans les faubourgs de

QUIMPER. PORTAIL
DE LA CATHÉDRALE.



CONCARNEAU. LES THONNIERS AU PORT.



CONCARNEAU. LA VILLE CLOSE.

Quimper, la vieille église de Locmaria est romane et d'une rudesse qui n'est pas sans attrait. Un beau vitrail de la Renaissance orne l'église de Kerfeunteun ; et à la chapelle de Kerdévot que flanque un calvaire étonnant dans sa simplicité, un retable finement sculpté prouve que l'art des ateliers flamands était connu et apprécié en Cornouaille au XVI^e siècle.

Autour de Quimper s'étend le pays glazik (ainsi appelé du nom du gilet bleu que portent les hommes). Tous les costumes sont éblouissants. Il faut les voir un jour de pardon. On compare souvent ce pays à l'Arcadie antique : les ravins, au fond desquels se cachent de vieux moulins en ruine, les escarpements des rivières, Steir ou Odet, jettent parfois une note plus rude sur une terre qui n'est que



CONCARNEAU. ENTRÉE DE LA VILLE CLOSE.



VERS PONT-AVEN.



COIFFES DE FOUESNANT.

construction sont actifs, les friteries également nombreuses. Mais comme la sardine est capricieuse, les femmes ont ajouté la fabrication de la dentelle à leur occupation habituelle quand les usines chôment.

Dans le port, les « filets bleus » se balancent. Les quais sont colorés, rutilants, et il fait bon s'accouder sur la digue devant la baie des Miracles ou musser dans les venelles du hameau du Passage : le pittoresque des costumes qui sont d'une incroyable richesse s'unit à la splendeur d'un paysage que les peintres ont maintes fois fixé sur leur toile.

Il y a longtemps déjà qu'une école de peinture française s'est établie autour de Pont-Aven, à l'appel de Renoir, puis de Gauguin, d'Asselin, etc. Pont-Aven est,

FOUESNANTAISES AU MARCHÉ.

douceur, beauté un peu facile, grâce harmonieuse. Les chapelles se dissimulent sous les frondaisons, à l'écart des agglomérations : Ty-Mam-Doué, Saint-Venec, Quilinen, Notre-Dame de Kerdévet et bien d'autres.

Les gentilhommières des *xvi^e* et *xvii^e* sont encore nombreuses en dépit des destructions. Ce sont les jardins merveilleux de la Cornouaille, où toute existence semble paisible et gaie. Les plantes exotiques croissent avec allégresse; dans la baie de la Forêt, les arbres étendent leurs branches jusqu'au bord de l'eau.

Fouesnant, le pays du foin, a toute la gentillesse de la Cornouaille. La coiffe des foin, y est aérienne, légère et le sourire des Fouesnantaïses la rend plus gracieuse encore. La terre est plantureuse. Une belle église romane témoigne de la richesse des gens dès le moyen âge. Beg-Meil, paradis fleuri d'élégances, est la plage de Fouesnant.

En face de Beg-Meil, Concarneau montre plus de caractère. Les remparts de la Ville-Close ont vu déferler toutes les armées qui combattirent en Bretagne, depuis les guerres de Du Guesclin jusqu'à celles de Louis XIII. Les fortifications remontent en partie au *xiv^e* siècle, mais doivent beaucoup à Vauban (et aux restaurations modernes). Concarneau rivalise avec Douarnenez pour la pêche sardinière, avec Etel et avec Groix pour celle du thon. On y arme près de 200 dundees et les chantiers est



à l'embouchure du Belon, dont les parcs à huîtres sont réputés, et de l'Aven, un port modeste que la gastronomie a rendu célèbre. Avant que Botrel et ses « fleurs d'ajonc » y soient venus organiser des fêtes régionalistes, Brizeux l'avait jadis chanté avec amour. Il s'y trouvait autrefois bien des moulins qui ont cessé de tourner; mais le pays a gardé quelques châteaux, celui de Hénan, ou de Keriolet, qui a un beau musée de coiffes bretonnes, quelques pardons (celui de Lanriec); on exploite maintenant les carrières de kaolin à Riec et dans ses environs. A Port-Manech, la majesté de l'embouchure des deux rivières dissipe le regret que cause l'envahissement de cette côte par les touristes.

A l'intérieur des terres, Rosporden, au bord d'un étang, mérite une visite; c'est un gros bourg dont l'église vénérable remonte aux XIII^e et XIV^e siècles. Mais on goûtera surtout le charme de Quimperlé. Dans la vallée de l'Ellé, au confluent de cette jolie rivière avec l'Isolle,



L'AVEN A ROSBRAS.



QUIMPERLÉ. LES BORDS DE L'ELLÉ ET LE CLOCHER DE SAINTE-CROIX.

cette ville reflète tout l'agrément de la Cornouaille. Les costumes chatoyants des femmes, leurs collerettes élégantes, leur coiffe fine, l'intérêt des monuments, tout contribue à parer cette cité.

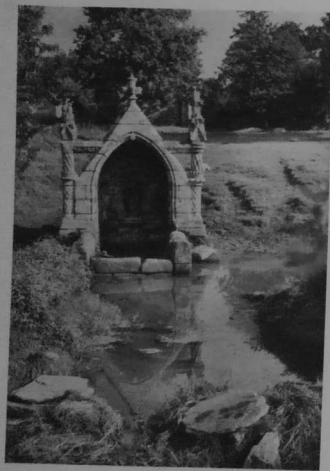
L'abbatiale Sainte-Croix, un des plus vieux édifices bretons, remonte au XI^e siècle. De forme circulaire, comme le Saint-Sépulcre de Jérusalem, elle fait quelque peu penser à un édifice oriental avec ses saillies qui jadis dessinaient une croix (mais deux d'entre elles ont disparu et d'impitoyables restaurations ont bien modifié l'aspect primitif de l'église). Les contreforts-colonnes à l'extérieur sont surmontés de chapiteaux sculptés. Beaucoup ont été refaits.

La collégiale Saint-Michel domine la Ville-Haute de sa tour flanquée de clochetons. Elle est de style gothique flamboyant, savamment ornée. Tout autour, escaladant les collines, les rues du vieux Quimperlé penchent leurs pignons centenaires. Près des quais, l'abbaye Blanche fut fondée au XIII^e siècle par Jean le Roux. Le duc Jean de Montfort, qui tant combattit à travers le duché, y dort un sommeil paisible que ne viennent certainement pas troubler les chants liturgiques des Dames de la Retraite installées aujourd'hui dans l'ancien couvent des Jacobins.

Les quais tout fleuris unissent la Cornouaille au Vannetais: l'un est en effet de Quimper et l'autre, de Vannes. Les collines encadrent la ville de leur verdure. Entre elles s'inclinent de vifs ruisseaux. Ils courent bon train vers la côte que l'on rejoint au Pouldu, plage des

citadins de Quimperlé et de Lorient. Car la côte morbihannaise commence au delà.

Telle est cette Cornouaille que tant de voyageurs, de Cambry à Michelet, ont parcourue, sans en comprendre toujours le caractère profond. Car de même qu'il ne suffit pas d'admirer en passant les sculptures de la cathédrale de Quimper ou les personnages des grands calvaires pour saisir l'originalité de l'art breton ; de même il ne suffit pas davantage de photographier quelques coiffes de Pont-Aven ou de Pont-Labbé, quelques costumes mordorés pour apprécier réellement la richesse spirituelle de ce pays. Il y faut — et c'est d'un plus difficile accès — beaucoup de compréhension et d'amour. D'en avoir manqué a fait souvent commettre à des écrivains de bonne volonté, mais de courte vue, de pitoyables erreurs. Du moins aimerions-nous qu'en achevant cette visite, les touristes qui se hâtent étourdiment vers d'autres horizons, gardent dans l'esprit l'image d'une Cornouaille non pas conventionnelle et banale, mais d'un terroir aux traditions fortes et vivaces, peuplée par une race aventureuse et sensible qui mérite, plus que toute autre, le respect.



CHAPELLE SAINT-VENNEC.



PRÈS DE PONT-L'ABBÉ.

CONCLUSION

Nous avons achevé le tour de la Bretagne. Nous avons, devant les monuments du passé, évoqué les pages de son histoire ; nous connaissons maintenant l'activité de ses ports, nous avons visité les grandes villes, découvert le charme des petites cités qui gardent précieusement leur parure d'autrefois. Nous avons admiré les cathédrales, les calvaires monumentaux. Nous avons aimé la douceur que dégagent les sanctuaires les plus modestes, une chapelle près d'un chemin creux, un vieux puits à la margelle usée, une fontaine près de laquelle une vieille tricote : images de la Bretagne traditionnelle, images que nous portons maintenant dans notre cœur, comme un trésor.

Mais avons-nous pénétré l'âme bretonne ?

Ce n'est pas sûr. Sans être dédaigneux, le Breton garde vis-à-vis de l'étranger une instinctive réserve. Pour connaître son caractère, il faut vivre avec lui, et longtemps.

Mais si l'on a cette fortune, alors on appréciera — et de plus en plus — ses qualités fortes comme le granit de son sol natal : l'amour profond qu'il porte à son pays ; son ardeur

au travail; sa fidélité à ses croyances et à la morale traditionnelle, et aussi sa sensibilité facilement ombrageuse, son idéalisme.

On prétend que le Breton est volontiers mélancolique. Cette réputation fautive, il la doit à un romantisme désuet. Aussi bien, et peut-être mieux qu'un autre, le Breton aime la gaieté et la plaisanterie. Sont-elles donc moroses ces *Chansons du Cidre* de Le Guyader ou ces gais *sonios* que l'on reprend en cœur à la fin des banquets de noces ou au retour des pardons ?

Non, le Breton n'est pas triste. Et s'il est exact qu'il est obstiné, sachons qu'il l'est surtout dans son labeur, dans sa volonté de triompher des difficultés.

Grâce à lui, la Marine de France est une des meilleures du monde. Et il est aussi un soldat d'une exceptionnelle bravoure : il l'a prouvé entre 1940-1945, comme au cours de la première guerre mondiale. Qu'on se rappelle plutôt ce que le maréchal Foch disait de la conduite des régiments bretons durant la guerre de 1914-1918 :

« J'ai vu les Bretons en Champagne, à Ypres, sur la Somme : partout ils se sont montrés admirables d'énergie, d'endurance et de dévouement. »

Energie, endurance, dévouement... peut-on, en vérité, faire un plus bel éloge du caractère breton ?



CHAPELLE DE NOTRE-DAME DE LA TREMINOU.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

ARCOUEST (Pointe de l'). Coucher de soleil	92	CHATEAUBRIANT. Le donjon du vieux château	47
AUDIERNE	190	CHATEAUGIRON	57
AURAY	20	CHATEAULIN. L'Aulne et la ville	179 ht
— La rivière	116	— Coiffe du pays	179 bas
— Le pont Saint-Goustan	122	CHATEAUNEUF-DU-FAOU. Les bords de l'Aulne ..	178
— Chaumière du pays	129	CLÉDEN-POHER. Détail du Calvaire	176 bas
— (Environ). SAINTE-ANNE-D'AURAY ..		CLISSON. Le château et la Sierre	48
— Femmes d'Auray au Pardon	19 ht	COMBOURG. Le château, le village et l'étang ..	68
— SAINTE-ANNE-D'AURAY ..		COMMANA. La porche	158
— Fontaine et façade de la basilique	124	CONGARNEAU. Les thonsers au port	202
— SAINTE-ANNE-D'AURAY ..		— La ville close	203 ht
— Groupe de Plougastel, Quimpérois, Alréenne et Paimpolaise au Pardon	123	— Entrée de la ville close	203 bas
BATZ. Notre-Dame du Précieux Sang	38 ht	CONQUET (LE). Le port	171
— Intérieur de l'église Saint-Guénolé ..	38 bas	CROISIC (LE)	40
— Clocher de l'église et ruines de Notre-Dame du Murié	39	— Réparation des filets	41 ht
BAUD. Capeline du pays	19 bas	— Sardinières	41 bas
— Coiffes du pays	143 ht	— Filices bleues	42
BAULE (LA). La plage	37	DINAN. Pont sur la Rance	79
BEAUPORT. Ruines du réfectoire de l'abbaye ..	89	— Rue du Jersual	80
BELLE-ÎLE. Falaises	8	— Le château	81
BELLE-ÎLE. Pointe des Ivoisains	133	DINARD au crépuscule	62
BÉNODET vu de Sainte-Marine	196	— La Rance	65
— Les bords de l'Odier	197 ht	— Les bords de la Rance aux environs ..	78
— Hortensias	197 bas	DOL. Cathédrale Saint-Samson. Transept sud ..	66
BONO (LE). Parc à huitres	123	— Cathédrale Saint-Samson. Clocher sud et grand porche	67 ht
BON-REPOS. Le pont	115	— Cathédrale Saint-Samson. Détail des voussures du grand porche	67 bas
BREHAT (Ile de). Le port clos	93	DOUARNENEZ. Sardinières	11 ht
BRENNILIS. Le lac	175	— Coiffes du pays au Pardon de Sainte-Anne-la-Palud ..	186 ht
BREST. Le château et la Penfeld	151	— La plage du Ris	188
— L'arsenal avant sa destruction en 1944 ..	152	— Débarquement des thons	189 ht
BRETRICHE (LA). Le château	46	— Sur la cale	189 bas
BRIGNOGAN. Rochers de la Pointe de Pontusval	150	ELVEN. Tour ronde du château de Largoat ..	148
— Menhir de Pontusval	170	ETEL. La rivière au Pont Loré	134
BULAI. Porche de Notre-Dame	108	FAOUËT (LE). Jubé de la chapelle Saint-Fiacre	138
CAMARET. Pointe de Pen-Hir et les Tas de Pois	184	FOLGOËT (LE). Eglise Notre-Dame. Gâbles des porches et clochetons ..	161
— Construction d'une barque	185	— Collégiale Notre-Dame. Le jubé	163
CAP CAVAL. Route	193	— Costumes de la vallée de l'Elorn au Pardon ..	164 ht
— Paysage	194 ht	— Plougastel au Pardon	164 bas
CAP FRÉHEL. Le fort La Latte	84	FOUESNANT. Blé noir et pommiers aux environs	12
— Rocher de la Grande Fauconnière	85	— Coiffes	203 ht
CARANTEC. Marée basse	21	— Femmes au marché	205 bas
CARNAC	120		

FOUGÈRES. Ville basse et flèche de Saint-Sulpice	72 ht
— Maisons du xv ^e siècle	72 bas
— L'enceinte de ville et le château	73
GOULAIN. Le château	50
GRANDE BRIÈRE (LA)	45 bas
GRANDLIEU. Au bord du lac	49
GUÉHENNO. Le Calvaire	144
GUÉRANDE. Porte Saint-Michel	44
— Maisons aux environs	13
— Marais salants aux environs	43
— Moulin à vent aux environs	45 ht
GUERLÉDAN. Le lac	140
GUILDO (LE). Ruines du château	83
GUIMILIAU. Détail du Calvaire	135
— Eglise. Le baptistère	156 bas
GUINGAMP. Porche sud de Notre-Dame de Bon-Secours	113
HENNEBONT	136 bas
HUELGAT. Le Chaos et le clocher de l'église	174
HUNAUDAIS (LA). Ruines du château	82
JOSSELIN. Le château au bord de l'Oust	145
KERFONS. Le jubé de la chapelle	109
KERJEAN. La cour et le puits du château	162
KERMARIA-EN-ISQUIT. Chapelle. Danse macabre	88 ht
KERNASCLÉDEN. Chapelle. Fragment de la Danse macabre	139
LAMPAUL-GUIMILIAU. Eglise. Détail d'un retable	157 bas
LANDÉVENNEC. Jardin dans les ruines de l'abbatiale	183
LANGON. Le clocher	74 ht
LANLEFF. Le temple	88 bas
LANNION. Escalier et clocher de Brévénez	104
LATTE (LA). Le fort	84
LAZ. Détail du Calvaire	172 bas
LÉON (CÔTE DU). Ramassage du poisson	169 bas
— Brûleurs de grémon	169 ht
LOCMARIAQUER. Menhir brisé de Men-er Hroch	128
LOCRONAN. — Fontaine Saint-Entroppe et chapelle de Notre-Dame de Bonne Nouvelle	187
LORIENT. Coiffes	136 ht
MARTYRE (LA). L'ossuaire et le porche méridional	161 ht
— Porche méridional. Les Apôtres et le bénié avec l'Ankou	161 bas
MORLAIX. Le viaduc	153
NANTES. Le pont transbordeur et la Loire	25
— Château. L'entrée	26
— Château. La cour intérieure et le puits	27
— La porte Saint-Pierre	28 ht
NANTES. Manoir de Jean V	28 bas

NANTES. La Paalette et les tours de la cathédrale	29
— Cathédrale. Détails du tombeau de François II et de Marguerite de Foix	31
— Vieille maison xv ^e siècle	33 ht
— Maison xviii ^e siècle	33 bas
NOTRE-DAME DE KERDÉVOT. Clocher de la chapelle	201 ht
NOTRE-DAME DE LA CLARTÉ	101
NOTRE-DAME DE LA TRÉMINOU	210
NOTRE-DAME DU CRANN. Retable de la Trinité	172 ht
PAIMPOL. La falaise	91
PENCRAN. Détail du Calvaire	17
PEN-HIR. La Pointe et les Tas de Pois	184
PENMARCH. Brisants	10
— Pointe de la Torche	192
PENMARCH (TRÉOULTRE). Sortie de messe	194 bas
— Route au Cap Caval	193
— Paysage du Cap Caval	194 ht
PERRON-GUIREC. La plage de Trestraou	98
— La plage de Trestrignel	99
— L'église	100
PLEYBEN. Le Calvaire et l'église	177
— Détail du Calvaire	176 ht
— Autre détail du Calvaire	9
PLOERMEL. Maison Garo	146 ht
— Eglise Saint-Armel. Détail du portail nord	146 bas
PLOUGASTEL-DAOULAS. Un groupe de Plougastels au Pardon de Sainte-Anne d'Auray	125 ht
— Plougastels au Pardon du Folgoët	164 bas
— Détails du Calvaire	181 ht
— Costumes	181 bas
— Coiffes	181 bas
— Sortie de l'église	182
PLOUMANACH. Rochers et château de Costairis	102 ht
— Oratoire de Saint-Guirec	102 bas
— Rochers de la Pointe du Squevel	103
POINTE DE L'ARCOUEST	92
— de la Torche	192
— de Pen-Hir et les Tas de Pois	184
— de Pontusval	150
— des Poulains	133
— du Kuz et phare de la Vieille	191
— du Squevel	103
PONT-AVEN. Les environs	204
PONTIVY. Château des Rohan	142
— Le marché	143 bas

PONT-L'ABBÉ. Bigoudens au Pardon de Sainte-Anne d'Auray ..	125 bas
— Le château	195
— Aux environs	209
— Aux environs. Chapelle de Notre-Dame de la Tréminou	210
PONT-LOROIS. La rivière d'Étel	134
PONT-SCORFF. Le Scorff	137
PORT-BLANC. Intérieur de l'église	97
PORT-LOUIS. Les remparts	135
QUIBERON	131-132
— Un yuyou	21
— Pêcheurs	24
— La Côte Sauvage	139
QUIMPER. Quimpéroise au Pardon de Sainte-Anne d'Auray	125 bas
— Les bords de l'Odét	198
— Coiffes au Pardon de Sainte-Anne-la-Palud	186 bas
— L'Odét et les tours de la cathédrale	199
— La rue Kériou et la cathédrale	206
— Portail de la cathédrale	201 bas
— (Environ). Clocher de Notre-Dame de Kerdevot	201 ht
QUIMPERLÉ. Les bords de l'Élé et le clocher de Sainte-Croix	207
RAZ. La Pointe et le phare de la Vieille ..	191
REDON. Cloître et clocher roman de Saint-Sauveur	73
RENNES. Le Palais de Justice	51
— Le Palais de Justice. La Grand-Chambre	54
— Beffroi de l'Hôtel de Ville	52
— Jardin du Thabor et église Notre-Dame	53
— La maison dite de Du Guesclin ..	55 ht
— Hôtel de Blossac	55 bas
— Jardin des Plantes	56
ROCHFORT-EN-TERRÉ. Porte de ville ..	147
ROCHERS (LES). Château	74 bas
ROSBRAS. L'Aven	206
ROSCOFF vu de la jetée à marée basse ..	168
RUMENGOL (Notre-Dame de)	180
SIZUN. L'arc triomphal	160
SPÉZET. Retable de la chapelle de Notre-Dame du Crann	172 ht
SAINT-BRIEUC. La rue Fardel	86 ht
— Fontaine	86 bas
— Façade de la cathédrale	87
— Saint-Pierre	87
SAINT-HERBOT. Chancel et tombeau du saint	173
SAINT-JEAN-DU-DOIGT. Porte triomphale, fontaine monumentale et Calvaire	154

SAINT-MALO. La tour Quinqu'engroze ..	58 ht
— La statue de Duguay-Trouin au milieu des ruines ..	58 bas
— L'avant-port à marée basse ..	59
— Les remparts et la plage ..	59
— Proue d'un terre-neuve ..	77
SAINT-NAZAIRE. Les chantiers de Penhoët ..	34
— Alvéoles de la base sous-marine	35
SAINT-NICODÈME EN PLUMÉLIAU. Fontaine	141
SAINT-NICOLAS-DES-EAUX. Le Blavet ..	15
SAINT-POL-DE-LÉON. Notre-Dame du Kresker	166
— Détail des stalles de la cathédrale ..	167 ht
— Détail du monument aux Morts ..	167 bas
SAINT-SERVAN. La tour Solidor et la Rance ..	61
SAINT-THÉOGONNEC. Détails du Calvaire ..	156 ht
— La chaire de l'église ..	157 ht
— L'Ossuaire	159
SAINT-VENNEC. Chapelle	208
SAINT-ANNE-D'AUROY. Femmes d'Auray au Pardon ..	19 ht
— Fontaine et façade de la basilique ..	124
— Groupe de Plougastels, Quimpéroise, Alrénienne et Paimpolaise au Pardon ..	125
SAINT-ANNE-LA-PALUD. Coiffes de Dunarmer ..	186 ht
— Coiffes de Quimper au Pardon ..	186 bas
SAINT-MARINE	11 bas
— Les bords de l'Odét ..	197 ht
TONQUÉDEC. Ruines du château	114
TORCHE (Pointe de la)	102
TRÉBEURDEN	110
TRÉGASTEL	107
TRÉGUIER. Flèche de la cathédrale ..	94
— Le cloître, la tour d'Hastings et le second clocher de la cathédrale ..	95
— Cloître de la cathédrale ..	96
TRÉOULTRE-PENMARCH. Sortie de messe ..	194 bas
TRINITÉ-SUR-MER (LA)	127
TRONOEN. Au Pardon	16
VANNES. Les remparts et la cathédrale ..	117
— Les vieux lavoirs et le clocher de Saint-Patern ..	120
— Maisons du xv ^e s., et flèche de la cathédrale ..	121 ht
— Coiffes du pays ..	121 bas
VITRÉ. Le château	71
— Le château des Rochers	74 bas

ONT PARTICIPÉ A L'ILLUSTRATION DE CET OUVRAGE :

M. B. ARTHAUD, Grenoble
 Photographies des pages 11 haut, 15, 19 bas, 89, 90, 92, 97, 99, 101, 102 haut et bas, 103, 107, 108, 109, 110, 114, 115, 117, 121, 125 haut, 134, 135, 136 bas, 140, 141, 142, 157 bas, 160, 161 haut, 171, 174, 175, 179 bas, 183, 184, 185, 190, 191, 194 bas, 205 bas, 206, 207.

M. H. BERTHAULT, Paris
 Photographies des pages 138, 139, 152, 157 haut.

M. l'Abbé BRETOCCO, Rosay
 Photographies des pages 45 bas, 54, 88 haut, 143 bas, 146 bas, 162.

Mlle BRUCHET, Brest
 Photographie de la page 151.

M. A. DEPELLEV, Paris
 Photographie de la page 16.

M. J. DORTES, Le Petit-Cour-sur-Marne
 Photographies des pages 12, 31 haut, milieu, bas, 34, 35, 37, 41 haut et bas, 42, 45 haut, 46, 47, 49, 52, 57, 58 bas, 59, 60, 61, 68, 74 haut, 75, 76, 77, 80, 84, 85, 86 bas, 147, 148, 154, 173.

Mlle S. LARROQUE, Grenoble
 Photographie de la page 169 haut.

M. LE DOARÉ, Châteaulin
 Photographies de la page 186 haut et bas.

M. MOREL, Paris
 Photographies de la page 146 haut et bas.

M. l'Abbé ROBIN, Nantes
 Photographie de la page 146 haut.

M. A. TRINCANO, LYON
 Photographies des pages 8, 9, 11 bas, 13, 17, 18, 19 haut, 20, 21, 22, 24, 25, 26, 27, 28 haut et bas, 29, 32 haut et bas, 38 haut et bas, 39, 40, 43, 44, 48, 50, 51, 53, 55 haut et bas, 56, 58 haut, 62, 65, 66, 67 haut et bas, 71, 72 haut et bas, 73, 74 bas, 78, 79, 81, 82, 83, 86 haut, 87, 88 bas, 91, 93, 94, 95, 96, 98, 100, 104, 113, 116, 120, 121 haut et bas, 122, 123, 125 bas droite et gauche, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 136 haut, 137, 143 haut, 144, 145, 149, 150, 153, 155, 156 haut et bas, 158, 159, 161 bas, 163, 165, 166, 167 haut et bas, 168, 169 bas, 170, 172 haut et bas, 176 haut et bas, 177, 178, 179 haut, 180, 181 haut et bas droite et gauche, 182, 187, 188, 189 haut et bas, 192, 193, 194 haut, 195, 196, 197 haut et bas, 198, 199, 200, 201 haut et bas, 202, 203 haut et bas, 204, 205 haut, 208, 209, 210.

Les ÉDITIONS D'ART YVON, Paris
 Photographie de la page 10.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	9
LA LOIRE-INFÉRIEURE	25
L'ILLE-ET-VILAINE	51
LES CÔTES-DU-NORD	79
LE MORBIHAN	117
LE FINISTÈRE	151
CONCLUSION	209
TABLE DES ILLUSTRATIONS	211

ANNUAL REPORT
1910
REVENUE
DEPARTMENT
OF THE
UNITED STATES
1911

PRINTED IN FRANCE

